

Université d'Ottawa

ÊTRE INUIT, JEUNES ET VIVRE EN VILLE : LE CAS OTTAVIEN

Par Stéphanie Vaudry-Gauthier

Département de sociologie et d'anthropologie
Faculté des Sciences sociales

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de maîtrise en sociologie

© Stéphanie Vaudry-Gauthier, 2013

Table des matières

RÉSUMÉ.....	III
ABSTRACT.....	IV
REMERCIEMENTS	V
INTRODUCTION	1-1
CHAPITRE 1. PROBLÉMATIQUE.....	1-3
1.1. REVUE DE LITTÉRATURE	1-3
1.2. CADRE CONCEPTUEL	1-23
1.3. PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE	1-32
CHAPITRE 2. CHOIX MÉTHODOLOGIQUES	2-34
2.1. CARACTÉRISTIQUES DE LA POPULATION À L'ÉTUDE.....	2-34
2.2. MÉTHODES DE COLLECTE DES DONNÉES	2-35
2.3. DE LA JUSTESSE DANS L'ANALYSE DES DONNÉES	2-41
2.4. RÈGLES D'ÉTHIQUE SUIVIES.....	2-42
CHAPITRE 3. SE SENTIR « CONNECTÉS » À AATUVAA	3-46
3.1. DES LIMITES À LA RELATIONALITÉ DANS LE MONDE URBAIN	3-47
3.2. OTTAWA, UNE VILLE PAS COMME LES AUTRES	3-58
CHAPITRE 4. INUUSIQATTIARNIQ : (RE)TROUVER L'ÉQUILIBRE.....	4-78
4.1. RENCONTRES AVEC DE JEUNES INUIT EN VILLE	4-79
4.2. PROFITER DE SA PRÉSENCE EN VILLE POUR... ..	4-94
CHAPITRE 5. INUUIJUNGA, INUUIJUGUK : S'AFFIRMER INUIT EN VILLE	5-105
5.1. LE LEADERSHIP EN QUESTION.....	5-106
5.2. LES COULISSES DU LEADERSHIP	5-121
CONCLUSION	5-138
ANNEXE A : GUIDE D'ENTRETIEN	VII
ANNEXE B : GRILLE D'OBSERVATION.....	III
ANNEXE C : TABLEAU DES PARTICIPANTS.....	V
ANNEXE D : APERÇU DE LA VILLE D'OTTAWA PAR QUARTIER	VI
ANNEXE E : POPULATIONS AUTOCHTONES EN RMR.....	VII
ANNEXE F : INFORMATION SHEET FOR INDIVIDUALS	IX
ANNEXE G : INFORMATION SHEET FOR ORGANISATIONS/COMMUNITIES	XI
ANNEXE H : CONSENT FORM FOR INDIVIDUALS	XIII
ANNEXE I : CONSENT FORM FOR ORGANIZATIONS AND COMMUNITIES	XIV
ANNEXE J : AFFICHE POUR LE RECRUTEMENT	XVI
ANNEXE K : CARTE DE L'INUIT NUNANGAT.....	XVIII
LEXIQUE.....	XIX
BIBLIOGRAPHIE.....	XX

RÉSUMÉ

Être Inuit, jeunes et vivre en ville : le cas ottavien

Cette thèse vise à démystifier comment de jeunes Inuit font l'expérience de la vie à Ottawa. Les résultats révèlent que les participants à cette étude se positionnent et négocient leurs interactions d'après les relations qu'ils entretiennent avec les différents acteurs de leur environnement. En vue de leur maintien et équilibre, ces relations sont en constante négociation. Afin de se sentir mieux en ville, ils y aménagent des zones de confort mobiles, se créent de « miniunivers » inuit et s'ouvrent aux mondes urbains. Les jeunes Inuit profitent aussi de leur présence à Ottawa pour mieux se positionner par rapport au monde inuit, en (re)trouvant un bien-être personnel et en acquérant les outils et connaissances nécessaires pour contribuer à leur collectivité. Ils y développent notamment leur leadership par l'entremise de rencontres avec d'autres jeunes Inuit et autochtones et s'activent au sein même de la ville d'Ottawa à la transformation des réalités inuit.

Mots-clés : Inuit, jeunes, milieu urbain, ontologie relationnelle, agencéité, leadership

ABSTRACT

Being Inuit, Young and Living in the City: the Case of Ottawa

This research seeks to demystify how Inuit youth experience living in Ottawa. Results reveal that, throughout their urban experiences, youth position themselves and negotiate their interactions according to their coexistence with the different elements of their environment. This relationship is constantly adjusting; it pushes them to alter their life in order to feel more comfortable in the city, develop their inner strengths and contribute to the collective effort in Ottawa. By creating comfort zones, finding Inuit spaces and exploring urban resources, the burden of balancing such different lifestyles is greatly mitigated. Inuit youth use their presence in the city to reorient their position within the Inuit world. By building self-confidence and developing skills which permit them to contribute to their community, they also develop leadership. These skills allow them to actively participate in the transformation of Inuit realities while living in Ottawa.

Keywords : Inuit, youth, urban, relational ontology, agency, leadership

REMERCIEMENTS

Cette recherche n'aurait pu se réaliser sans la confiance que des membres de la communauté inuit d'Ottawa m'ont allouée et leur ouverture aux nombreuses questions que j'ai pu leur poser au cours de mon périple à Ottawa. Je tiens à remercier le personnel des organisations qui ont collaboré à ce travail en me permettant d'investir leurs locaux et les activités qu'ils organisaient. Je remercie les jeunes Inuit d'avoir participé à cette recherche par l'entremise d'entrevues et de m'avoir invitée à partager leur quotidien. Merci pour vos nombreux conseils m'aidant à mieux comprendre comment me comporter au sein du monde inuit, mais aussi pour avoir répondu à mes nombreuses questions dans ma détermination à vouloir interpréter de façon la plus exacte possible les données recueillies. Merci de m'avoir introduit au monde des Inuit à Ottawa et de m'avoir offert votre amitié. J'espère de tout cœur que cette thèse vous sera utile d'une façon ou d'une autre pour mener vos luttes. Ne lâchez pas.

Un énorme merci à mes amis et à ma famille et à mon mari de m'avoir encouragée, donné des idées, révisé mes textes et facilité ma vie durant ces derniers mois. Vous m'avez permis de garder le sourire et de ne pas désespérer devant les embûches que j'ai dû surmonter et ces longues heures et semaines passées à écrire.

Je suis particulièrement reconnaissante envers ma superviseure, Natacha Gagné, qui a toujours été très généreuse envers moi en m'offrant de son temps pour répondre à mes questions, et ce, à tout moment, et réviser en détail mes textes, mais aussi en facilitant mes recherches en m'octroyant une bourse provenant d'une subvention extraordinaire de recherche du CRSH. Je te remercie d'avoir cru en moi malgré mes hauts et mes bas, merci pour tes encouragements et, surtout, de ta patience. Merci d'avoir été aussi présente.

À celles et ceux qui luttent pour un monde meilleur,
À celles et ceux qui ont un rêve à défendre.

INTRODUCTION

Quitter d'où l'on vient pour entrer dans un nouveau monde implique de grandes transformations dans les habitudes de vie des migrants. Ces départs sont motivés de différentes façons, ce qui influence leur parcours en vue d'une installation dans un nouveau milieu. Aujourd'hui, plus de 54 % des autochtones au Canada ont quitté leur communauté mère pour s'installer en milieu urbain (Statistique Canada 2006). C'est la réalité d'un cinquième de la population inuit¹ (Statistique Canada 2006). Déjà, au moins deux générations d'Inuit sont nées et vivent en ville et de nouveaux migrants autochtones s'ajoutent au paysage urbain tous les jours.

Dans le cadre de cette thèse de maîtrise, je me suis intéressée aux expériences urbaines des autochtones, plus précisément à celles de jeunes Inuit s'étant installés à Ottawa. Ayant déjà travaillé sur ce thème en 2007 et en 2012, à travers des observations participantes et des entretiens semi-dirigés auprès de jeunes Inuit réalisés dans le cadre des cours SOC3517 et SOC7541, j'ai pu me familiariser avec des Inuit fréquentant ou travaillant au sein de divers organismes communautaires de la ville. Par l'entremise de cette expérience, j'ai commencé à explorer comment les Inuit se sentent en ville et continuent d'affirmer leur identité inuit. Pour ma thèse de maîtrise, j'ai donc voulu pousser plus avant mon exploration en m'intéressant en particulier aux parcours urbains et aux façons dont de jeunes Inuit s'engagent au sein de la ville d'Ottawa. Plus précisément, il s'agit de voir comment les jeunes Inuit appréhendent le monde dans lequel ils s'insèrent, comment ils l'habitent et y expriment leur point de vue (voir Ingold 1996 : 120-121). La question suivante a orienté ma recherche : **comment de jeunes Inuit font-ils l'expérience de la vie urbaine, en particulier à Ottawa ?** Mon objectif était de comprendre leurs réalités urbaines, comment ils se sentent dans leurs parcours en ville et les façons dont ces expériences les influencent dans leurs engagements dans divers lieux, et auprès de divers groupes et personnes à Ottawa. Cette thèse s'inscrit d'ailleurs dans un champ de

¹ « Inuit » signifie « humains », au pluriel (plus de trois). Le mot demeure le même dans sa forme féminine et masculine. « Inuk » est le mot pour « humain », au singulier. « Inuuk » équivaut à deux humains. Le genre est neutre ou non marqué. Ces règles s'appliquent à tous les mots en inuktitut. Dans mon travail, j'utiliserai donc le nom « Inuit » pour des cas pluriels et « Inuk » pour des cas singuliers. Comme adjectif, « inuit » est invariable.

recherche en effervescence étant donné le nombre d'études sur les autochtones en ville au Canada qui commencent à paraître. Un champ, il est important de le noter, qui a longtemps été négligé.

Au chapitre premier, je présenterai ma problématique de recherche, soit ma revue de littérature qui porte à la fois sur la structure politique et sociale inuit et les recherches portant sur les autochtones en milieu urbain; mon cadre conceptuel qui est alimenté par des écrits portant sur les notions de confort et d'identité; et mes questions et objectifs de recherche. Au chapitre 2, je préciserai ma démarche en expliquant mes choix méthodologiques, mes méthodes de cueillette de données et d'analyse, de même que les règles d'éthique qui m'ont guidée tout au long de ce travail. Au chapitre 3, je décrirai comment les jeunes se sentent à Ottawa et comment ils s'organisent pour y être plus à l'aise. Au chapitre 4, j'exposerai les divers buts attachés au parcours des jeunes et les façons dont ces derniers les guident en ville. Au chapitre 5, j'explorerai les relations qu'entretiennent de jeunes Inuit avec les mondes inuit tout en habitant la ville d'Ottawa. En conclusion, je mettrai en relation ces différentes thématiques et tâcherai de répondre aux questions soulevées par la théorie du confort et les écrits de Goffman (1973) et Mead (1934) dans ma problématique.

CHAPITRE 1

PROBLÉMATIQUE

Dans ce chapitre, je présente l'ensemble des questions auxquelles je me suis intéressée pour mieux comprendre comment de jeunes Inuit font l'expérience de la vie en ville. Afin de situer les résultats de cette thèse, je dresse d'abord un portrait des recherches effectuées jusqu'à présent sur les Inuit et les autochtones en milieu urbain et sur l'univers plus général des Inuit. J'explique ensuite les concepts qui m'ont orientée dans ma collecte de données et mes analyses. Finalement, je présente ma problématique et mes objectifs de recherche.

1.1. REVUE DE LITTÉRATURE

1.1.1. Les recherches sur les autochtones et les Inuit en milieu urbain

La littérature portant sur les autochtones en ville au Canada s'inscrit dans un engouement récent pour cette thématique de recherche, si l'on observe le nombre grandissant de publications qui leur sont consacrées (voir Budach et Patrick 2011, 2012; Demers et Morin 2012; 2010; Howard et Proulx 2011; Kermoal et Lévesque 2010; Kishigami 2002, 2006b, 2008; Newhouse et Peters 2000; Patrick 2003, 2008; Patrick et Tomiak 2008; Peters 2011; Peters et Anderson 2013; Tomiak et Patrick 2010). Citant Dousset, Gagné (2012 : 145) explique que :

« [L]es tentatives anthropologiques de reconstruire une société de l'avant-contact » (p.24), cette idée longtemps en vogue de la recherche du « présent ethnographique », expliquent [...] pourquoi les études se sont surtout concentrées [jusqu'à très récemment] sur les régions éloignées des centres, les régions non urbaines, parfois même à la recherche d'une tribu perdue, puisque c'est là que se trouverait l'autochtone « vrai », l'autochtone dit traditionnel.

On peut penser que l'engouement actuel s'explique par l'urbanisation de plus en plus importante des autochtones, puisqu'environ 54 %² de ces derniers vivent en ville selon

² Les données concernant les autochtones en milieu urbain ne sont pas disponibles pour le recensement de 2011; elles n'ont pas été compilées.

Statistique Canada (2006a), et ce pourcentage augmente constamment; il était de 50 % en 1996. La proportion d’Inuit habitant à l’extérieur de l’Inuit Nunangat³ s’accroît encore plus : elle est passée de 17 % en 1996 à 30 % en 2011 (Statistique Canada 2011, 2013c). En 1996, 5 235 vivaient dans les Régions métropolitaines de recensement, tandis qu’en 2011⁴, ils étaient 7810 (Statistique Canada 2013c), soit en hausse de 49,19 %.

Pour ce qui est des recherches portant spécifiquement sur les Inuit habitant les grandes villes du Canada, elles sont nouvelles. Celles-ci mettent l’accent sur la description et l’analyse des interactions des Inuit au sein des organismes communautaires, qui sont vus par différents anthropologues et sociologues comme un facteur d’amélioration de la vie en ville (Kishigami 2008; Patrick, et al. 2011; Tomiak et Patrick 2010). Ces organismes participeraient au confort et permettraient le maintien d’un lien étroit avec leurs origines inuit. Grondin (1990) a aussi souligné la pertinence du confort pour un meilleur vécu en milieu urbain en s’intéressant aux premières stratégies pour se sentir mieux lors de l’arrivée en ville. Peu de recherches ont pourtant approfondi cette question depuis et encore moins en ce qui a trait à la situation des Inuit qui migrent vers les villes. Dans mes travaux, la question du confort s’est avérée un indicateur révélateur pour comprendre comment de jeunes Inuit se sentent et s’orientent au sein de la ville et, dans certains cas, pourquoi ils y sont.

En ce sens, il est pertinent de souligner que n’est pas abordée, par les chercheurs s’étant penchés sur la situation des Inuit en milieu urbain, la question des négociations auxquelles doivent prendre part les Inuit entre les différents mondes en présence et leurs impacts sur leurs expériences en milieu urbain. Plusieurs lieux n’ont pas ou peu été investis par les chercheurs comme les espaces de travail ou d’étude, les espaces publics et les domiciles familiaux. Les relations entretenues par les Inuit entre eux ou avec des non-Inuit n’ont pas non plus fait l’objet d’études en profondeur. Jusqu’à présent, les études urbaines ont favorisé

³ Selon Statistique Canada (2013c) : « La catégorie « À l’extérieur d’Inuit [Nunangat] » inclut toutes les régions situées à l’extérieur de Nunatsiavut (la côte du Nord du Labrador), de Nunavik (Nord québécois), du territoire du Nunavut et de la région Inuvialuit (Territoires du Nord-Ouest). »

⁴ Compté manuellement à partir des données du recensement de 2011 des 35 Régions métropolitaines de recensement (RMR) au Canada. Une RMR est une agglomération dont la population totale dépasse les 100 000 habitants.

l'examen des programmes culturels organisés par des centres communautaires inuit et leurs impacts sur l'identité inuit des participants et leurs pratiques de littératie (Patrick et Tomiak 2008; Patrick, et al. 2011; Tomiak et Patrick 2010) ou encore le parcours des itinérants (Kishigami 2002, 2006b, 2008). Le parcours des autres Inuit ne m'apparaît pas avoir fait l'objet d'investigation, c'est-à-dire de ceux qui ne fréquentent pas ou peu les centres communautaires pour toutes sortes de raisons que ce soit par peur de vivre des tensions culturelles, par manque de temps et d'argent ou tout simplement par manque d'affinité ou par désintérêt envers ce type d'activités. Bien que ces organismes inuit m'aient permis d'entrer dans l'univers des Inuit de la ville, comprendre les relations qu'ils entretiennent au-delà de ces lieux fut un des objectifs de cette recherche.

De plus, la littérature souligne peu le parcours des jeunes autochtones en ville et peu est dit sur leur bien-être. Des écrits abordent cependant sur la délinquance juvénile (voir Brown, et al. 2005), le phénomène des gangs de rue (voir Buddle 2011) et les conditions de vie précaires au sein des principales villes du Canada (voir Côté 2005), mais sans s'intéresser de près à leur participation à la vie urbaine, sauf Ignace (2011) qui se penche sur leur utilisation du hip-hop pour y affirmer leurs identités et Matthew (2009) qui étudie les facteurs de mobilisation à la vie communautaire. Seul Hanson (2003) explore l'univers des jeunes Inuit en ville, mais il s'attarde à leur participation au programme Nunavut Sivuniksavut (études inuit au niveau collégial) et à ses impacts sur leurs identités. Certaines de ses conclusions m'ont d'ailleurs permis d'approfondir mes analyses présentées aux chapitres 5 et 6. Néanmoins, les différentes recherches portant sur les jeunes autochtones et Inuit en milieu urbain abordent très peu ce que signifie aujourd'hui être jeunes autochtones et vivre en ville. Les rôles des jeunes au sein de leur famille et de la communauté, par exemple, de même que les relations qu'ils y entretiennent sont très peu explorés. Les façons dont ils mettent de l'avant leurs visions de l'avenir et font valoir leurs identités particulières au sein des différents mondes présents en ville — autochtones et inuit et non autochtones — ne sont également pas abordées. Ce sont parmi les dimensions que j'explore tout au long de cette thèse.

L'étude des jeunes autochtones, plus précisément de jeunes Inuit, s'avère pertinente, puisque leur parcours est souvent méconnu, et qu'il s'agit de la population qui croît le plus rapidement

au Canada. D'après Statistique Canada (Statistique Canada 2013a, 2013c), la croissance démographique des Inuit a été de 18,1 % entre 2006 et 2011, comparativement à 22,9 % chez les Premières Nations et 5,2 % chez les populations non autochtones. Lors du recensement de 2011, plus de la moitié des Inuit (54 %) étaient âgés de vingt-quatre ans et moins, alors qu'un non-autochtone sur trois (29,5 % de la population) faisait partie du même groupe d'âge. L'âge médian de la population inuit (vingt-trois ans) est même plus bas que celui de la population des Premières Nations (vingt-six ans). Ainsi, la place des jeunes est de plus en plus importante au sein des communautés inuit et autochtones, et selon mes observations, c'est également le cas en ville. Il me semblait donc des plus pertinents de porter une attention particulière à cette population.

Dans le cadre de cette thèse, je me suis alors penchée sur les expériences vécues par de jeunes Inuit à Ottawa, plus précisément aux façons dont ils investissent la ville et s'y sentent. Cette ville est d'ailleurs apparue comme un lieu permettant le développement de parcours pluriels, car elle regorge d'opportunités pour les Inuit urbains autant par rapport aux mondes inuit que non inuit, comme nous le verrons.

1.1.2. Mieux comprendre l'univers de sens inuit : regards sur les réalités inuit contemporaines

On retrouve les Inuit dans quatre pays occupant les régions situées au nord du 55^e parallèle. Ils sont plus de 150 000 dans le monde réparti au Canada, en Alaska (États-Unis), au Groenland (Danemark) et en Russie. Selon le recensement de 2011 (Statistique Canada 2013a), 59 440 Inuit habitent le Canada et sont subdivisés en six regroupements régionaux (d'ouest en est : Inuvialuit, Kitikmeot, Kivalliq, Qikiqtaaluk, Nunavik et Nunatsiavut; voir annexe K) où sont parlés une dizaine de dialectes regroupés en trois langues : l'inuvialaqtun, l'inuinnaqtun et l'inuktitut. Traditionnellement, les Inuit vivaient de la chasse, de la pêche et de la cueillette, mais leurs activités saisonnières (incluant les déplacements et les regroupements) variaient d'une tribu à l'autre (Mauss 1904-1905). L'organisation sociale était d'ailleurs intimement liée à la pratique de la chasse et à leur environnement (Collignon 2006; Mauss 1904-1905; Wenzel 1991).

D'après Mauss (1904-1905), la structure politique et sociale traditionnelle des Inuit est complexe et diffère sensiblement d'un groupe à l'autre, mais elle comprend des rassemblements régionaux (ou groupes), des communautés (ou « stations » ou clans), des familles étendues (ou maisonnées) et des familles nucléaires. Mes observations ont à cet effet révélé que ces unités sont toujours présentes en milieu urbain. Les rassemblements régionaux sont des communautés partageant un territoire, un dialecte commun, une autorité morale et religieuse; Mauss la caractérise comme une « unité sociale » (Mauss 1904-1905 : 15). Une communauté regroupe plusieurs familles étendues (d'une à vingt-trois) ayant des liens de parenté étroits qui se déplacent ou s'installent ensemble sur un territoire (voir Mauss 1904-1905 : 68-69). La grandeur de cette communauté est déterminée par les réalités du territoire (Mauss 1904-1905 : 18). La famille étendue est constituée par les liens de filiation (incluant l'adoption) et du mariage (voir Kral 2009 : 112). Elle regroupe de deux à huit, parfois onze, familles nucléaires vivant sous le même toit (Mauss 1904-1905 : 35). Pour Condon (1988 : 57), la famille étendue, c'est l'unité économique de base. La famille nucléaire est petite : elle regroupe d'ordinaire un homme, une femme, une fille et un garçon (pouvant être adoptés) et parfois un grand-parent (Mauss 1904-1905 : 23-24).

Dans son explication de l'inuitude ou de l'univers de sens inuit (*inuuniq*, « *inuk-ness* » en anglais), McGrath (2011 : 114) souligne le caractère dynamique, le principe de réciprocité et l'importance accordée aux interconnexions du collectif (*inuusatigiingniq*⁵), des individus (*inuusiqattiarniq*⁶) et de leur mode de vie (*niqiqainnarniq*⁷). Ces trois dimensions unies contribuent à l'harmonie et à la vitalité du monde inuit (*sannginiqarajarniq aturnikkut*). À travers ces interconnexions, il y a partage, (ré)affirmation et (re)production des connaissances et des ressources, mais aussi un renouvellement des relations. L'*inuuniq* étant dynamique, il

⁵ Il y a deux manières de comprendre la racine *inu-*. Elle peut vouloir dire « vivre » en tant que verbe ou « est humain » en tant que nom et verbe (*inu[k]/humain + -u-/verbe « être »*). Quant à la racine *-qati-*, elle signifie « ensemble avec ». Les suffixes *-giik-* est utilisé comme pour indiquer la parenté et *-niq* pour transformer un verbe en nom. La phrase veut donc littéralement dire « vivre/être humain ensemble dans une relation de parenté » (McGrath 2011 : 199).

⁶ Ce terme a la même racine *inu-*, « vivre » ou « être humain » et a pour suffixe *-siq*, donc « *inuusiq* » qui veut dire « vie », « caractère », « bien-être personnel ». Les autres parties du terme sont : *-qaq-* « avoir », *-ttiaq-* « bon, bien, beaucoup », *-niq* « -tude », et ensemble ils font *-qattiarniq*. Mis ensemble *inuusi[q]* et *qattiarniq* veut dire : avoir un bon/beaucoup de bien-être personnel/bon caractère/base pour la vie (McGrath 2011 : 201)

⁷ Ce mot signifie « *always having meat* » mais *niqi-* veut aussi dire « *food* » (McGrath 2011 : 200)

englobe à la fois les innovations et les héritages. Il offre aussi des bases solides pour le bien-être des sociétés inuit et leur permettent, ainsi qu'à leurs membres, de naviguer entre les mondes en présence (inuit et non inuit).

Le vivre ensemble, au sein de la famille et de la communauté, est au cœur de l'univers de sens inuit (McGrath 2011 : 243-4). Il véhicule les manières de voir – soit l'*inuktitut*⁸, incluant les *maligait* (lois et principes), *ilagiittiarsiit* (règles familiales) et les savoirs-faire – permettant aux individus de se comprendre et de savoir comment interagir avec leurs pairs et le territoire (monde animal et les esprits) pour assurer la subsistance du groupe et son unité. Le collectif est une source de stabilité, puisqu'il assure l'entraide et leur réciprocité et donc, la survie de l'ensemble. Pour que le groupe soit uni, il est important que les membres soient interreliés et s'affectionnent les uns aux autres (Kral 2009 : 122; Mauss 1904-1905 : 52; McGrath 2011 : 243-4). Pour Kral (2009 : 95 et 113), cela s'interprète par deux *maligaat* (lois et principes) importantes : *naalaqtuq* (respect-obéissance) et *ungayuyq* (affection-proximité). Le partage est également au cœur des relations. Il est du reste relié au respect (Kral, et al. 2009; Randa 1986). Il alimente et maintient les relations entre les Inuit au sein d'une même communauté et entre les communautés. Les Inuit seraient par conséquent attentifs à leurs actions (*ilagiittiarniq*) et aux répercussions qu'elles pourraient avoir sur leur milieu. Ces principes sont apparus être à l'œuvre pendant mes recherches parmi les Inuit à Ottawa. Ces principes régulent également les relations entre les générations – par exemple, les jeunes respectent les aînés (Burch 1975 : 155) –, mais aussi avec les ancêtres (voir l'*atiq* chez Saladin d'Anglure 1998) et les animaux comme l'ours (voir Randa 1986; Saladin d'Anglure 1980). Contrevenir à ces principes peut être synonyme de malheurs et de représailles pour le groupe. C'est alors à la communauté de rétablir l'équilibre relationnel entre les différents mondes en présence (Pauktutiit 2006 : 9).

La cohésion du groupe permet aux individus d'avoir les repères et les ressources nécessaires pour qu'ils aient une force de caractère (*inuusiqattiarniq*). L'*inuusiqattiarniq* est toutefois difficile à atteindre et se négocie constamment dans les interconnexions sociales et le mode de vie,

⁸ Inuktitut désigne à la fois les façons de faire inuit, leurs manières de s'exprimer et leur système de valeurs (McGrath 2011 : 201) et, dans d'autres cas, la langue des Inuit vivant au nord-est du Canada.

mais aussi dans ses propres attitudes et réflexions et son autonomie (McGrath 2011 : 391). Par leur *silatuniq* (sagesse), les individus sont en mesure de cerner dans leur quotidien l'implication de leurs désirs, pensées et actions et ce qui est mieux pour leurs pairs et les non humains, afin de ne pas mettre en péril l'équilibre entre les mondes (McGrath 2011 : 382). Elle rend capable de choisir les *maligait* (lois et principes) appropriées à la situation (McGrath 2011 : 405-6). Dans une « ontologie relationnelle » (voir Poirier 2008 : 78), les relations ou interconnexions des personnes sont intrinsèques à leur identité. Dès lors, chaque personne réfléchit et agit en fonction de ses interconnexions et non en tant qu'individu indépendant, comme c'est le cas de façon générale dans l'univers de sens non autochtone occidental. Pour les jeunes Inuit, il est ainsi impératif d'avoir une attitude positive et respectueuse, d'être responsable et autonome – en subvenant à leurs propres besoins – et ce, pour soutenir et contribuer à l'effort collectif, voire être en mesure de fonder leur propre famille et entrer dans le monde adulte (McGrath 2011 : 331-3). Dans une ontologie relationnelle, des rôles sont attribués à chacun, lesquels participent à l'harmonie du collectif. C'est, par exemple, le cas du *nukaqattiarniq*, l'aîné de la famille, qui doit être un exemple pour ses frères et sœurs et les soutenir sans réserve; en retour il recevra leur support lorsqu'il en aura besoin (McGrath 2011 : 331). Une personne « forte » a ainsi des relations harmonieuses et un mode de vie sain. Elle contribue à la vitalité de l'*inuuniq* (univers de sens inuit). Être Inuk implique par conséquent une interagencéité, puisqu'une personne se positionne et négocie ses interactions en fonction de sa coexistence avec ses pairs et son mode de vie (voir Poirier 2008 : 78).

Le mode de vie, ou la (re)productivité (*niquainnarniq*), est aussi essentielle à l'équilibre du monde inuit, puisqu'il assure la survie et contribue à la (re)production des relations; y est mis en pratique l'*inuktitut*. *Niquainnarniq* correspond à la fois à l'économie de subsistance et à l'économie marchande. Elle s'inscrit donc dans la contemporanéité inuit. Puisque la productivité implique autant l'économie de subsistance que l'économie marchande, McGrath (2011 : 196) souligne l'importance d'avoir des compétences et des savoirs rattachés aux deux mondes (*inuk* et *qallunaaq*), afin de permettre la survie de leur famille et de leur communauté. Les ressources provenant du territoire et du travail salarié étant épuisables, des efforts, des compétences et des savoirs individuels et collectifs sont nécessaires pour les obtenir, les

transformer et les utiliser (McGrath 2011 : 245). Le réapprovisionnement doit être constant afin de permettre la survie de l'unité et requière des personnes qu'elles surveillent continuellement leurs réserves (ou épargnes), savent gérer la ressource en cas de troubles et les partagent (McGrath 2011 : 246). Sans viande ou argent, la survie est difficile.

Il n'y aurait traditionnellement pas de formes de pouvoir hiérarchique au sein des communautés inuit (Parry 1841 [1824] : 76), car l'autorité s'exerce plutôt par la communauté avec les confessions publiques et les compétitions, qui prenait forme dans les *qagiit* de neige (ou *kashim*) (Mauss 1904-1905 : 46; McGrath 2011 : 381; Taylor 1990 : 58); les gens utilisent également le commérage ou encore l'exclusion des fautifs pour maintenir l'équilibre au sein et entre les mondes humains et non humains (Bennet et Rowley 2004 : 99-105; Pauktutiit 2006 : 9-13). Les Inuit ont d'ailleurs beaucoup de liberté dans leurs actions quotidiennes pour autant qu'elles n'influencent pas négativement leurs pairs (Bennet et Rowley 2004 : 97; Pauktutiit 2006 : 9-13). Il existe des chefs, mais leur rôle est de recevoir les hôtes, de veiller au partage des ressources et de régler les conflits (Mauss 1904-1905 : 52). Ils agissent plutôt en tant qu'exemples à suivre qu'en tant que dirigeants (voir Bennet et Rowley 2004 : chapitre 7; McGrath 2011 : 200). Leur leadership est très subtil et ils sont humbles, comme l'explique Steenhoven : « *everything he did was done quietly and without pretensions but with natural poise and dignity, and he acted so much in a matter-of-fact manner that this leadership went almost unnoticed* » (1962 : 12). Ils sont souvent des aînés, de bons chasseurs (ou leur fils) et des shamans (Mauss 1904-1905 : 52-53).

L'*atiq* (éponyme) est aussi un élément important dans l'organisation sociale inuit (Saladin d'Anglure 1998). Qui plus est, il est toujours présent dans les communautés au Nord et dans les villes du Sud (mes observations). L'*atiq* est l'âme nom (par rapport à l'âme double dans le monde des esprits) d'un défunt attribué à un nouveau-né (ou même un enfant) en réponse à la demande d'un esprit (le plus souvent en rêve) ou d'un aîné, selon certaines ressemblances avec un défunt ou par norme sociale (par exemple, le premier enfant d'une veuve avec un autre homme portera le nom de son défunt mari) (Saladin d'Anglure 1998 : 21). Un enfant peut avoir plusieurs noms, provenant d'ancêtres de sexes différents, ce qui influencera ensuite sa vie, puisqu'il sera socialisé d'après l'éponyme qu'il porte (Saladin d'Anglure 1992) : les gens

s'adressent à l'enfant et se comportent avec lui comme s'il était l'ancêtre. Les *atiit* (pluriel d'*atiq*) font donc partie de la personne et définissent son identité, incluant son identité de genre (Saladin d'Anglure 1998 : 16).

La structure sociale et politique, et plus largement la culture inuit, a toutefois été influencée par les contacts avec les Blancs à divers moments de leur histoire. J'énumérerai quelques-uns de ces impacts qui sont pertinents pour comprendre et situer mes recherches. La *Northern Trinity* composée des commerçants, des missionnaires et de la police (Freeman 1971; Wenzel 1991) et, plus tard, l'intervention de l'État canadien a favorisé et même forcé une sédentarisation des Inuit. Pendant ce processus, les familles ont été dispersées sur les territoires et regroupées avec d'autres familles qui leur étaient étrangères. Cette situation a eu pour effet de provoquer des conflits entre les nouvelles familles, sans toutefois que soit présente la structure des *qaggiit* (maisons communautaires ou « kachim » en anglais) pour les résoudre (Taylor 1990). Les nouvelles maisons construites par le gouvernement canadien ont aussi favorisé la transformation des relations familiales : elles favorisent une structure familiale nucléaire et réduisent l'occupation de l'espace en commun et les visites par l'apparition de pièces individuelles (voir Collignon 2001). Selon les travaux de Collignon (2001), les Inuit en apprécient néanmoins le confort matériel qu'elles procurent. Ces restructurations territoriales et démographiques ont amené une nucléarisation permanente des peuples inuit et réduit les relations de proximité-affection entre les membres d'une même famille et des communautés (dit *ungayuq*) (Collignon 2001; Kral 2009 : 143). Dans ma recherche, il m'est d'ailleurs apparu important de porter attention aux façons dont sont aménagés en ville les espaces où vivent et se rassemblent les Inuit.

La colonisation a aussi affecté la relation homme/femme. Elle a transformé l'interdépendance homme/femme en dévalorisant le travail des hommes sur la terre, qui se retrouvaient sans compétence pour travailler dans le monde des Blancs, et en valorisant celui des femmes, leurs connaissances pouvant servir comme artisanes ou encore femmes de ménage (Collignon 2001; Kral 2009 : 200). Les femmes ont aussi pris un plus grand rôle dans l'organisation communautaire, ce qui est toujours visible aujourd'hui par leur leadership politique (Kral 2009 : 200). Comme je l'explique au chapitre suivant, au cours de mon travail sur le terrain,

j'ai surtout eu l'occasion de rencontrer des femmes inuit en ville. Les hommes étaient moins visibles dans les espaces publics.

La colonisation a aussi transformé la relation *naalaqtuq/ungayuuq* (respect/proximité-affection) et a apporté *naalaqtuq/ilira* (respect/peur) : une autorité verticale a alors émergé (Kral 2009 : 148-149). D'après les témoignages recueillis par Kral (2009 : 303), « *ilira* » s'explique par la nouvelle forme d'autorité apportée par les Blancs valorisant l'obéissance et le prestige associé à la richesse matérielle, contrairement au respect envers les aînés et la centralité du partage dans les communautés. En ville, tout comme dans les communautés nordiques, l'autorité demeure néanmoins diffuse. D'après mes observations, les organismes inuit et autochtones prennent le relais pour rassembler les gens et faire valoir leurs visions. L'autorité de la communauté a toujours sa vitalité en ville.

Selon Kral (2009 : 180), les changements profonds dans la structure politique et sociale ont créé chez certaines familles une coupure intergénérationnelle et une perte de repères sociaux : les jeunes d'aujourd'hui vivent souvent des réalités totalement différentes de celles de leurs parents et de leurs aînés. Face à l'importance des relations de proximité au sein de la famille, les jeunes ont aussi développé des relations de proximité à travers les amitiés. Les relations amoureuses seraient plus éphémères que celles d'autrefois, mais il y a un désir chez les jeunes d'avoir des relations stables (Kral 2009 : 306). Des problèmes de toxicomanie, d'alcool et les suicides sont communs à plusieurs communautés au Nord et seraient à mettre en lien avec un manque de repères que vivent les jeunes par rapport aux enseignements reçus de leurs parents et dans les écoles (Kral 2009 : 234). Comme nous le verrons, les amitiés prennent une place importante dans le confort en ville de jeunes Inuit et les amis sont intégrés, dans certains cas, au noyau familial.

Malgré ces changements, il y a un esprit de continuité : les Inuit ont maintenu plusieurs aspects de la culture héritée de leurs ancêtres. Plusieurs exemples le soulignent. Des pratiques religieuses, traditions et croyances ancestrales sont demeurées comme les funérailles, les cérémonies saisonnières (comme la fête des Morts ou les solstices) et les éponymes (*atigi*). Les croyances inuit et la religion catholique ou protestante coexistent donc. Par exemple, l'intérêt

et les appels (par les esprits) pour le chamanisme sont encore présents dans les communautés inuit, incluant chez les jeunes (Laugrand, et al. 2008 : 182). Un des jeunes participants à mes recherches m'a d'ailleurs parlé de cet intérêt et, selon mes observations, certaines de ces pratiques sont mises de l'avant en ville.

Les relations sociales entre les Inuit, de même que celles avec le monde des ancêtres et les esprits et les animaux (Dowsley 2010 : 46) semblent toujours caractérisées par la notion de *naalaqtuq* (respect) (voir Saladin d'Anglure 1998). Par exemple, la pratique de la chasse est toujours affiliée à des principes ancestraux de respect (comme le *naalaqtuq*), partage et réciprocité puisant dans la cosmologie (voir Savard 1967 : 121), tout en étant imbriqués à de nouvelles technologies et à des normes contemporaines comme les quotas de chasse (Dowsley 2010 : 40-43). Le respect est aussi toujours valorisé, voire promu par certains organismes au Nord qui cherchent à mettre en relation les jeunes et les aînés (Kral 2009 : 165). Cette idée d'interconnexion est également apparue centrale dans mes entrevues et permet à la majorité des jeunes que j'ai rencontrés d'expliquer leur parcours en ville et comment ils s'y sentent.

L'*inuktitut* (tout comme l'*Inuinnaqtun*) est toujours la langue la plus parlée parmi les Inuit : 63,7 % peuvent maintenir une conversation en langue inuit (Statistique Canada 2013b). Elle est enseignée au Nord comme au Sud. Les chants et les danses traditionnels sont toujours pratiqués et transmis. L'appropriation des médias modernes, comme YouTube, Twitter ou Facebook, sert également à compiler et transmettre l'histoire, les pratiques et les croyances inuit (voir, par exemple, le site de la maison de production Isuma, <http://www.isuma.tv/>). Les médias sont aussi utilisés pour revitaliser l'identité inuit chez les jeunes (Wachowich et Scobie 2010). Dans mes recherches, j'ai cherché à comprendre comment est (re)vitalisée et (ré)affirmée la culture inuit dans un contexte urbain.

À travers les luttes inuit pour l'affirmation et la reconnaissance, les Inuit ont contribué à la mise en place de diverses organisations nationales (par exemple, Inuit Tapirit Kanatami (ITK), fondé en 1971, représente les Inuit du Canada et met de l'avant diverses stratégies pour améliorer et défendre leurs conditions de vie) et internationales (comme la Conférence inuit circumpolaire, fondée en 1977 pour contrer les changements climatiques). Ces luttes ont

notamment mené à la création de l'administration régionale Kativik (au Québec) en 1978 (suite à la Convention de la baie James et du Nord québécois en 1975) et du Nunavut en 1999, puis à l'utilisation en 2004 de l'*Inuit Qaujimajatuqangit* pour guider les politiques de ce gouvernement. Avoir la gestion de leur territoire permet aux Inuit de répondre aux problématiques qu'ils vivent à leur façon (*Inuit way* ou *inuuniq*). Cela peut vouloir dire, par exemple, la gestion du territoire à partir de connaissances traditionnelles et actuelles inuit, la mise en place d'un système d'éducation adapté à leurs réalités et besoins, le contrôle (autant que possible) des activités économiques ayant lieu sur leur territoire, etc. (Conférence du 40^e anniversaire de ITK 2011). Ces pratiques ont toutefois mené à une certaine essentialisation de l'identité inuit, puisque les décideurs politiques (souvent des aînés) lient souvent l'identité inuit au territoire ancestral. Cette perception du monde inuit laisse peu de place au changement, tel que le mentionne Searles (2006, 2010). Mary Simon, ancienne présidente d'ITK (cité par Payne 2011) avait d'ailleurs demandé aux aînés de s'ouvrir face aux jeunes qui représentent une opportunité pour revitaliser l'identité inuit. Cette situation provoque plusieurs inconforts que j'aborde au chapitre 6.

1.1.3. Des raisons pour migrer

La décision de partir de chez soi pour aller vivre ailleurs est alimentée par des motivations de tout ordre pouvant être positives et/ou négatives, c'est-à-dire que certains facteurs motivant la migration sont des facteurs d'attraction du lieu d'immigration (le Sud ou la ville), alors que d'autres sont des facteurs de répulsion par rapport au milieu d'origine (voir Ravenstein 1885). Il m'apparaît important de souligner que l'idée de l'arrivée en ville pour un autochtone ne peut se réduire à une image de désespoir général, bien que cette situation caractérise certaines personnes. Selon Kishigami (2006b), les départs spontanés sont souvent reliés à des raisons négatives, ce qui mènerait à une expérience problématique en ville. Il s'agirait dans ces cas d'une fuite plutôt qu'un départ. Parmi les motivations négatives, on note des cas de violence ou de conflits familiaux, des problèmes de toxicomanie, de santé, d'accès au logement et des difficultés économiques (Kishigami 2008 : 77), mais aussi une « qualité de vie médiocre » (Gerber 1984 : 148) et de faibles possibilités d'instruction et d'institutions complètes (Trovato,

et al. 1994 : 18). Les raisons positives sont reliées à l'accès à une éducation postsecondaire, un nouvel emploi, au regroupement familial, à de meilleurs soins de santé, au désir d'un meilleur avenir pour les enfants ou encore, tout simplement, la curiosité (Tomiak et Patrick 2010). D'après les recherches de Kishigami (2006b), les Inuit ayant quitté avec l'idée d'un projet en tête vivent bien en ville et sont plus aisés financièrement. Cela leur permet d'avoir un accès à des éléments de leur culture, comme de la nourriture traditionnelle et les conversations téléphoniques avec leurs proches. En d'autres termes, l'installation en ville relève de dynamiques multiples en continuité avec le processus décisionnel entourant le départ. Au chapitre 4, j'explore d'ailleurs les motivations des jeunes Inuit pour s'installer à Ottawa et comment elles les influencent dans les façons qu'ils investissent la ville.

Le contexte de migration inuit vers les grandes villes du Canada est particulier. Leur situation peut être mise en lien avec les expériences de migrants transnationaux. Gagné (2013 : 64) fait d'ailleurs ce parallèle pour les Māori vivant à Auckland en se référant au « *dreamtime* » que j'aborderai ultérieurement. Patrick et al. (2011) expliquent l'idée en soulignant que la situation des Inuit quittant le Grand Nord – un environnement particulier rattaché à des croyances et savoir-faire propres à la culture inuit – pour s'installer dans un contexte très différent, peut ressembler au grand dépaysement auquel font face les migrants transnationaux. La population inuit des villes est loin de sa communauté d'origine et a moins de contact physique avec elle en raison de la distance et du coût des retrouvailles (Tomiak et Patrick 2010 : 135). L'accès à des savoirs et à des pratiques socioculturelles est donc souvent perçu comme problématique (voir Kishigami 2004a). Néanmoins, des recherches soulignent l'engagement des autochtones en milieu urbain pour affirmer, et même revitaliser leur monde (notamment Gagné 2009, 2013; Kishigami 2002; Newhouse 2011; Patrick et Tomiak 2008; Patrick, et al. 2011; Tomiak et Patrick 2010). C'est d'ailleurs un élément qui m'a intéressée dans cette recherche : voir comment les Inuit continuent à affirmer les éléments du monde inuit et à les agencer avec d'autres éléments du monde urbain et non inuit dans leur quotidien.

Selon Steigerwald (2004 : 111), les sociétés de consommation, incluant les grandes villes, peuvent « désagréger » les traditions, l'esprit de communauté et le sens de l'identité du monde autochtone. Par conséquent, le fait de vouloir conserver une identité en lien étroit avec la

tradition et la communauté est demandant pour les arrivants de régions éloignées et requiert d'eux de la persévérance et de la détermination. L'arrivée en ville rimerait donc avec l'abandon du lien avec la Terre-Mère, des pratiques et du mode de vie communautaires, en d'autres termes à une « détribalisation » (Straus et Valentino 2002 : 86-87). Néanmoins, cette idée est contestée par des chercheurs comme Gagné (2012 : 145; 2013 : 252) et Newhouse (2011 : 31) qui soulignent le fait qu'en ville, les autochtones continuent par toutes sortes de moyens à pratiquer leur culture et ne sont donc pas acculturés. Cette idée de détribalisation relève d'un point de vue extérieur aux réalités autochtones quotidiennes.

La transmission intergénérationnelle de la langue autochtone est perçue comme primordiale à la survie de leur culture, la langue étant un instrument de communication, elle aussi un véhicule culturel (Trujillo 2001). Néanmoins, la vie en ville menace cette préservation en raison de l'exogamie linguistique (Norris et Jantsen 2003). L'entrée dans ce nouveau milieu peut également signifier de la solitude, car le migrant est éloigné de sa famille et de sa communauté d'origine et est coupé physiquement de son réseau (Patrick et Tomiak 2008 : 62). Cette situation est accentuée par les normes citadines qui favorisent l'épanouissement individuel et non collectif (Ma Mung 2006), limite que j'aborde au chapitre 3. Toutefois, Kishigami (2006b : 211) relève qu'en arrivant en ville, les Inuit rejoignent souvent un réseau qu'ils avaient déjà préétabli au Nord, par exemple, par le biais de connaissances qui ont migré vers le Sud et maintiennent les contacts avec le Nord. Tout comme j'ai pu le constater chez les jeunes Inuit habitant Ottawa, Gagné (2004 : 260) souligne le fait que l'arrivée en ville rime souvent avec la solitude, jusqu'à ce que les migrants y développent un nouveau réseau d'appui et s'y sentent à l'aise.

Vivre en ville signifie donc des changements et peut ébranler cette image d'une identité autochtone « traditionnelle, » puisque forcément le paysage urbain influence les pratiques et croyances des nouveaux arrivants. Qui plus est, tout un vocabulaire est mis en place pour marquer les différences dans l'« inuitude » (Searles 2006, 2010) et des tensions sont parfois à l'œuvre entre les gens qui se perçoivent ou qui perçoivent les autres comme plus ou moins Inuit (Patrick et al 2011; Searles 2006, 2010). Patrick et al. (2011) ont d'ailleurs souligné qu'il y a une tension entre les Inuit nés à Ottawa et les nouveaux arrivants. Dans mes recherches,

j'ai remarqué des pressions qu'exercent les Inuit au nord sur les Inuit du Sud et de la ville, et que ces pressions semblent influencer les comportements au Sud comme au nord des jeunes Inuit lorsqu'ils y revenaient en visite.

Gagné (2013 : chapitre III) remarque que c'est, entre autres, dans la présentation de soi ou dans les accents en parlant leur langue que cela se manifeste. Searles (2010 : 160) a également vu ce phénomène à Iqaluit, dont les habitants sont considérés comme des *Qallunaamariit* (vit dans le monde des Blancs) par certains *inutuqait* (aînés). Il souligne l'émergence d'un vocabulaire en inuktitut pour mesurer ces différences en matière d'authenticité ethnique : *Inumariit* (vrai Inuit), *Qallunaamiut* (Inuit étant à cheval entre les mondes inuit et blanc) et *Qallunaamariit*. Ainsi, en plus des difficultés de la ville au point de vue des conceptions du monde et des pratiques qui y sont rattachées, il y a également une pression à être et à agir d'une certaine façon. Les changements sont mal acceptés par certains Inuit et l'identité inuit est souvent essentialisée. D'après Gagné (2004 : 262), il est « suspect » pour certains Māori que leurs semblables aiment la ville ou s'y sentent bien, car ce n'est pas le lieu d'un authentique Māori, c'est le monde des Pākehā (blancs). La pression des paires semble donc influencer le parcours en ville pour les nouveaux migrants et susciter toutes sortes de sentiments, dont l'inconfort. J'explore cette question au chapitre 6.

En lien avec ces facteurs se trouvent parfois de graves problèmes de pauvreté qui sont reliés aux raisons du départ, comme le souligne Kishigami (2006b : 211). Les difficultés économiques peuvent être aussi liées aux frontières linguistiques et donc au degré de connaissance de la (ou les) langue(s) de la société dominante (Kishigami 2006b : 3-4). Les difficultés économiques peuvent se traduire par de l'itinérance temporaire ou permanente chez les Inuit. À Montréal, les Inuit représentent 5 % de la population autochtone et le tiers des itinérants de la ville (Kishigami 2008 : 75). À Ottawa, les Inuit représentent 5 % (ou le quart des autochtones) de la clientèle des refuges pour hommes (Echenberg et Wisener 2005 : 5). Les difficultés économiques rendent également plus difficile l'accès à sa culture, notamment à la nourriture traditionnelle, à des activités communautaires locales à caractère socioculturel ou encore à des contacts avec sa communauté mère, que ce soit par le biais des technologies de la communication ou des voyages (Kishigami 2006b : 211).

C'est donc à ces expériences que je me suis intéressée, en me concentrant sur le cas des Inuit, qui vivent à l'extérieur de l'*Inuit Nunangat* dans une proportion de 30 % (Statistique Canada 2013a). On peut d'ailleurs penser que ce phénomène est appelé à s'accroître avec les plans de développement minier dans le Nord, mais aussi avec le phénomène de réchauffement climatique qui menace directement leur environnement et leurs pratiques. Ces facteurs soulignent d'ailleurs la pertinence de ma recherche.

1.1.4. Les stratégies et les initiatives en ville

Pour répondre aux défis de la migration, plusieurs stratégies sont préconisées par les Inuit qui arrivent en ville. Ces stratégies peuvent être individuelles et collectives et permettent d'améliorer de façon considérable l'expérience urbaine face aux défis qu'ils doivent affronter. Ces stratégies m'ont permis de mieux cerner les besoins pour être bien en ville et donc les facteurs menant à un plus grand confort et orientant les choix. J'aborde particulièrement cette question au chapitre 3.

Relevant des stratégies individuelles, Grondin (1990 : 69), dans une étude sur les Inuit séjournant à Québec pour recevoir des soins de santé, avance l'idée que ces derniers chercheraient d'emblée à aménager leur espace immédiat ou privé avec des objets qu'ils ont apportés avec eux du Nord. Cela leur permettrait de familiariser leur environnement qui leur est étranger avec des objets porteurs de sens, et à se l'approprier. L'auteur souligne également qu'au cours de leur séjour, les Inuit chercheraient à établir une routine dans leurs déplacements, afin de mieux maîtriser ce nouvel environnement en y trouvant des points de repère (Grondin 1990 : 70). Il ajoute un autre élément intéressant : « ils adaptent leurs façons d'être selon les personnes qu'ils doivent rencontrer, distants et réservés devant les uns, chaleureux et amicaux avec les autres » (Grondin 1990 : 70). C'est d'ailleurs un point qui a fait l'objet de mes observations en m'inspirant de Goffman (1973).

Patrick et Tomiak (2008 : 62), dans leur étude sur les Inuit d'Ottawa, soulignent aussi que les Inuit sont confrontés à des situations discriminatoires et que, face à ces dernières, il y a une tendance de plus en plus grande à s'affirmer et à prendre sa place, et même à répliquer

(*kiumajut*). De plus, devant les pressions pour être de « vrais » Inuit, Patrick et Tomiak (2008 : 64) dégagent une tendance chez les Inuit urbains à sentir l'impératif d'apprendre sur soi-même, sur sa culture. En d'autres termes, il s'agit, selon ces autrices⁹, de parler sa langue, de connaître son histoire et de pratiquer sa culture (que ce soit par des chants, des danses, des cérémonies, etc.). Cette même dynamique est apparue dans mes recherches.

Sur le plan collectif, la recherche d'un réseau demeure centrale comme stratégie pour un mieux-vivre en milieu urbain. Les rassemblements en ville s'effectuent en deux temps, compte tenu de la densité démographique des Inuit en ville : il y a des regroupements ethniques (entre Inuit) et des regroupements régionaux (Grondin 1990; Kishigami 2006; Patrick et al. 2010). Comme je l'ai déjà souligné, les nouveaux migrants ont souvent un réseau déjà établi en ville avant de venir s'y installer et se regroupent au sein de domiciles familiaux pour partager des repas traditionnels lorsque quelqu'un reçoit de la viande. Le partage est d'ailleurs au cœur des relations au Nord et l'est aussi au Sud, que ce soit entre les Inuit ou avec les non-Inuit (Kishigami, 2006 : 213). Il y aurait donc un maintien d'éléments relevant de l'univers inuit, hors de structures plus institutionnelles. Gagné (2013) a identifié ce même élan chez les Māori d'Auckland, où les regroupements se font au sein de maisonnées et où les valeurs māori sont pratiquées et transmises dans le quotidien. C'est d'ailleurs un élément qui m'a intriguée dans ma recherche : comment les Inuit pratiquent-ils leur culture tout en vivant en ville ? Comment ces pratiques sont-elles adaptées à la vie en milieu urbain ?

Les centres communautaires inuit s'avèrent des lieux privilégiés pour combler les besoins liés à des défis auxquels les Inuit se butent : ils permettent l'octroi d'aide par les services sociaux (ex. : programme de logements subventionnés, d'assistance aux femmes violentées, soins de santé spécifiques, etc.), l'échange d'informations et de potins sur les communautés au nord, la pratique d'activités culturelles, le partage de repas traditionnels, l'apprentissage et la revitalisation de leur culture (cours de langues, savoirs et pratiques) (Kishigami 2002, 2004a, 2004b, 2006b, 2008; Kishigami et Lee 2008; Patrick, et al. 2011; Tomiak et Patrick 2010). En ce sens, la participation à la vie communautaire par la voie des centres permet d'avoir accès à

⁹ J'ai utilisé le dictionnaire de Louise-Laurence Larivière (2005 : 44) pour féminiser le mot « auteur ».

certaines traditions, de les pratiquer et de les revitaliser, mais aussi de remédier à l'exogamie linguistique. Elle permet aussi de développer son réseau en resserrant les liens entre les membres et d'avoir un appui en cas de problèmes (Patrick et al. 2010; Kishigami 2006). Patrick et al. (2010) mentionnent le fait qu'une nouvelle « famille étendue » se dessine peu à peu pour les Inuit à Ottawa. Tout cela permet aux Inuit urbains participant aux activités communautaires d'apprendre sur leurs origines et de mettre en pratique les connaissances et pratiques qui y sont rattachées. De cette façon, ils peuvent valider, qui ils sont (Patrick et Tomiak 2010 : 136). Cet aspect permettrait donc, en partie, d'amenuiser les tensions existant entre les Inuit urbains bien installés et les nouveaux arrivants par rapport à certains standards d'« authenticité » (Patrick et Tomiak 2010 : 138-139). Dans mes recherches, les centres inuit et autochtones me sont apparus des points de rassemblement importants pour les jeunes Inuit habitant à Ottawa, mais ils ne sont pas exclusifs. Plusieurs espaces et lieux inuit et non inuit sont investis par ces jeunes.

Devant les défis de la ville dont les différents auteurs présentent comme étant dus à l'éloignement culturel et physique du chez soi, les autochtones en milieu urbain mettent en œuvre diverses stratégies individuelles et collectives pour s'y sentir mieux. Ottawa est un exemple riche, entre autres, puisqu'il y existe une grande communauté inuit et que plusieurs services sont disponibles pour cette population.

1.1.5. La population inuit d'Ottawa

La région métropolitaine de recensement (RMR) d'Ottawa est située en territoire anishnabe (algonquin) et héberge plus de 30 000 autochtones, ce qui représente 1,5 % de sa population (Enquête nationale auprès des ménages 2011). Elle est l'une des plus grandes communautés inuit à l'extérieur de l'*Inuit Nunangat*. D'après les résultats du recensement de 2011, ils sont plus de 2310 Inuit (identité unique et de descendance inuit unique et multiple) à habiter la RMR d'Ottawa, ce qui marque une augmentation de la population de 48 % depuis le recensement de 2006 (total de 1100 Inuit), et contraste avec le taux d'accroissement de la population inuit au Canada qui est de 18,1 % (personnes s'étant identifiées comme inuit comme identité unique). La densité démographique inuit de la région a augmenté de façon

significative après 1998, suite à la décision du gouvernement fédéral de changer la destination des Inuit de l'île de Baffin devant recevoir des soins de Montréal à Ottawa (Kishigami 2004b) et par la création du Nunavut en 1999 qui intensifia les relations du territoire avec Ottawa. La population inuit de la ville ne cesse d'augmenter depuis.

La ville d'Ottawa est une destination privilégiée pour les habitants du Nord canadien pour plusieurs raisons. Ottawa est d'abord la capitale nationale du Canada, un lieu où plusieurs institutions fédérales et inuit ont leur siège, ce qui représente également une source d'emplois intéressante, mais aussi de rencontres. Il s'agit de la destination principale des vols en provenance d'Iqaluit. Par rapport à la croissance démographique inuit dans la ville et aux besoins y étant rattachés, plusieurs centres communautaires et de services inuit ont émergé : *Inuit Art Association*, *Inuit non-profit housing corporation*, *Inuit Student Association of Carleton University*, *Inuit Family Resource Centre* (relié à TI), *Inuit Tapirit Kanatami*, *Larga Baffin Home*, *Mamisarvik healing centre* (relié à TI), *Nunavut Sivuniksavut*, *Ottawa Inuit Children's Centre* (OICC), *Pauktuutit*, *Pigiarvik House* (relié à TI) et *Tungasuvvingat Inuit* (TI). Parmi ces organismes, quelques programmes ciblent directement les jeunes Inuit. C'est le cas de *Nunavut Sivuniksavut*, du programme *Head Start* de OICC, d'activités ponctuelles de *Tungasuvvingat Inuit* et de l'association estudiantine inuit de l'université Carleton et du Collège algonquin. Ces organismes emploient également de plus en plus une main-d'œuvre inuit jeune (mes observations). Je me suis d'ailleurs familiarisée avec ces organismes au cours des cinq dernières années et j'en ai fréquenté plusieurs pour cette thèse.

D'autres organismes et associations desservent également les Inuit de la ville, malgré leur appartenance panautochtone comme *Aboriginal CKCU 93.1FM*, le *Odawa Native Friendship Centre*, *Shawenjeagamik*, le Centre de ressources pour autochtones de l'université d'Ottawa, le *Centre for Aboriginal Culture and Education* (à l'université Carleton), l'Association des étudiants autochtones de l'université Carleton, l'Association des étudiants autochtones du collège Algonquin, le *Wabano Centre for Aboriginal Health*, le *Miniwaashin Lodge - Aboriginal Women's support Centre*, *Gignul non-profit housing corporation*, *Pinganodin lodge*, etc. Ces lieux permettent aux Inuit d'obtenir du soutien à divers niveaux, d'être en contact avec leur culture, de socialiser avec les autres Inuit et autochtones, d'apprendre et de pratiquer certains éléments de

leur culture, comme lors de rencontres avec un aîné, le chant, leur langue et des danses traditionnelles. La possibilité pour les jeunes Inuit d'avoir des espaces de rassemblement et d'affirmation semble être aussi plus grande en milieu autochtone. Cet aspect s'explique certainement par le poids démographique général des jeunes autochtones dans la ville d'Ottawa, plus considérables globalement à celui des jeunes Inuit. Pour mon terrain, j'ai fréquenté le *Centre for Aboriginal Culture and Education* (Université Carleton) et, dans une moindre mesure, le Centre de ressources pour autochtones (Université d'Ottawa), puisque plusieurs étudiants inuit le fréquentent et s'y impliquent.

Les Inuit de la ville d'Ottawa sont également impliqués dans la gestion de la ville et y ont de plus en plus leur mot à dire. L'Ontario Inuit Children Centre (OICC) fait en effet partie depuis 2000 du *Ottawa Aboriginal Coalition* qui regroupe d'autres organismes autochtones de la ville (Ottawa Aboriginal Coalition 2011). Cette coalition vise à travailler avec les trois paliers gouvernementaux afin d'améliorer le financement et la qualité des services offerts par les différents centres autochtones (Abele, et al. 2011). Ce même groupe s'est mobilisé en faveur de la mise en place en 2004 d'un Comité d'études sur les questions autochtones au sein de la ville d'Ottawa (voir <http://www1.carleton.ca/aboriginal/>). La création de ces instances a permis aux habitants autochtones de la ville de prendre part aux prises de décision, d'ouvrir un dialogue, de formuler des demandes en vue de l'augmentation du financement consacré aux organismes qui desservent cette population et, par conséquent, d'améliorer les services offerts. Ils permettent dans l'ensemble d'améliorer l'expérience urbaine des autochtones en mettant en place un environnement propice à un développement positif de soi (ville d'Ottawa, cité dans Abele, et al. 2011). Les jeunes Inuit prennent aussi part d'autres manières à la vie politique des mondes inuit et non inuit en ville, comme nous le verrons au chapitre 6.

Ottawa apparaît à la lumière de ces faits un lieu intéressant pour examiner les transformations vécues par les Inuit en milieu urbain et la façon dont ils se sentent dans ce contexte. Elle offre la possibilité d'apprendre, de pratiquer et de partager sa culture au sein d'une communauté inuit en pleine expansion. Elle offre des lieux de travail typiquement inuit ou autochtone. Ottawa, par les divers organismes qui desservent la population inuit, lui offre un soutien en termes de logement (*Inuit non-profit housing corporation* et *Larga Baffin Home*), de services

psychologiques (*Tungasuvvingat Inuit* et *Mamisarvik*), mais aussi au plan éducatif (*Ottawa Inuit Children's Centre*, *Nunavut Sivuniksavut* et les associations étudiantes inuit et autochtones qui offrent, par exemple, des cours d'Inuktitut). Elle permet également aux Inuit qui y vivent de s'impliquer dans la ville par l'entremise du gouvernement municipal et son Comité d'études sur les questions autochtones. Bien que leur influence soit toujours minime, elle gagne en importance (Abele, et al. 2011). Ottawa permet aux Inuit d'être en contact avec leur culture propre et d'avoir la possibilité de naviguer dans les autres mondes présents en ville.

1.2. CADRE CONCEPTUEL

Dans le cadre de ce travail, je me suis intéressée aux expériences urbaines des jeunes Inuit installés à Ottawa. J'y explore comment ils se sentent et les défis auxquels ils font face dans leur vie en ville. J'y explore également comment ces expériences en ville influencent leur quotidien et leur(s) identité(s). Afin de mieux saisir ma problématique et orienter ma méthode, j'ai utilisé un cadre théorique puisant tout d'abord ses sources dans la théorie du confort qui est liée au concept de chez soi (ou de *home*). J'ai voulu comprendre comment le sentiment d'(in)confort peut avoir un impact sur le quotidien des jeunes inuit vivant en ville et sur les façons dont ils s'y investissent, que ce soit dans divers lieux et avec diverses personnes et groupes. Pour mieux comprendre les impacts (ou influences) de ce sentiment d'(in)confort sur l'identité ou les identités des individus, j'ai eu recours à la théorie de construction du soi de Mead (1934) et à celle de la présentation de soi de Goffman (1973).

1.2.1. Les influences du confort et de l'inconfort sur les choix

La théorie du confort telle qu'articulée par Rybczynski (1989) et Radice (2000) souligne qu'il y a plusieurs couches perméables d'éléments qui font en sorte qu'un acteur soit à l'aise ou non dans ses interactions, dans certaines situations ou encore sous des conditions précises. L'(in)confort est également relié à une panoplie de sensations physiques, émotives et intellectuelles, conscientes ou non (Rybczynski 1989 : 231). Se servant de la métaphore de l'oignon, Rybczynski conçoit le confort comme intégrant plusieurs couches transparentes de sens. Ainsi sont identifiées neuf couches (ou facteurs) permettant de se sentir bien ou pas. Le

confort est relatif autant à des facteurs externes (de soi : dans son environnement, son histoire, son contexte) qu'interne (de soi). Il se forme à travers les différentes couches et dans la relation entre elles. Ces différentes couches sont :

- A) mesure de support, d'assistance et de consolation;
- B) mesure de satisfaction, de tolérance, de suffisance et de commodité;
- C) état de bien-être physique, de plaisir, d'aisance et de marge de manœuvre (littérale);
- D) mesure d'intimité, de vie privée et domestique;
- E) état émotif et sentiment de sécurité;
- F) état intellectuel et cognitif;
- G) mesure d'autonomie et de marge de manœuvre (métaphorique);
- H) des affinités culturelles, sociales et politiques; et
- I) sensibilité aux mondes spirituel, naturel et surnaturel (Radice 2000 et Rybcsynski 1986, synthétisé par Gagné 2004 : 252-3).

Dans le cadre de la migration des Inuit du Nord au sud, la situation implique un contact avec de nouveaux univers de sens en plus des siens. D'après Gagné, l'(in)confort des Māori en ville se situe surtout au plan des cinq dimensions suivantes : « A) *measure of support, assistance, consolation*, B) *measure of satisfaction, tolerability*, E) *emotional state, sense of security, feelings*, and H) *measure of cultural and social convergence/divergence* » (2004 : 265). Elle ajoute également l'importance des mondes spirituel, naturel et surnaturel. D'ailleurs, elle mentionne que les Māori font eux-mêmes usage du concept de confort pour aborder dans ses entretiens leurs identités et leurs relations avec les divers espaces de la ville, les autres et le monde spirituel. J'ai retrouvé sensiblement cette même tendance dans mes recherches avec les jeunes Inuit à Ottawa : l'(in)confort est aussi être déterminant sur leurs choix.

Il est important de souligner que l'(in)confort est toutefois conditionnel – c'est d'ailleurs pour cette raison que j'écris « (in)confort », comme le fait Gagné (2004, 2009, 2013). Radice (2000 : 148) écrit, dans son étude sur les anglophones d'origines britannique et irlandaise à Montréal, qu'il peut changer en fonction des circonstances dans lesquelles l'acteur se situe. En d'autres termes, les éléments relatifs au confort ne sont pas stables et sont sensibles autant à l'environnement qu'aux perspectives propres à l'acteur. La situation peut alors devenir inconfortable si des éléments jugés négatifs interviennent ou, au contraire, confortable si des éléments jugés positifs surviennent. Je lie à cette idée celle de la tension socioculturelle qu'ont soulevé Patrick *et al.* (2011) entre les Inuit urbains et les nouveaux arrivants inuit. D'après Gagné (2013 : 74) ce type de tensions peut influencer les comportements et les choix en ville et

la façon dont est négociée l'interaction avec les différents univers de sens. Cette idée recoupe d'ailleurs les travaux sur la présentation de soi de Goffman (1973) que j'aborderai ultérieurement.

Gagné (2013 : 63-8) souligne également dans ses travaux sur les Māori, l'importance de l'idée du « *dreamtime* » ou du chez soi de rêve en tant que facteur qui influence les expériences en ville et les engagements dans ce lieu. Le « *dreamtime* » recoupe l'idée selon laquelle, par exemple, le temps d'avant la colonisation était meilleur et que l'on doit y retourner. Cette image peut donc limiter le confort en ville, puisqu'elle peut empêcher les migrants de vraiment s'engager avec les autres et avec divers lieux en ville. Elle peut par ailleurs aussi servir d'inspiration pour changer son environnement, sa vie quotidienne en ville (Gagné 2013 : 64). Cette idée a surgi dans quelques-unes de mes entrevues, mais n'est pas apparue aussi significative que parmi les Māori. Gagné (2013 : 86) note que l'inconfort peut être dû à des tensions entre les générations, dans les cas où les aînés sont critiques des actions des jeunes en ville pour y améliorer leur parcours en tant que Māori. Elle ajoute que si l'inconfort devient intolérable, le retour chez soi peut alors être envisagé.

Il convient alors de s'interroger sur cette idée de chez soi, puisque s'installer en ville implique forcément d'une manière ou l'autre d'avoir un chez soi en ville ou ailleurs. Voyons à quoi elle réfère et comment elle peut servir à comprendre la situation des Inuit à Ottawa. D'abord, il est important de préciser que l'idée du chez soi est un construit sociohistorique, donc l'idée du chez soi change dans le temps et est différente d'une culture à l'autre : elle se construit au travers de l'expérience individuelle (Gurney 1997), mais aussi en fonction de l'idée que la société en donne, donc de la cognition de l'individu (Somerville 1992).

Le chez soi est considéré par plusieurs auteurs comme un lieu d'origine (voir Mallett 2004 : 63). Il est souvent vu comme synonyme du domicile familial. Il s'agit de notre premier univers (Bachelard 1969) et nous le gardons comme référent important tout au cours de notre vie : « *it shelters our daydreaming, cradles our thoughts and memories and provides us with a sense of stability. Throughout our lives the house in which we are born remains 'physically inscribed in us'* » (Jackson 1995 : 86). C'est donc là où se formerait l'identité personnelle, mais aussi où on se sentirait en

sécurité (Dupuis et Thorns 1998). Le chez soi familial serait, ainsi, le reflet du soi et réconforterait. C'est d'ailleurs le cas pour plusieurs participants à mes recherches. Toutefois, la parenté serait de moins en moins vue comme un élément important dans la construction de la vie sociale (Saunders et Williams 1988), comme l'a souligné également Condon pour les jeunes Inuit : « *Condon (1988) found that teenagers valued each other more than they did adults, and concluded that the creation of the adolescent peer group was perhaps the most anomalous cultural invention of the settlements* » (Kral, 2009 : 182). On pourrait donc penser qu'elle serait également moins importante dans l'idée du chez soi. Le chez soi familial peut aussi être vu comme négatif, là où une personne peut se sentir isolée, notamment en raison de la violence qu'elle y vit (Sibley 1995).

Pour une majorité de jeunes Inuit que j'ai interviewés le chez soi va au-delà du domicile parental et peut être vu sous plusieurs dimensions. La définition de Tucker (1994 : 184), a donc retenu mon attention : « *it may be an emotional environment, a culture, a geographical location, a political system, a historical time and place, a house etc., and a combination of all of the above* ». Le chez soi peut donc recouper plusieurs espaces à la fois et pas forcément être lié à des lieux physiques.

Pour Gagné (2004 : 295), construire son chez soi est lié de près à l'(in)confort : « *making oneself at home is closely linked to people's sense of (dis)comfort, which in turn is closely linked to engagement with and internalization of the figured worlds at stake* ». La construction de son chez soi s'effectue donc en fonction des univers de sens en présence, ce qui met également en jeu des questions d'identité. Pour les participants à sa recherche, c'est en créant des « zones de confort » qu'on peut se sentir mieux : « *Māori negotiate their (dis)comfort by creating or organizing comforting places or zones/spaces of comfort for themselves, by relating to each other in particular ways, and by dealing with (un)comfortable conditions, situations or interactions with others* » (Gagné 2004 : 253). Il s'agit donc d'un double mouvement : s'établir mène à construire des espaces de confort et créer des espaces confortables s'effectue en entrant en relation et en s'engageant avec des lieux et les autres. Cette même dynamique est apparue dans mes recherches : les jeunes Inuit cherchent, trouvent et organisent des zones de confort, parfois mobiles, pour être plus à l'aise en ville. J'explique cette dimension au chapitre 3.

1.2.2. La construction de soi

Être bien, c'est connaître le monde dans lequel on se trouve. C'est ce que Radice (2000 : 145) avait, entre autres, tiré comme conclusion de ses recherches parmi les Anglo-Montréalais. Gagné (2009) a souligné que c'est en ayant des affinités sociales et culturelles que le confort émerge. L'installation dans un nouveau milieu, dans notre cas, la ville d'Ottawa, exige de comprendre les règles de ce nouveau milieu pour s'y sentir mieux (voir Kishigami 2006). Selon les écrits de Mead (1934), il s'agit là de processus qui influencent la construction du soi, donc de son identité. L'individu se construit dans les interactions, ses expériences sont liées à ses rapports à différents groupes d'appartenance et grâce à ces rapports, il peut influencer à son tour et à divers niveaux la société. Mead (1934 : 229) m'a permis, par son approche, de mieux comprendre les points de repère (il parle de symboles, mais on peut également penser à des valeurs, des façons de faire et des attitudes communes) auxquels se réfèrent les jeunes Inuit et comment ils s'y butent dans la construction de leur identité et de leur confort au travers de leur installation en ville. Je préfère néanmoins utiliser le concept d'« univers de sens » comme le fait Gagné (2013) dans ces circonstances, puisqu'il me permet d'examiner les principes qui guident les actions des jeunes et leurs interactions quotidiennes de même que les façons dont ils s'engagent en ville et donnent du sens au monde qui les entoure. L'univers de sens peut se définir de la façon suivante : « *A set of general principles and values that constitutes a realm of interpretation in which particular principles, values, characters, actors, categories, and identities are recognized, in which particular significance is assigned to certain acts, ideas, and symbols and in which particular outcomes and projects are valued over others* » (Gagné 2013 : 12).

Le soi représente la personnalité qu'un individu s'est forgée par l'organisation des attitudes au fil de ses expériences sociales, donc de ses interactions avec Autrui :

Si un individu donné doit acquérir un « soi » au sens fort du terme, il [doit] prendre les attitudes des autres envers lui et envers eux-mêmes dans le processus social et [i]ntroduire ce processus social dans son expérience personnelle. Il lui faut également, de la même manière qu'il adopte leurs attitudes envers lui et envers eux-mêmes, adopter leurs attitudes concernant les diverses phases de leur activité sociale communes ou les divers aspects de l'ensemble de leurs entreprises sociales, où ils sont engagés comme membres d'une société organisée [et vice-versa] (Mead 1934 : 223).

Le soi émerge donc par la prise de conscience des attitudes appropriées à adopter face aux réponses des autres à ses propres réponses, et ce, par l'entremise des symboles qu'ils ont en commun. Les individus arrivent à se répondre, car ils partagent des symboles communs, c'est ce qui fait en sorte qu'ils font partie du groupe et que le groupe existe. Ainsi, l'individu sait comment réagir par rapport à telle situation, car il a vu comment les autres y répondaient. Il ne lui reste plus qu'à les adopter. Il s'est donc ajusté et a incorporé les attitudes d'Autrui pour orienter sa propre conduite. Mead développe son analyse en soulignant l'importance cruciale du langage dans le développement du soi, car il agit en tant qu'outil médiateur. Le langage, comme geste vocal, apparaît comme un outil pour créer sa personnalité, car il permet à l'individu d'entrer en interaction avec Autrui.

Pour Mead (1934 : 231), l'individu se voit dans les autres. Il se constitue à partir des groupes sociaux dans lesquels, en tant que membre, il interagit avec les autres :

Le « soi » se développe à partir d'un processus social qui implique d'abord l'interaction des individus dans le groupe, ainsi que la préexistence de ce groupe. Il implique aussi certaines activités coopératives où sont engagés les différents membres du groupe. Il implique enfin que puisse se développer une organisation plus complexe que celle qui a donné naissance au soi, et que le soi puisse être les organes, tout au moins les parties essentielles de cette organisation très complexe dans laquelle ils émergent et existent (Mead 1934 : 231).

Cette explication indique que les sois engendrent la société et que la société engendre les sois et que par ces interactions, la société (et les sois) se structure et change. Les interactions sociales ont donc lieu sur différents terrains. Ces sous-groupes peuvent être concrets¹⁰ ou abstraits¹¹, permanents ou encore temporaires, et cela suppose qu'il y ait des « sous-sois » pouvant se compléter ou être en harmonie au sein du soi. Donc, c'est en adoptant les attitudes sociales que l'individu devient un « membre organique de la société » (Mead 1934 : 230).

¹⁰ Unités socialement fonctionnelles au sein desquelles les membres sont reliés directement : partis politiques, associations, clubs, entreprises, etc.

¹¹ Unités indirectement fonctionnelles au sein desquelles le nombre de membres est indéfini : débiteurs-créditeurs, groupes linguistiques, genres, etc.

En ville, les interactions sont multiples et plusieurs groupes cohabitent, tout en interagissant également avec le groupe au nord. Dans le cadre de cette recherche, je me suis donc posé les sous-questions :

- Comment ces différents groupes influencent-ils le soi des Inuit en ville ?
- Si les Inuit en ville n'ont pas les mêmes réponses que celles attendues par leurs semblables au Nord, que se passe-t-il ?
- Est-ce possible que les sous-sois entrent en tension ?
- Comment les Inuit d'Ottawa vivent-ils ces situations de possible tension ?

Les transformations au sein des groupes sociaux sont possibles, selon Mead, grâce au « je ». Le « je » est la réponse immédiate de l'individu face au stimulus qu'il reçoit de l'autre, c'est sa réaction. Il offre donc de nouvelles réponses et fait preuve d'une liberté d'initiative. Le « moi » réfère à l'organisation de l'expérience sociale et personnelle qui est assumée par l'individu, c'est sa mémoire sociale. Dans sa réponse aux stimuli, l'individu peut être en accord ou en désaccord avec l'attitude d'Autrui puisqu'il pense, mais sa réaction dépendra de la prééminence de son « je » ou de son « moi » :

[...] le soi réagit constamment aux attitudes sociales et transforme, à partir de ce processus coopératif, la communauté à laquelle il appartient. [...] nous disons d'un individu qu'il est conformiste si ses idées sont conventionnelles, identiques à celles de ses voisins. Il est à peine plus qu'un « moi » dans ces circonstances [...] la forte personnalité réplique à l'attitude organisée en produisant des différences significatives. Pour cette personne, le « je » est la phase d'expérience la plus importante. Le « moi » et le « je » sont les deux phases qui se combinent dans le soi (Mead 1934 : 260).

La réponse du « je » a donc une influence sur les autres et sur soi-même, car elle peut amener une nouvelle orientation par rapport à la signification d'une attitude sociale. Elle mène à la transformation graduelle de la société. Le « moi » mène également à la transformation du soi de l'individu par son organisation des attitudes sociales et peut également avoir une influence sur sa conduite. Le « je » peut donc autant influencer la société que le « moi » peut influencer l'individu. C'est un élément qui m'intéresse dans mon terrain, à savoir où se situe l'influence du collectif par rapport au soi en contexte autochtone. Est-ce le « je » ou le « moi » qui s'affirme davantage ? Comment cela influence-t-il le (in)confort ? Ces aspects ont été abordés dans mes entrevues et à travers mes observations et m'ont particulièrement servi au chapitre 5.

1.2.3. La présentation de soi

Goffman (1973) permet de cerner comment l'individu se présente aux autres, compte tenu de la situation dans laquelle il se trouve et de ses buts, son influence sur les autres, de même que la portée de ses actions sur la société. Ces outils conceptuels de Goffman (1973) m'ont permis d'orienter mes observations, tout comme mes questions d'entrevues, en tenant compte des publics distincts devant lesquels les jeunes Inuit doivent se présenter et interagir.

Selon Goffman (1973 : 28-29), les individus peuvent être perçus comme étant des acteurs donnant des représentations devant divers « publics », et ces dernières peuvent être naturelles ou trafiquées afin d'atteindre leurs buts. Pour bien planifier son « jeu », l'acteur doit faire en sorte qu'il y ait une cohérence dans la présentation qu'il fait de lui-même. Cette cohérence s'interprète notamment par l'utilisation d'un « décor », d'une « apparence » et d'une « manière » allant avec la « scène »; il s'agit dans ces circonstances d'utiliser les bons symboles. Goffman nomme ces éléments la « façade ». Tout dépendamment des cas, l'individu peut planifier son jeu de façon consciente ou non. L'acteur sait comment il doit jouer son rôle par rapport à la situation dans laquelle il se trouve, puisqu'il a pu observer comment les autres jouent. Il improvise – ceci rappelle le « je » chez Mead (1934) – à partir des modèles qu'il a dans son expérience (similaire au « moi » de Mead), sa représentation. Ces modèles correspondent aux normes de son groupe social. Ceci m'a amenée à formuler les sous-questions suivantes : que se passe-t-il si un Inuk est émergé dans un nouveau contexte, comme la ville et l'univers (valeurs, façons de faire, symboles) non autochtone ? Comment planifie-t-il son jeu ? À l'aide de quels repères ? Comment les acquiert-il ?

Dans les termes de Goffman (1973), dans l'intention de protéger les rituels d'une éventuelle contamination, l'acteur adopte une distanciation sociale et maintient une crainte de la part des spectateurs envers son rôle. Il doit donc réguler les contacts qu'il a avec le public pour que ce dernier maintienne l'image qu'il a de son activité. Le public conserve ainsi l'impression voulue par l'acteur du rôle du personnage en fonction du statut auquel il est rattaché. Ce genre de situation ferait donc en sorte que l'acteur ne soit pas tout à fait lui-même, voire à l'aise, dans ses interactions (Goffman 1973 : 69). C'est un élément que j'ai voulu observer, à savoir la

distanciation dans les interactions via la façade et la proximité des corps, afin de cerner leur aisance. Par exemple, Gagné (2004 : 115) a perçu ce « jeu » à travers les accents utilisés pour parler en fonction de certains « publics » chez des Māori.

C'est dans l'expression que s'effectue la présentation de l'acteur. Elle est importante, puisqu'à travers la dramatisation, l'individu doit montrer une image fidèle aux attentes de son public (les autres) pour atteindre ses objectifs au péril de provoquer une rupture dans ses relations. En ce sens, Goffman (1973 : 238-239) parle d'un moi social et d'un moi personnel où l'individu projetterait une image idéalisée de lui-même aux autres, mais qui ne serait pas représentative de sa propre personne. L'acteur agit ainsi, car le public est très attentif aux signes. Provoquer une rupture pourrait avoir des impacts sur le groupe social dont est membre l'individu, sur son image ou encore sur la confiance que lui porte Autrui. Son impact peut s'effectuer à divers niveaux en fonction de son statut, de son âge, de son sexe ou bien de l'importance de la situation dans laquelle il se trouve.

Ainsi, Goffman indique que les individus doivent maintenir des rôles spécifiques rattachés à diverses situations, afin d'atteindre leurs buts. Les faux pas pourraient provoquer des ruptures. Je tenterai donc de cerner dans quelles situations les Inuit se retrouvent en ville et de quelles façons ils se présentent aux autres et aux leurs, c'est-à-dire aux autres Inuit en ville. J'ai utilisé l'approche de Goffman (1973) concernant les ruptures et je l'ai articulée aux écrits portant sur les processus d'essentialisation identitaire, notamment les recherches de Gagné (2009, 2013) qui aborde les politiques de l'identité et la rhétorique concernant l'« authenticité » parmi les Māori en ville.

Gagné (2013 : chapitre II) précise que les Māori cherchent à créer et à organiser des zones de confort pour se sentir mieux. Mes recherches soulignent cette même tendance chez la majorité des jeunes Inuit que j'ai interviewés à Ottawa. Ils développent des relations avec les autres autour d'eux, cherchent à apprivoiser les situations, les conditions et les interactions qui les rendent inconfortables et investissent leur milieu de diverses façons pour s'y sentir bien.

1.3. PROBLÉMATIQUE ET OBJECTIFS DE RECHERCHE

Ma recherche de maîtrise porte sur les expériences vécues par les autochtones en milieu urbain, plus précisément celles de jeunes Inuit habitant à Ottawa. Une question principale a guidé mes recherches : comment de jeunes Inuit font-ils l'expérience de la vie urbaine, particulièrement à Ottawa ? Je me suis de plus demandé :

- Comment les jeunes Inuit se sentent-ils en ville sur le plan du confort ? D'où émergent leurs (in)conforts et comment y remédient-ils ?
- Comment les jeunes Inuit investissent-ils le monde urbain ? Pourquoi ?
- Qu'entraîne l'expérience que font les jeunes de la ville quant à leurs relations au sein des mondes inuit ?

Pour ce faire, je me suis servi de la notion de confort discutée, entre autres, par Gagné (2004, 2005, 2013), Radice (2000) et Rybczynski (1989). Elle s'articule aux questions identitaires, que j'ai explorées à travers l'idée de rupture dans la présentation de soi de Goffman (1973) et dans la construction des identités chez Mead (1934). J'ai choisi la ville d'Ottawa comme terrain d'enquête, puisqu'elle m'est apparue comme un endroit effervescent pour examiner la notion du confort en raison de l'étendue des possibilités qu'elle permet pour un Inuk vivant dans ce milieu cosmopolite (voir Roy 2003).

Je me suis intéressée aux expériences diversifiées associées au parcours des Inuit s'étant installés en ville. Plusieurs de ces expériences sont positives, ce qui ne ressort pas toujours des recherches portant sur les autochtones en ville (voir Lévesque 2003 : 34). Par ma recherche, j'ai d'ailleurs voulu offrir des informations utiles aux organismes travaillant avec les Inuit en participant à mieux comprendre les expériences des Inuit en ville et en montrant d'autres pans de leur réalité. Pour cette raison, j'ai opté pour une démarche collaborative (voir le chapitre suivant).

Au plan empirique, en me questionnant sur l'expérience vécue par les Inuit vivant en milieu urbain, j'ai voulu comprendre la manière dont est façonné leur parcours en ville. Par « parcours », j'entends le trajet de vie d'une personne qui s'inscrit dans un esprit de continuité et de changements (voir Gaudet 2011 : S35). Cette approche met l'accent sur l'agencité des

acteurs (Gaudet 2011 : S35). Il s'agissait donc de voir comment les Inuit organisent leur quotidien en ville pour s'y sentir bien.

Au plan théorique, j'ai voulu rompre – comme le fait Gagné (2012, 2013) dans ses travaux sur les Māori – avec cette idée souvent rencontrée de « détribalisation » qui rime souvent, pour plusieurs analystes et le grand public, avec « perte culturelle », « fragmentation culturelle », « dislocation », « désorganisation », « dysfonctionnement » ou « assimilation » lors de l'installation en ville des autochtones. Pour ce faire, j'ai mis l'accent sur l'agencéité des Inuit vivant en ville et j'ai exploré ce qu'ils font (ou non) en vue du maintien des éléments de la culture inuit et des relations avec les mondes inuit plus largement.

Je me suis également intéressée à l'influence des politiques essentialistes ayant cours, notamment à travers l'*Inuit Qaujimajuaqangit* (I.Q.) (savoirs traditionnels inuit orientant les politiques gouvernementales) au Nunavut (voir Searles 2006; Searles 2010), sur les expériences en ville des Inuit, notamment dans leur façon de s'y engager. J'entends par « politiques essentialistes », dans le contexte inuit, la tendance à déterminer le niveau ou degré d'« inuitude » (*inuuniq*) des personnes par rapport à certains critères comme le fait d'être près de la terre et de vivre d'elle ou de parler l'Inuktitut (Searles 2006, 2010), une situation qui ne correspond souvent pas à celle d'un Inuk en ville. Ces politiques ont un impact sur l'expérience des Inuit en ville comme nous le verrons au chapitre 5.

CHAPITRE 2

CHOIX MÉTHODOLOGIQUES

Dans le cadre de cette recherche, j'ai opté pour une démarche empirico inductive compte tenu du peu de littératures portant sur les autochtones habitant en milieu urbain, même si ce domaine de recherche est présentement en effervescence. Dans ce contexte, une méthodologie qualitative était de mise, et ce, conjuguée à l'usage de données statistiques pour mieux situer ce phénomène. La littérature portant sur les autochtones en milieu urbain et sur les jeunes autochtones, mais aussi mon cadre théorique, abordant la théorie du confort et de l'identité, m'ont servi de guide pour mieux comprendre la façon dont les jeunes Inuit font l'expérience de la vie en ville. Je me suis intéressée aux phénomènes, aux expériences, telles que vécues par les acteurs (voir Creswell 1998 : 51), soit par les Inuit installés à Ottawa. Mon approche est réflexive, puisqu'elle cherchait à comprendre ma position et son effet dans cette recherche. Je me suis intéressée à leur agencité en ville, afin de souligner la façon dont ils utilisent le fait qu'ils s'y retrouvent pour améliorer leur confort, au lieu de les victimiser comme le font plusieurs recherches (voir notamment Cardinal 2006; De Costa et Child 1996; Fitzgerald et Carrington 2008; Jacobs, Kahawi et Gill 2001; Malin 1990; Perkins, et al. 1994; Thompson, et al. 2000).

2.1. CARACTÉRISTIQUES DE LA POPULATION À L'ÉTUDE

Dans le cadre de ce travail, mon choix s'est porté sur les jeunes Inuit habitant la ville d'Ottawa, puisqu'ils représentent la majorité démographique chez les Inuit en ville tout comme au Nord et que peu de recherche s'attarde à leurs expériences urbaines. En outre, j'ai fait le choix, contrairement à ce que j'avais prévu au départ, de ne pas restreindre mon échantillon aux jeunes ayant migré du Nord au Sud et inclure aussi les jeunes habitant Ottawa depuis leur enfance. Je définis la catégorie jeune à partir d'une catégorie statistique : j'ai considéré comme jeune une personne âgée de 18 à 35 ans. Cette catégorie est celle retenue par certains programmes gouvernement, et certains organismes autochtones et non autochtones. Par

exemple, *Tungasuvvingat Inuit Community Centre* offre des services d'aide à l'emploi à de jeunes adultes inuit de cette catégorie (voir <http://www.isisters.org/programs/inuit.html>) et l'Organisation nationale de la santé autochtone dit aussi offrir des stages à de jeunes autochtones de 18 à 35 ans (voir <http://www.naho.ca/blog/tag/youth/>).

Mon intérêt pour les jeunes Inuit à Ottawa s'explique également par le fait que les Inuit habitant à l'extérieur des communautés nordiques ont un portrait socioéconomique qui se différencie en certains points de leurs pairs du Nord. C'est notamment le cas au niveau de l'éducation postsecondaire : 53,3 % d'entre eux ont un titre d'études postsecondaires versus 28,2 % des habitants inuit de l'Inuit Nunangat. Plus précisément, 22,4 % des Inuit au sud du Canada ont un diplôme d'études collégiales comparativement à 12,4 % au nord et 13,0 % d'entre eux ont un grade universitaire contre 1,9 % (Statistique Canada 2013c). D'ailleurs, il est apparu que la majorité des participants à mes recherches avait au moins un diplôme d'études collégiales et plusieurs d'entre eux étaient en voie d'obtenir ou avaient un baccalauréat. Ces jeunes sont aussi souvent amenés à occuper des rôles de leaders pour leur famille et leur communauté et la majorité d'entre eux se distinguent de par leur relation distanciée avec l'alcool et les drogues. Ces particularités de leur profil colorent, comme nous le verrons, comment ils font l'expérience de la vie en ville.

J'ai choisi la ville d'Ottawa comme terrain d'enquête pour toutes les raisons que j'ai soulevées précédemment : densité démographique inuit, caractéristiques socioéconomiques, confluence d'organismes inuit et autochtones, diversité culturelle, etc. Ma position géographique a également justifié mon intérêt envers cette ville.

2.2. MÉTHODES DE COLLECTE DES DONNÉES

Pour recueillir mes données, j'ai croisé quatre méthodes, soit l'entretien semi-directif, l'observation participante, la tenue d'un journal de terrain et la recension de journaux locaux. Utiliser différentes sources de données m'a permis de mieux comprendre mon sujet dans ses différentes dimensions, mais aussi de valider mes données entre elles (Deslauriers 1997). Mon premier choix s'est imposé en raison de mon approche, comme le suggère Creswell (1997 : 52),

puisque les données dont j'ai eu besoin pour répondre à ma problématique étaient principalement disponibles par l'entrevue en m'intéressant de près aux expériences individuelles. L'observation m'a permis de compléter et de valider les données que j'ai recueillies en entrevue ou d'entrevoir d'autres dimensions, comme l'idée ou le sentiment d'être « interconnecté », que j'ai pu inclure dans mon guide d'entretien (Creswell 1998; Deslauriers 1997). La tenue d'un journal de terrain m'a permis de noter mes observations, mais également mes réflexions personnelles et de réfléchir à mon propre positionnement par rapport au terrain et ainsi comprendre mes faiblesses et mon cheminement (Laperrière 2003 : 286). La recherche documentaire m'a été utile pour compléter ma méthode et valider mes données, car elle m'a fourni des assises pour mettre en contexte les informations provenant de mes autres sources de données (Beaud et Weber 2003 : 86).

2.2.1. Entretiens semi-dirigés

Au total, dix-neuf jeunes inuit, âgés de 18 à 33 ans, ont volontairement participé à mes recherches en prenant part à des entretiens semi-dirigés constituant ainsi une quarantaine d'heures d'enregistrement. J'ai investi plusieurs lieux à la fois afin de diversifier mon échantillon et croiser des gens provenant de réseaux distincts (voir Gagné 2013 : 16). Je reviendrai sur ces lieux au prochain point. Les participants ont aussi contribué au recrutement en invitant leurs amis et collègues à participer à mes recherches. J'ai donc eu recours à une méthode de recrutement mixte : un échantillon par choix raisonné et en boule de neige (voir Beaud, Jean-Pierre 2003 : 225). J'ai commencé à solliciter des entrevues à partir de la mi-octobre 2012, soit un mois et demi après le début de mon terrain. Il était important pour moi qu'une relation de confiance règne entre les futurs participants et moi avant d'amorcer le recrutement.

Bien que j'aie cherché à obtenir la parité homme/femme pour mon échantillon, le recrutement de participants de sexe masculin pour des entrevues m'a été plus difficile. Peu d'hommes étaient présents lors des différentes activités publiques ou communautaires où j'ai fait de l'observation participante; les activités étaient majoritairement investies par des femmes. Aux dires des femmes avec qui j'ai discuté, les hommes seraient plutôt timides et mal à l'aise

en public. Ils auraient aussi un métier traditionnel, comme camionneur ou mécanicien. Kral (2009) souligne d'ailleurs que ce sont surtout les femmes qui occupent des emplois de bureau et font figure de leaders. De fait, la majorité des hommes que j'ai interviewés occupent tels postes. Ils représentent en ce sens un groupe particulier tout comme nous le verrons dans cette thèse.

Dans le tableau des participants à l'annexe C, on peut voir que les jeunes interviewés proviennent de l'Inuvialuit (n=2), du Kitikmeot (n=6), du Kivalliq (n=4) et du Qikiqtaaluk (n=7). Aucun des participants ne provenait du Nunavik ou du Nunatsiavut (Labrador). Le gouvernement du Nunavut octroie d'ailleurs du financement seulement aux étudiants fréquentant une institution scolaire près de leur communauté-mère (voir FANS 2010 : 6). Ottawa est donc la ville cible pour les jeunes du Qikiqtaaluk. En effet, la majorité des jeunes possède ou est en voie d'obtenir un diplôme d'études collégiales (n=9) ou un diplôme universitaire (n=8). Plusieurs d'entre eux sont toujours des étudiants (n=10) ou sont de jeunes professionnels (n=6) et quelques-uns sont sans emploi (n=3). Leur revenu moyen est de 15 000 \$ et trois participants gagnent plus de 30 000 \$ annuellement. Malgré un taux de natalité élevé dans les communautés nordiques, seul un participant sur quatre a au moins un enfant. Leurs profils sont donc diversifiés, mais ils ont somme toute un bon niveau de vie au plan économique comparativement à la moyenne nationale des Inuit comme nous l'avons vu précédemment. La durée de leur séjour en ville varie d'un participant à l'autre : certains venaient tout juste d'emménager, soit moins d'une année (n=6), d'autres y étaient depuis d'une à 4 années (n=6) et certains depuis plus de 5 années (n=3), dont trois participants depuis leur jeune âge. Néanmoins, plusieurs étudiants inuit avaient recours aux banques alimentaires pour arrondir les fins de mois.

Les questions posées aux participants lors des entrevues étaient exploratoires. Je leur demandais de mettre en contexte leurs expériences urbaines en passant par leur rapport à leur communauté mère, et ce, à l'aide du guide d'entretien que j'avais préalablement établi (voir annexe A). J'abordais les amitiés, les relations amoureuses, les relations familiales, les lieux investis (comme les parcs, les lieux de travail, les centres communautaires, les restaurants, certaines maisons privées, etc.) et les activités y étant rattachées. Au départ, je portais un grand

intérêt aux lieux où les jeunes entraient en interaction, mais cette approche n'était pas fructueuse : les jeunes trouvaient mes questions farfelues et y répondaient rapidement. Je me suis alors concentrée sur leurs relations et les décisions qu'ils prennent dans leur quotidien en ville. Je m'attardais également aux mots et expressions qu'ils utilisaient, à leurs hésitations et silences afin de cerner le sens de leur témoignage et les points sensibles (Beaud, Stéphane et Weber 2003 : 267). Les jeunes en ont aussi profité pour partager leurs impressions sur des thèmes comme l'alcoolisme, la jeunesse, le leadership, la communauté, l'environnement, et m'ont fait découvrir l'importance qu'ils portent à l'idée de « connexion ». Néanmoins, mon intérêt pour les entrevues ne s'est pas limité aux réponses verbales des participants. J'ai également porté attention au contexte de la rencontre (avant, pendant et après) qui est tout aussi important, car il m'a permis d'analyser mes données avec une plus grande exactitude (Beaud, Stéphane et Weber 2003 : 229).

2.2.2. Observations participantes

Une fois mon projet de recherche expliqué et le consentement de responsables d'organismes inuit obtenus (voir la section suivante), j'ai graduellement fait de l'observation participante entre les mois de septembre 2012 et janvier 2013. Mes objectifs ont été de développer des liens de confiance avec les Inuit habitant Ottawa et de m'intégrer à leurs mondes, pour ainsi voir comment ils interagissent entre eux et avec les non-Inuit et prendre part aux activités auxquelles ils participent en ville dans des lieux donnés. J'ai utilisé une grille d'observation (voir annexe B), construite à l'aide des écrits de Goffman (1973), Mead (1934) et de Beaud, Stéphane et Weber (2003 : 171-174) pour guider mon œil de même qu'un cahier divisé en deux parties pour noter mes observations, où un côté m'a servi pour mes notes analytiques et questions (gauche) et l'autre pour mes notes descriptives (droite) (voir Beaud, Stéphane et Weber 2003 : 95). Avant chaque observation, je me préparais en compilant dans mon journal de bord ce que je savais de l'événement, des personnes et du lieu et en relisant mes observations précédentes pour ainsi anticiper sur quels éléments me concentrer (voir Beaud, Stéphane et Weber 2003 : 153). Lors des observations, j'écrivais dans un petit calepin ou sur mon téléphone intelligent des notes cursives (Laperrière 2003 : 283). Je profitais aussi de ces

moments pour discuter avec les gens des diverses dimensions de l'activité et du sens qu'ils y donnent. À la suite de chaque observation, je prenais un moment pour mettre au propre mes notes, en approfondissant la description – date et heure, disposition des lieux et des personnes, déroulement temporel de l'activité, les mots entendus, le nombre de personnes, les différents acteurs et groupes, les points de vue, etc. – que j'en avais fait. Je mettais en relation les notes prises avant, pendant et après l'enquête par thème, tout en prenant en compte le rôle que j'y avais eu (Laperrière 2003 : 281). Je me suis aussi assurée que mes observations soient récurrentes et mes hypothèses validées (Laperrière 2003 : 275).

Joint aux entrevues, mon horaire du temps est rapidement devenu très chargé. J'ai dans ces conditions créé une routine dans mes observations en fréquentant le salon pour étudiants autochtones de l'université Carleton les mardis et jeudis, jour où j'y avais mes cours d'inuktitut. Les mercredis et samedis étaient réservés aux activités de l'organisme communautaire Tungasuvvingat Inuit (TI), puisque s'y déroulait la banque alimentaire et l'atelier de confection de bijoux (mercredi), les ateliers de couture et des activités communautaires (samedi), mais aussi le repas communautaire chaque premier jeudi du mois. Les samedis matins, je participais aussi aux cours d'inuktitut de l'organisme Ontario Inuit Children Centre (OICC). Ma présence au centre pour étudiants autochtones de l'université d'Ottawa, à l'école Nunavut Sivuniksavut ou encore chez Inuit Tapiriit Kanatami (ITK) était irrégulière, c'est-à-dire que j'y faisais de l'observation lorsque je devais y faire des entrevues ou rencontrer, sur invitation, de jeunes Inuit et responsables de ces organismes. À partir du mois de novembre, j'ai eu l'opportunité de côtoyer plusieurs Inuit un peu partout à Ottawa, que ce soit lors d'activités communautaires, des pow-wow électriques (voir le chapitre 3), sur leur lieu de travail, lors de manifestations (voir le chapitre 6), à leur domicile ou sur leur lieu de loisirs.

Ces observations m'ont permis d'avoir une compréhension plus générale du rapport des Inuit dans et avec la ville d'Ottawa, de saisir pourquoi les jeunes inuit fréquentaient ou non des lieux particuliers, d'en découvrir des nouveaux, d'observer le jeu des identités et l'aisance des Inuit dans les différents mondes en présence. Durant ces cinq mois d'observation, j'ai développé des relations d'amitiés avec de jeunes Inuit et amélioré ma compréhension de leur univers comme les valeurs qu'ils partagent, les façons qu'ils ont de s'exprimer et d'interagir.

Ces nombreux moments m'ont permis de contextualiser leurs témoignages et de partager ce qu'ils ressentent dans leur quotidien en ville comme nous le verrons au chapitre suivant.

2.2.3. Journal de terrain

J'ai mis de l'avant dans mon journal de bord ma façon de voir le monde inuit et ma conception de celui-ci à mesure qu'avancait ma recherche, en comprenant comment j'orientais ma pratique et prenais connaissance du monde inuit (voir Beaud et Weber 2003 : 98). J'écrivais notamment la façon dont se déroulait mon terrain, comment je m'y sentais et mes diverses interrogations. Ce processus de rétrospection m'a permis de cerner mes faiblesses et mes forces dans mon approche, et m'a aussi servi d'aide-mémoire pour ensuite procéder à l'analyse de mes données (Laperrière 2003). Mon journal de bord m'a aidée à mettre mes données en contexte, à apporter des précisions et a favorisé l'analyse de mes diverses sources en vue de l'écriture de ma thèse. Je notais la date, l'heure et l'activité précédente (ou suivante) et j'utilisais des codes comme « idées à creuser », « titres et plans », « à vérifier » pour me retrouver dans mon journal (Beaud, Michel 2006 : 95). Cela m'a aussi permis de mieux comprendre comment on me permettait d'accéder à l'univers de sens inuit en milieu urbain et à quelles dimensions j'avais accès. De plus, tenir un journal de bord m'a permis de remodeler constamment ma recherche, en réactualisant mes buts, mon cadre conceptuel, mes questions de recherche et mes méthodes assurant ainsi une plus grande validité à mes résultats (voir Maxwell 2000 : chapitre 1).

2.2.4. Recension de journaux locaux

Pendant toute la période de ma thèse, j'ai pris connaissance au quotidien des journaux locaux afin d'identifier et lire les articles portant sur les Inuit vivant à Ottawa. Cela m'a permis d'obtenir des informations supplémentaires sur leur parcours en milieu urbain, de valider les données que j'avais recueillies à travers mes entretiens et observations. Je me suis également intéressée aux lieux investis, aux activités mises de l'avant et aux sens qui y sont rattachés dans les journaux. J'ai effectué ma recherche d'articles en utilisant les mots clés « *inuit*, *inuk* or *inuuk* », « *urban* or urbain » et « Ottawa » (voir Boisvert 2003 : 89). Ma recension a couvert les

journaux de la ville d'Ottawa (*Ottawa Citizen*, *The Ottawa Sun*, *24 hours Ottawa*, *Ottawa East EMC*, *Ottawa South EMC*, *Ottawa X Press* et *Ottawa at home*) et les journaux inuit comme le *Nunatsiaq News* et *Nipiit Magazine* par l'entremise de la base de données *Factiva* et l'application *Google Alerts*. J'ai toutefois fait le choix de ne pas étendre davantage ma recherche documentaire comme je l'avais initialement prévu, puisque mon horaire sur le terrain était déjà très occupé. J'ai néanmoins fait un effort particulier pour avoir des sources journalistiques couvrant les activités auxquelles j'ai participé avec des Inuit à Ottawa.

2.3. DE LA JUSTESSE DANS L'ANALYSE DES DONNÉES

J'ai choisi d'analyser mes données en procédant à une analyse qualitative de contenu thématique, puis comparative, en cherchant à répondre à ma question de recherche : **comment de jeunes Inuit font-ils l'expérience de la vie en ville ?** Cette façon de procéder m'a permis d'identifier les tendances qui émergent dans mes données, puis de les comparer (Sanséau 2005 : 50). Mon approche étant inductive, je me suis d'abord laissé imprégner de mon matériau en écoutant attentivement un entretien, pour après relire mes notes d'entrevue et d'observation et ensuite procéder à la transcription, tout en notant mes réflexions (Beaud, Stéphane et Weber 2003). J'ai ensuite codifié le verbatim et produit une analyse verticale, soit un texte d'analyse où je remettais dans son contexte social le participant, relatais le contexte et la dynamique de l'entretien, écrivais un commentaire analytique et joignais les principaux thèmes associés aux expériences urbaines du jeune de même que les citations associées (voir notamment Beaud, Stéphane et Weber 2003 : chapitre 7). J'ai aussi fait une lecture de mes fiches d'observation et de mon journal de bord, que j'ai ensuite codifiés par thèmes en m'efforçant de joindre ces données à celles que j'avais recueillies en entrevues. J'ai cherché à saisir les éléments influençant les jeunes dans leur quotidien à Ottawa. Je me suis interrogée aussi sur les raisons qui poussent un Inuk à parler de son parcours d'une façon plutôt qu'une autre et en quoi ces expériences rejoignent ou non celles d'autres participants. Ma méthode était donc en continuité avec une approche phénoménologique, car je visais à creuser comment le phénomène se présente pour les participants (voir Giorgi 1997 : 348) tout en

mettant en contexte leurs expériences à partir des autres sources de données et ma revue de littérature.

La méthode d'analyse comparative m'a aidée dans mon cheminement d'analyse. D'emblée, je notais dans mon journal de bord les expériences similaires et différentes des jeunes Inuit que je rencontrais à Ottawa, tout comme celles d'autres jeunes autochtones ainsi que mes impressions. J'avais donc déjà identifié des thèmes centraux comme leurs (in)conforts en ville (chapitre 3), les facteurs influençant leur parcours en ville (chapitre 4) et leur leadership (chapitre 6). En faisant l'analyse de mes diverses sources de données, j'ai construit un premier tableau thématique où j'ai comparé de façon générale mes résultats, comme le suggèrent Beaud, Stéphane et Weber (2003 : 266), et les données statiques reliées à chacun des participants (l'annexe C en constitue un extrait).

Tout au long de mes analyses, j'ai aussi fait un mouvement de va-et-vient entre mon journal de bord, mes tableaux thématiques et le terrain afin de vérifier mes interprétations et élargir mes perspectives (voir Deslauriers 1997 : 296). Ce travail m'était d'ailleurs très important, car il m'a permis d'entretenir une confiance mutuelle avec les participants (jeunes Inuit et organisations inuit) à mes recherches et de m'assurer d'être le plus juste possible dans mes interprétations.

2.4. RÈGLES D'ÉTHIQUE SUIVIES

La recherche avec des autochtones insiste sur un respect mutuel entre le chercheur et la communauté étudiée et l'inclusion des points de vue des participants et de leur communauté. Avant d'entamer la recherche sur le terrain, il m'a été très important d'avoir l'accord de la communauté inuit urbaine, puisque, comme le souligne l'APNQL (2005), les savoirs sont un bien collectif et doivent donc être contrôlés par la communauté. Avoir l'accord d'organismes inuit allait aussi me donner une légitimité sur le terrain. Ma relation avec la communauté inuit d'Ottawa date de 2006, année où j'ai effectué un échange culturel avec une jeune Inuk en Uruguay qui m'a par la suite introduite aux activités de son école – Nunavut Sivuniksavut – et à sa famille. Cette proximité m'a incitée à connaître davantage les réalités urbaines des Inuit et à effectuer deux recherches qualitatives en 2007 et en 2012 auprès de familles et de jeunes

Inuit, avec la collaboration de Tungasuvvingat Inuit (TI), Ontario Inuit Children Centre (OICC) et Nunavut Sivuniksavut (NS). J'ai également participé à une conférence sur le leadership organisée par Inuit Tapiriit Kanatami (ITK) en novembre 2011 où j'ai fait la rencontre de plusieurs acteurs inuit – dont Tagak Curley, député à l'Assemblée législative du Nunavut – et leur ai présenté mon projet de thèse. Dès janvier 2012, j'ai aussi commencé des cours d'inuktitut auprès de l'OICC. Avant d'entamer mon terrain ethnographique à l'automne 2012, j'étais donc déjà familière avec les organismes travaillant avec les Inuit et plusieurs jeunes habitant Ottawa.

En conformité avec la politique des Trois conseils (EPTC 2005 : chapitre 6) et les bureaux d'éthique de l'Université d'Ottawa (voir <http://www.recherche.uottawa.ca/deontologie/>) et de l'Université Carleton (voir <http://www1.carleton.ca/curo/researchers/regulatory-compliances/ethics/>) – auxquels j'ai soumis une demande d'approbation éthique, laquelle j'ai obtenue –, j'ai sollicité, dès août 2012, différents organismes inuit et autochtones avec lesquels je voulais travailler pour effectuer ma collecte de données et obtenir leur accord. Il est important de préciser qu'il n'y a pas **une** autorité en milieu urbain qui pourrait consentir à ma présence et approuver mon projet, comme ce serait le cas dans le Nord, mais plutôt des organismes. J'ai donc abordé la question avec des amis qui ont pu m'introduire auprès des conseils d'administration et je me suis présentée en personne aux responsables des organismes (dans l'ordre : Nunavut Sivuniksavut, Centre de ressources pour étudiants autochtones de l'Université d'Ottawa, *Centre for Aboriginal Culture and Education* de l'Université Carleton et Tungasuvvingat Inuit) – en leur remettant une feuille d'information (voir annexe G). Certains m'ont demandé une copie de mon projet de recherche et m'ont remis leurs commentaires et conditions que j'ai promis de respecter en signant avec eux un formulaire de consentement (voir annexe I). J'ai notamment dû les tenir au courant des lieux et activités que j'investissais, leur faire des rapports téléphoniques et en personne pendant mon terrain et ultimement, leur présenter un rapport de recherche en anglais. J'ai aussi convenu avec l'organisme *Inuit Tapiriit Kanatami* et le gouvernement du Nunavut de leur envoyer ce rapport et d'être disponible pour présenter oralement les résultats de ma recherche. Les organismes m'ont également offert leur soutien en publicisant mon projet et ont mis à ma disposition des locaux pour les entrevues.

Dans le processus de ma recherche, j'ai aussi suivi les principes du dialogue du *Qaggiq* (McGrath 2011 : 303-311), c'est-à-dire une formule de recherche suggérée pour travailler en milieu inuit. McGrath (2011) souligne quatre principes méthodologiques du monde inuit, qui m'ont été confirmés au cours de mon terrain ethnographique. Il s'agit de (en inuktitut, dialecte du Kivalliq) :

- *Naalangniq* signifie écouter, en d'autres termes qu'il faut écouter avec attention les aînés dans leurs interventions, puisqu'ils ont des connaissances et de la sagesse à transmettre;
- *Pittiarniq* signifie de faire ce qui est approprié et de bien le faire, en anglais « *ethics of accuracy* » (McGrath 2011 : 307);
- *Ujjiqsuiniq* est lié à l'importance de l'observation comme outil d'apprentissage; et
- *Siliniq* peut être interprété par notre intégrité ou la transparence de nos intentions dans nos relations avec Autrui. McGrath (2011 : 311) parle de « *personal congruence* ».

Dans mon parcours en tant que jeune chercheuse, j'ai conservé ces éléments en tête dans ma façon d'interagir avec les gens que j'ai côtoyés. J'ai également appris d'autres attitudes à adopter au fil de mes lectures (voir notamment *The Inuit Way* 2006) et de mon adaptation au monde inuit comme je l'ai souligné précédemment.

Pour mes entretiens, j'ai pris soin d'attendre le moment propice avant de solliciter la participation de jeunes Inuit à mes recherches afin de ne pas les brusquer dans leur décision. Mon projet était connu de la majorité des Inuit participant aux activités des différents organismes partenaires : puisque je l'ai expliqué à chacun des groupes fixes (des activités récurrentes) en leur remettant une feuille d'information (voir annexe F) et une affiche (annexe J) était apposée dans chacun des locaux. La plupart des jeunes se sont en fait présentés à moi de leur plein gré et m'ont souligné leur désir de participer. Il m'était important de suivre leur rythme et de m'assurer que nous étions tous les deux à l'aise avant de faire une entrevue. Nous avons alors convenu d'un moment et lieu de rencontre. Avant l'entrevue, j'ai demandé aux participants leur consentement éclairé (voir annexe H) en leur expliquant l'objet de ma

recherche et le format de l'entrevue (voir Sanséau 2005 : 45). Je leur ai également demandé s'ils acceptaient que l'entretien soit enregistré, tout en soulignant l'anonymat de leur témoignage. J'ai dû m'assurer que l'on ne puisse pas reconnaître les interviewés dans ma thèse en agglomérant mes données et en utilisant des noms fictifs. Les participants à ma recherche n'ont pas été rémunérés, mais des cartes d'appel et des billets d'autobus leur ont été offerts pour les remercier, comme je l'avais convenu avec les responsables des organismes participants. Pour suivre les principes de l'APNQL (2005), j'ai offert aux participants de leur remettre une copie du verbatim et de l'analyse de leur entretien, que plusieurs ont par la suite commenté de même qu'un rapport de recherche final. Au cours de l'entretien, il m'était important de confirmer l'interprétation que je faisais de leurs propos en reformulant ce qu'ils me disaient dans mes mots, et ce, pour ne pas tirer de conclusions erronées (Deslauriers 1997). Plusieurs participants ont également collaboré à l'approfondissement de mes analyses lors de rencontres informelles où je leur expliquais mes hypothèses. C'est d'ailleurs grâce à ces discussions que la relationalité est devenue centrale à ma thèse.

CHAPITRE 3

SE SENTIR « CONNECTÉS » À AATUVAA

Contrairement à la plupart des recherches portant sur les autochtones en milieux urbains qui soulignent la détresse de ces derniers (voir Lévesque 2003 : 34), je décris dans ce chapitre comment les jeunes Inuit habitant la ville d'Ottawa s'y sentent et comment ils répondent à ses défis. L'idée d'être connecté au monde qui les entoure m'apparaît centrale à la compréhension des jeunes Inuit de leur monde. Cette idée de « connexion », que Wilson (2008) qualifie pour sa part de « relationalité », est apparue déterminante chez les jeunes participants à mes recherches sur les façons dont ils se sentent et s'orientent en ville. Les jeunes Inuit définissent cette idée de « connexion » ou de « relationalité », pour reprendre le vocabulaire de Wilson (2008), de façon très diverse, mais elle se rapporte surtout à une relation de proximité, significative et particulière avec les gens (la famille étendue, les amis, des membres de sa communauté et des Inuit), le monde des ancêtres et les générations futures, les objets, le monde animal et la nature – tous des acteurs de l'univers de sens inuit (voir notamment à ce sujet Billson 2001; Budach et Patrick 2012; Dowsley 2007; Irniq 2008; Kral, et al. 2011; McGrath 2011; Pauktutiit 2006; Saladin d'Anglure 1998, 2006; Spalding 1979; Tester et Irniq 2008) et des mondes autochtones plus largement (voir Poirier 2008 sur l'ontologie relationnelle). Dans cette logique, leur confort est lié au maintien et à l'entretien de relations harmonieuses avec les différents acteurs des mondes avec lesquels ils sont en relation dans leur quotidien; ils sont sensibles aux mondes qui les entourent. Ils sont aussi en ville à la recherche de nouvelles relations ou connexions.

Dans le chapitre qui suit, j'aborde les diverses limites auxquelles font face les jeunes Inuit que j'ai rencontrés pour entrer en relation avec leur nouveau milieu. J'y souligne les diverses embûches nuisant à l'atteinte de leur bien-être. J'explore ensuite leurs stratégies pour (re)trouver des relations avec des acteurs humains et non humains qu'ils qualifient de « significatives » et ce qu'ils tirent de ces relations. Je décrirai en particulier les façons dont les jeunes Inuit entretiennent des relations avec la communauté inuit d'Ottawa.

3.1. DES LIMITES À LA RELATIONALITÉ DANS LE MONDE URBAIN

Vivre en ville pose aux jeunes Inuit des défis en vue d'entretenir des relations significatives avec le (ou les) monde(s) qui les entoure(nt). Il s'agit d'un tout autre univers de sens auquel ils ne sont pas toujours accoutumés. Leur entrée dans ce nouveau milieu peut se vivre comme un grand bouleversement. Plusieurs jeunes parlent aussi de malaise face à l'architecture urbaine. Néanmoins, la source principale de leurs inconforts provient des façons dont les citadins interagissent entre eux et avec leur environnement. Les contraintes, en termes de temps et d'argent, liées au monde urbain constituent un frein à l'engagement dans ce nouvel univers et sont des facteurs de stress. Pour la majorité de ces jeunes, les difficultés pour y établir des relations limitent leur aisance en ville. J'aborderai dans un deuxième temps leurs stratégies pour un mieux vivre à Ottawa.

3.1.1. Un monde si... étranger

Being up North for so many years and then going back in the South, I was so scared, I remember going home [to my apartment] and I was like "I want to go back home. I don't like it, it's so scary." The people here, they don't smile at you. It was so hard. It's extremely overwhelming, there's so much people, so much noise, and it's sad to see so much construction, so much stuff done to the land, to the Earth. It's hard to see it, and to see all the polluting, to feel it down here. You can feel the pollution in the air, in the water. The water down here is different. It doesn't taste as fresh. It's... everything about the North and the South is completely different. [...] It affects Inuit from small communities in so many ways possible in every big and small detail. Everything feels so overwhelming. Everything around you, and that's how it is (Joanasie).

La première année à Ottawa se vit pour la majorité des jeunes Inuit et autochtones que j'ai rencontrés comme une période à la fois excitante et chargée en émotions. Comme l'explique Joanasie, une jeune d'origines inuk et amérindienne, il s'agit d'un milieu où tout semble nouveau et où les sensations apparaissent étrangères, et ce, de l'air qu'elle respire jusqu'aux gens qu'elle rencontre. Bien que Joanasie soit originaire d'une communauté autochtone du Sud et qu'elle soit familiarisée avec les milieux urbains, elle a vécu ses premiers mois en ville comme un choc.

Aux yeux d'Oleena, développer une aisance dans sa nouvelle ville représentait au départ de grands ajustements lui paraissant insurmontables, même si elle les voyait aussi comme

nécessaires pour son bien-être sachant qu'elle habiterait Ottawa pour les prochaines années. Elle me raconta :

J'allais visiter mon appartement et ça m'a frappée d'un coup ! J'étais sous le choc. J'ai dit « wow ça va me prendre tellement de temps avant de me sentir chez moi ici, à l'aise. » J'étais là « Aye », j'ne connais rien ici ! », même savoir où faire l'épicerie, savoir où aller à la banque... n'importe quoi. Toutes ces petites affaires-là. Et puis j'pars à brailler. Ça m'a frappée tout d'un coup. C'était juste trop à la fois. Finalement, c'est passé, mais j'avais parfois des crises où je me disais « je ne suis plus capable » (Oleena).

Se retrouver à Ottawa pour y vivre implique de s'engager dans un monde inconnu et de sortir de sa « zone de confort » habituelle, c'est-à-dire des interactions, des lieux qui leur sont familiers, qui « résonnent » en termes affectifs (voir Gagné 2013 : 85; Radice 2000 : 79). Plusieurs jeunes limitent d'ailleurs leur exploration de la ville, car ils ont un malaise à investir de nouveaux milieux, comme Nauja l'explique :

I don't go to Odawa Friendship Centre and play sports 'cause I hate having to get around. Back home every thing is nice and close, but here I have to walk to Rideau and then catch a bus, whenever the bus gets there and then there's a long ride... so that's like three hours! [rises] I hate that... all that waiting and all that stuff... [Il réfléchit] It's both... having to commit so much time very so often and then on the other side it's leaving your comfort zone. Say my comfort zone is when my buddies' at home and then that's leaving them and going to play sports with people you don't know... not knowing anybody in there. That's so much more different when you're at home playing sports with people you know. It's going somewhere, meeting knew people, judging new people, being judged by new people. It's just the comfort zone I'd say. It's like stepping into the unknown, like for Inuit youth I guess... Who wants to step into the unknown? [rises] (Nauja).

Pour Nauja, il s'agit de s'adapter à de nouvelles interactions et de s'intégrer à un nouveau groupe sans savoir comment les gens réagiront à sa présence. Une majorité des jeunes participants à mes recherches se sont dits mal à l'aise dans ce cadre nouveau.

Tout comme Nauja et bien d'autres jeunes, Harry se disait au départ effrayé par le système de transport en commun, ignorant comment s'y orienter : « *I wasn't used to. I hadn't ridden a bus alone in my life! And I had evening courses... It was frightening getting out of a bus, going alone to school. I spent a lot of money cabbing before I understood how the buses worked* » (Harry). Plusieurs autres jeunes m'ont aussi expliqué méconnaître le système d'autobus; ils ne savent pas toujours, par exemple, comment utiliser les passes, signaler un arrêt ou encore descendre de l'autobus. Chaque petit déplacement amène donc sa dose de stress et les jeunes développent des

stratégies pour arriver à bon port et se sentir plus en sécurité. Au cours des premiers mois en ville, il est répandu que les jeunes Inuit utilisent les taxis pour se déplacer.

Tout comme pour des Māori à Auckland (voir Gagné 2013 : 74), de l'étrangeté du monde urbain émerge aussi une peur. Avant leur arrivée en ville, les jeunes reçoivent notamment des conseils sur les façons de s'y orienter, mais ils ont également en tête des scènes violentes tirées de vidéos, de films qu'ils ont vus ou d'Internet. En faisant leur premier pas sur le sol ottavien, ils ont donc déjà plusieurs appréhensions. Ces images se renforcent également depuis les lieux où plusieurs jeunes résident, comme le quartier Vanier et le Centre-ville. Voici ce que Raphael expliquait à propos du quartier Vanier :

It's... not a great neighbourhood. It's been a lot of low-income housing. There's like... it's just not a nice area. I'm really looking to move out of Vanier in the new year, because of the demographic of people that live in Vanier are not really good. It's also very densely populated. In Vanier, there's a lot of apartments and the more densely populated an area is the more conflicts there's going to be, because people have less space for themselves. There a lot of problems with drugs and gangs and police and people getting shot, prostitutes. [...] If I had the money, I would be out of there already, but... got to save some of the money first (Raphael).

Toutes ces peurs et ces sentiments d'insécurité limitent grandement l'audace des jeunes dans leurs explorations et elles sont particulièrement reliées au fait d'avoir une connaissance limitée de ce qui s'y trouve. Pouvoir appréhender le monde qui les entoure est donc une dimension importante de l'(in)confort des jeunes Inuit en ville. Nous verrons dans la seconde partie de ce chapitre comment ils s'y affairant.

3.1.2. Se sentir « déconnecté » de son milieu en ville

Environ la moitié des participants à mes recherches critiquent l'architecture urbaine, puisqu'entrer en relation avec la nature y est difficile. Tout y est encadré et plusieurs jeunes disent se sentir « étouffés » par la hauteur des édifices de la ville, par la configuration interne des bâtiments et même par les arbres qui réduisent les possibilités de tout simplement regarder au loin. Ils se sentent ainsi limités dans l'expression de leurs sentiments ou dans leur projection dans l'avenir. Cet extrait d'entretien avec Joanasie évoque très bien la tension que cette réalité suscite :

It's so like a cage. Everywhere you look there's another building, there's another tree. There's something blocking that view to far away. I've heard people saying "I just miss looking way way out on the land" 'cause back home you can watch your dog run for a couple miles [rires] and you feel so open to everything. You can express your emotions so easily, but when you come down here, you try to see "what are you looking for?" You see so many distractions. I miss this feeling of just letting go. Here we don't see what's coming next. If you were in a really big room, you'd probably feel naked 'cause you'd feel very exposed, right? Well up North, you're used to that and to be on the land and to connect to this piece of fur, it has so many stories, but down here there is no meaning to it. It's just that concrete. It's all contained and it's so filled up. You just don't know what's behind. There's so much around to give everything a meaning, like it has no story (Joanasie).

En ville, il y a énormément de distractions, d'objets qui empêchent aux jeunes de donner un sens à tout ce qui les entoure et donc d'établir des relations avec le nouveau milieu. Puisqu'il est nouveau, les jeunes n'ont pas de rapport « historique » ou significatif avec l'endroit. Ils n'ont pas de souvenirs qui leur permettraient d'avoir une certaine familiarité avec ce qui les entoure. C'est aussi ce que Collignon (2001) avait souligné dans ses recherches avec des femmes inuit vivant au nord du Canada : leur établissement dans des maisons usinées a mené à une reconfiguration des activités pouvant s'y dérouler et à une perte de sens des lieux en comparaison au moment où elles vivaient dans des *illuit* (igloos).

Par delà cette profusion d'objets, de lieux ou de personnes, la structure elle-même de la ville retient les possibilités d'interactions en bloquant la vue, mais aussi en empêchant la nature de se développer d'elle-même. Inuutiq dit avoir un profond malaise dans sa relation avec la ville, puisque tout y est programmé :

When I'm downtown for too long, I feel like I'm going crazy. There are sidewalks everywhere. And... anything that's ground there has been planted there. It just feels so "fake" and it almost feels... that it isn't really reality. It makes you feel very unsettled inside to know that there's people that live in the city all their lives and aren't exposed to the things that were naturally there. I'd just like to see what's naturally there and this is why I like to go out to the nature of it all and see that's naturally there and no matter what happens that it will always be there (Inuutiq).

Chloe qualifie par ailleurs d'irrespectueuse la relation qu'ont les citoyens avec leur environnement naturel et leurs façons de polluer leur milieu de vie : « *the river looks so dirty. I'm not used to seeing dirty water... It's a little bit sad. To Inuit water is... you're not supposed to pollute it. Here, you see people throwing cups and garbage inside there and all these "floaties"?* » (Chloe).

Des jeunes m'ont également indiqué ressentir un manque dans leur rapport avec leur territoire ancestral. Bien que des espaces « naturels » aient été « créés » en ville, Bahia explique ne pas sentir l'effet apaisant qu'elle avait dans sa relation avec le territoire au Nord :

What bothers me the most, its not having nature close at hand. And I could go back to nature by just going for a walk in the trail, but the trail is also covered in pavement and I don't think that's very comfortable for walking. I'm used to walking over rocks, stem trails, stuff like that. Or just walking roads not paved, you know. So I'm missing things that are not covered up, things that are just exposed (Bahia).

Ces perceptions de l'environnement urbain par ces jeunes Inuit me sont apparues très intéressantes, puisqu'elles recoupent les analyses de Cronon (1995) sur le « monde sauvage » où il explique que les espaces que nous croyons, nous Occidentaux, naturels sont des créations humaines, puisqu'ils sont adaptés à l'image que nous en avons et à l'usage que nous en faisons. Or, Chloe, Joanasie, Inuutiq et Bahia sentent que la nature est contrôlée, transformée, recouverte ou déconnectée des humains en ville, tout comme le sont les sentiers bordant la rivière des Outaouais ou dans les parcs nationaux. Pour elles, ce « naturel » n'est pas aussi apaisant ou confortable. L'environnement urbain revêt alors un sens étranger par rapport au monde naturel et aux valeurs qui lui sont associées au Nord. Les jeunes y sont donc par moment mal à l'aise.

3.1.3. Des interactions d'un nouveau genre

Plusieurs jeunes Inuit décrivent comme impersonnelles leurs interactions avec les citoyens. Ils trouvent particulièrement marquante cette différence avec le type d'échanges auxquels ils sont habitués au Nord : là-bas, les gens se connaissent, échangent et se sourient. En ville, les regards s'évitent. Il s'agit, pour eux, d'un monde rempli d'étrangers où rarement ils trouveront un visage familier. Selon Joanasie,

You walk down the street and you see an Inuit person and they know they can smile at you and you can smile back. Like... back home, you can smile at anyone in the community and they'll smile back or wave or say "hi". But in the city, you look around and you walk and look at someone in the eye and you want to say "hi" or give some kind of expression to them, but you can't. It's not like that. It's kind of forbidden, cause they think you're scary (Joanasie).

Ils critiquent donc le fait qu'ils n'ont pas de rapports avec les gens qu'ils peuvent côtoyer chaque jour dans leur voisinage. Aisakie dit à ce propos être triste de méconnaître ses voisins

ou d'ignorer leurs noms : « *Each of these condos have a garage so often times when I see my neighbours leaving they are in their car getting out of their garage. It's really hard to connect sometimes with people. I find it really sad that I don't know the names of my neighbours* » (Aisakie). Qillaq trouve ce phénomène très bizarre et s'amuse à observer les gens et leurs interactions en espérant cerner un échange de sourires ou de regards : « *Everyday when I take the bus, there are the same faces at the same time. You know? 8:20 same people, 8:30, same people. I try to smile at them or to say "hi" [rires]. I don't know like... I try to talk to them or something. But... they don't wave back or smile back. They mostly just ignore me* » (Qillaq).

Les jeunes m'ont aussi indiqué avoir un malaise dans la proximité des corps, lorsqu'ils se retrouvent dans un autobus et sur les trottoirs durant les heures de pointe ou dans les bars et les boîtes de nuit. Voici comment l'explique Aisakie :

I hate having to be too close to other people, especially with coffee "Oh my god this is so crass! Get me out of here!" Having to share this bus with tons of other people. It's OK, if you have your own space, but you don't really have your own space on the bus, especially rush hour time. You're standing and you kind of like pushing your way through the bus (Aisakie).

J'ai trouvé ces témoignages paradoxaux, car tout en critiquant la distance des interactions, ils critiquent la proximité des corps dans certaines circonstances. Les jeunes m'ont alors parlé de cette bulle spatiale qu'ils maintiennent dans leurs interactions avec d'autres Inuit où les corps se frôlent moins fréquemment qu'en ville. À ce propos, Hall (1963) souligne, avec son concept de proxémie, que la distance physique qui sépare des personnes varie dans une interaction donnée selon le rapport qu'ils entretiennent et l'activité à laquelle ils s'adonnent. Cela expliquerait que plus les jeunes Inuit sont familiers avec les gens qui les entourent moins la proximité physique les rend mal à l'aise.

Les participants à mes recherches ressentent également un malaise devant certains comportements des gens qu'ils rencontrent dans leur exploration de la ville, qu'ils attribuent à la distance des relations entre ces derniers. Ils critiquent entre autres les attitudes nonchalantes ou impolies d'employés qu'ils croisent dans les boutiques, ce qui contraste avec l'attitude amicale de leurs amis ou membres de leur famille qui travaillent au magasin général de leur communauté mère. Certains parlent notamment de « *rudeness* » ou de condescendance

lorsqu'ils entrent dans ces lieux et interagissent avec le personnel. Dans nos rencontres, les jeunes ont souvent parlé des valeurs égoïstes des gens de la ville, comme l'exprime Aisakie : « *The thing about Ottawa is that it is a city and that there is that sense of what is mine is mine and you can't go there, right?* » (Aisakie). Bahia parle également des pratiques d'hospitalité « grossières » des gens qu'elle fréquentait à son arrivée et qui utilisaient son domicile comme un lieu où festoyer des jours durant. Elle se réfère particulièrement aux amitiés de son mari d'origine latino-américaine. Elle, comme bien d'autres jeunes, s'est dite surprise et irritée devant les abus de certaines personnes envers ses élans de générosité et leur manque de réciprocité. Harry m'a d'ailleurs expliqué avoir décidé de maintenant partager ses ressources qu'avec des personnes en qui il a confiance. Nauja ressent pourtant un profond malaise à concentrer son attention sur lui-même, comme il l'explique ici :

I wasn't even use to just me yet, because I've all... It was always family first or friends or whatever when I was back home, but when I moved it was just me. I was like what do I do, you know? Huh... so... I felt lost, 'cause I'm used... I would always do stuff for people back home for whatever... I guess I'm making people happy here by doing stuff for them, but when I was home I just didn't feel right when it would just be about me (Nauja).

Oleena m'avait en ce sens expliqué que la plus grande insulte que l'on pouvait faire à un Inuk était de le traiter de « *minnigu* », ce qui veut littéralement « une personne qui n'a pas l'habitude de partager avec les autres ». Le partage est donc au cœur de l'univers de sens inuit, et à leurs dires, marginal dans l'univers urbain. La prééminence de l'individualisme dans ce monde pose donc aux jeunes un défi qu'ils doivent surmonter, car ils sont habitués à avoir leur quotidien enchâssé à celui de leur famille, de leurs amis ou de leur communauté.

En méconnaissant les gens qui composent leur quotidien, les jeunes Inuit avec qui j'ai discuté disent être méfiants dans leurs rencontres, comme le souligne cet échange entre Raphael et moi :

R. Not knowing if people are honest or dishonest makes me feel uncomfortable in the city, like people that I don't know

S. Like me? [rises]

R. I trust you, I know you. We've met before... I met you at a conference, and then we met and talk on the bus. We've been talking on the phone. There's a process here, we're building a relationship, but somebody walks on the stress... there are so many people in the city, it's hard to know what people are thinking, doing. It's easier to trust people back home, 'cause you know them. I trust people that I know (Raphael).

Beaucoup ont peur dans ces interactions distanciées et particulièrement lorsque les gens paraissent « intoxiqués », comme le confie Chloe : « *I'm a really open person, but... I believe it was the first week when we were here, we were sitting on the bus just heading home pretty late at night, we had a lot of homework we stayed in and there were two drunken guys in the back of the bus. They were arguing and we were all so scared...* » (Chloe). Il leur est donc difficile d'avoir confiance aux personnes qui leur sont étrangères, car elles peuvent poser des actions qui sont imprévisibles. J'aborderai la relation des participants à mes recherches avec l'alcool au chapitre 6.

Être confronté à l'Autre présuppose toutefois pour la moitié des jeunes participants à mes recherches de se buter à des stéréotypes véhiculés à l'égard du monde inuit par la société dominante et à être confrontés à diverses formes de pression pour se conformer. Flora adopte, par exemple, en réponse à ces stéréotypes et pressions des styles vestimentaires et des comportements différents en fonction de ses interactions avec les membres de sa famille de descendance européenne et inuit. Comme beaucoup de jeunes, elle décrit les normes relatives au monde européen comme étant axées sur la matérialité et celles du monde inuit comme mettant davantage l'accent sur les moments de rencontre. Elle explique :

For my other family, oh my god! I have to look good, dress up really nice, which I already do too, right? I mean I feel more pressured to look better, 'cause I'm going to be judged. They're going to be : "she's not dressed up." If I go to my Inuk side for Christmas, none of them are going to be dressed up and fancy. They don't care about that. They care about just being together and sharing. Just being together is what they care about. It's not about looking really, really good or having the best food. Everyone's really like equal, 'cause I feel with Europeans or Canadians, you have more pressure to kind of look good or have really polite manners (Flora).

Les façons dont vivent les jeunes Inuit sont aussi soumises aux pressions de leurs pairs en ville, car des attentes reliées à leur âge ou à leur genre diffèrent d'un monde à l'autre. Le fait qu'Inuutiq habite chez ses parents à 24 ans pose problème à certains de ses collègues, comme elle le relate ci-dessous :

Whenever I tell my [coworkers] that I'm living with my mom at home, they sort of like "pichh, you're still living with your mom?" Up North, it's totally normal! There's generations living in the same house and that sets me apart I think, to be Inuk. I don't plan on leaving my house. If I moved to my own house, I would lose my connection with my family. I would have to go home. I would have to come here to see my mom and my brother, but I want to be with them all the time. I want my mom to help me raise my kids and my brother to be here. I'm here for my brother and there for my mom if they need me (Inuutiq).

Pour Inuutiq, quitter sa famille amènerait un effritement du lien qui l'unit à elle et elle résiste aux pressions pour faire comme les autres jeunes de son âge.

Au-delà de ces pressions, des jeunes m'ont dit avoir un malaise dans le rapport qu'entretiennent certains Ottaviens avec eux, en vertu de leurs origines inuit. Bahia sent notamment que les gens la fixent, lorsqu'elle est avec ses amis ou sa famille inuit : « *It just kept happening at the same mall everywhere, lots of women would just stare at me while we were walking by and act like they're better. It really bothers me, because I don't know why they do that and it's just annoying when someone stares at you* » (Bahia). Elle se sent dépréciée par leurs regards. J'ai d'ailleurs été témoin d'un de ces moments lors de mon entretien avec Tabata dans un café au Centre-ville. Nous parlions des festins familiaux où ils partagent de la viande sauvage, lorsque tout à coup, elle s'est mise à observer les gens autour de nous et à diminuer le ton de sa voix pour abruptement changer de sujet. Les jeunes ne veulent pas entretenir les stéréotypes véhiculés à l'égard du monde inuit ni se sentir jugés pour ce qu'ils sont. Certains préfèrent alors être discrets à propos de quelques-uns des aspects les concernant.

D'autres m'ont parlé des commentaires directs qu'ils reçoivent qui seraient à mettre en lien avec des préjugés sur le monde inuit. Ces témoignages sont plus fréquents que ceux qui précèdent. Un extrait d'une entrevue menée par Patrick et Tomiak avec une Inuk à Ottawa souligne les genres de situations discriminatoires auxquels ils peuvent être confrontés dans leur quotidien et les façons dont ils y répondent en ville :

One time, I was on the bus, going to work and this lady was really rude to me. I said, can you move your backpack, so I can sit there? And her remark was, "go back to China." And I said, "excuse me. Go back where you belong" [imitant la voix d'une autre personne]. And I said, "you know what, I'm a First Canadian, I'm Inuk." She'd get up and move away from me [rires] [...]. [Now], I would speak up. For my people [...] a lot of Inuit wouldn't say anything. They would just sit back, and not saying anything (Patrick et Tomiak 2008 : 68).

L'expérience d'Inuutiq est évocatrice des tensions que cela peut provoquer chez ces jeunes :

Sometimes I use my white side. Some people are really racist, so you don't want them to know you're Inuk. I don't look completely Inuk, 'cause I'm like half, so some people mistake me for Asian [rires]. Today, I was talking to this group of people at a booth. They asked me where I was from, and I said "Nunavut". They said "oh so you get everything for free" and I was like "no" and then I got into this conversation and then some people just get so... Sometimes, I just don't want to be in a conversation like that. I'm just sick of talking about it all the time (Inuutiq).

Plusieurs jeunes, comme Inuutiq, m'ont mentionné utiliser leur ressemblance physique avec les Asiatiques pour échapper à ces moments inconfortables. Chloe se dit plus conciliante, lorsque certains propos proviennent d'un manque de connaissance des réalités inuit. Elle se sent profondément irritée lorsqu'il s'agit de diminuer son monde, comme elle l'explique ici :

I don't mind it, if you're just naive about the North, because we're fairly new. It's only been about fifty-seventy years, but if you're trying to be snobby about it, it just takes me off. I'm ready to shout in your face all day long [rires]. At the science fair, we were getting a few snob remarks because as a Nunavut group we were presenting together and teaching about Nunavut and I was doing Inuit games. They're like "you guys are so primitive. You guys only use your muscles. How come you guys don't have any intellectual games." It's just a hard barrier to break, because you can't really be mad. It's not their fault that there isn't that much more known about Inuit, because we don't have any media involvement up until recently (Chloe).

Les jeunes trouvent néanmoins des stratégies pour outrepasser ces jugements, soit en se conformant aux pressions provenant des mondes en présence, en évitant les personnes pouvant avoir des propos inappropriés ou encore en affrontant directement les gens desquels ils se sentent jugés.

3.1.4. Face aux exigences du monde urbain

La possibilité de surmonter ces inconforts se bute toutefois à deux grandes limites englobant le monde urbain : le temps et l'argent. Les jeunes Inuit m'ont décrit leurs expériences en ville en fonction du fait qu'ils sont plongés dans un autre monde où le rythme de vie est distinct de celui auquel ils étaient habitués dans leur communauté mère. Ils se disent angoissés par les nouvelles exigences, faisant en sorte qu'ils ont un temps limité pour bien performer dans leurs études ou au travail. Oleena m'expliqua que son conjoint et elle ont un horaire très chargé et qu'ils vivent du stress :

Vivre ici, c'est stressant. On est tous les deux stressés. Ce n'est pas évident. On est correct, ça va bien nos affaires, mais lui est stressé avec son école et moi avec mon travail. Mon travail occupe beaucoup de mon temps dans la journée, du matin au soir quasiment. Ça ne laisse pas beaucoup de temps pour se voir en soirée ou la fin de semaine, mais quand on se voit, on est tous les deux un peu stressés. Ça va avec le mode de vie d'ici. Je sais que c'est temporaire, lui aussi. Quand on va retourner au Nord, notre mode de vie va être vraiment plus relaxe et on va probablement avoir plus de temps. Une chance qu'on s'a. Être ici sans lui, ça serait vraiment différent (Oleena).

Ce train de vie rapide est commun à beaucoup d'autres Ottaviens et Inuit qui habitent la ville. Il s'agit d'un élément de choc pour une grande partie des jeunes participants à mes recherches, puisqu'ils ne sont pas habitués à un tel rythme. Ce facteur contribue d'ailleurs au sentiment de solitude qu'ils peuvent vivre en ville. À cet égard, Oleena souligne l'impératif de prévoir chacune de ses rencontres :

Aussi, c'est un peu de la solitude. Là-bas, on se sent jamais vraiment tout seul parce que c'est tellement petit que tu connais tout le monde. N'importe qui peut arriver chez toi à n'importe quel moment. [...] Tandis qu'ici, voir des amis, il faut que tu prennes rendez-vous deux semaines à l'avance ! On va s'envoyer un courriel, « ouais, je veux aller souper à telle heure à telle place », « ouais, on va faire une réservation, OK ? » Quelques jours avant, « c'est toujours correct dans deux jours ? » Et là, on se texte : « OK, on se voit tantôt ». C'est bien compliqué voir les amis [...] on est tellement occupé. Tout le monde est occupé. J'ai des amis ici, mais je ne les vois pas souvent parce que je travaille... et quand j'étudiais, c'était aussi fou. [...] Ici, même parmi les Inuit, je pense que c'est... le mode de vie, le rythme de vie est différent. Je n'ai pas le temps d'alimenter mes amitiés (Oleena).

L'étendue de la ville pose un frein supplémentaire aux rencontres dans le rythme effréné du monde urbain, comme l'explique Inuutiq : « *Living in the South it's really hard... you have to really make an effort to find your community out there and connect with people because physically you're spread out. There everyone's so busy with everything else that they don't have time to just walk to someone's house and visit them* » (Inuutiq).

En plus de limiter les rencontres, ce manque de temps est problématique pour leurs explorations de la ville, pour trouver des moments pour se reposer ou avoir des loisirs. Leur horaire se résume souvent, à leur emploi, à leurs études ainsi qu'à prendre soin de leur famille immédiate, lorsqu'ils sont en couple ou ont des enfants.

Ce sentiment d'avoir peu de temps, les jeunes l'associent à leur dépendance à l'économie capitaliste, laquelle est contraire à l'économie mixte caractérisant leur communauté mère. Avoir un bon salaire offre pourtant les ressources nécessaires pour explorer la ville ou s'évader de temps à autre à travers des activités diverses. Comme le démontre l'expérience d'Harry, l'indépendance financière influence l'aisance en ville :

My job pays me well enough that I can go on these trips I enjoy doing, like going out in the forest. Also, it's Monday nine to five, so I'm free outside of that. I can live in downtown Ottawa comfortably. I don't have to worry about all my bills, I have everything covered, I can do what I'm passionate of, what I enjoy doing, like to help out the Inuit of Ottawa, the community here or to go for a hike (Harry).

La réalité est toutefois différente pour Kianu : « *it's not that it was difficult to find work, it was just hard to find work that I could keep consistently. Like the jobs I had for [an aboriginal organization] were just very temporary ones. A lot of the jobs I had were just temporary ones. I guess the funding was just project based or whatever* » (Kianu). Beaucoup de jeunes que j'ai rencontrés à Ottawa ont des revenus limités puisque les emplois qui leur sont accessibles sont souvent contractuels et ne leur permettent pas d'avoir une stabilité financière. D'ailleurs, selon Statistique Canada (2006b), le revenu moyen des jeunes Inuit de 15 à 24 ans¹² en 2005 était bien inférieur à celui de l'ensemble des Inuit – passant de 10 519 \$ à 25 461 \$ – et le taux de chômage plus élevé – passant de 26,1 % à 20,3 %. Bien que certains aient accès à des bourses d'études du gouvernement du Nunavut (FANS), les jeunes parents étudiants ont peu de revenus pour se déplacer en ville et utiliser le transport en commun, et encore moins pour défrayer le coût élevé d'activités comme le cinéma. J'ai d'ailleurs observé que les bénéficiaires des banques alimentaires de l'organisme Tungasuvvingat Inuit sont surtout des jeunes de 18 à 30 ans. Peu de soutien financier leur est offert comme j'ai déjà souligné au chapitre 1. Dans ces conditions, beaucoup de jeunes inuit que j'ai côtoyés, particulièrement ceux ayant simultanément le rôle de parent et d'étudiant, vivent un stress quotidien pour subvenir aux besoins de leur famille, comme l'exprime Raphael : « *I guess worrying too much about, you know, am I doing the right thing with my life? Am I still.... Is there going to be enough money, is there going to be enough food, especially now with kids. It's like, are they OK?* » (Raphael).

3.2. OTTAWA, UNE VILLE PAS COMME LES AUTRES

Pour surmonter l'étrangeté du nouveau milieu, la déconnexion avec le monde naturel, la distance des interactions sociales – qui sont de surcroît limitées par le rythme urbain –, il apparaît que tous les jeunes Inuit ayant participé à mes recherches développent des stratégies pour établir des relations au sein de la ville d'Ottawa, faisant ainsi preuve d'agencité. Ils cherchent à se familiariser avec le monde urbain et ceux qui y vivent, mais aussi à trouver des façons pour évacuer le stress que ce milieu de vie suscite en eux. Cette ville est bien particulière

¹² Les données statistiques ne sont pas disponibles pour les 18 à 35 ans chez Statistique Canada. Les catégories sont limitées au 15 à 24 ans, puis aussi 25 à 54 ans.

aux yeux de jeunes Inuit, car, comme je l'ai souligné au chapitre 1, elle leur permet d'être « connectés » directement au monde inuit et de bénéficier d'un soutien d'organismes inuit et panautochtones.

3.2.1. Connaître la ville

Dans mes lectures sur les contemporanéités inuit, l'idée de s'adapter aux imprévus est récurrente (voir notamment à ce sujet Berkes et Armitage 2010; Bonny 2008; Kishigami 2008; Kral, et al. 2009; McGrath 2011). Pour les jeunes Inuit que j'ai rencontrés en faisant mes recherches, l'adaptabilité de leur peuple est une des composantes de leur identité culturelle. Ils voient d'ailleurs cette force comme une ressource pour surmonter les défis du monde urbain : « *You know how Inuit are so resilient? We're just adapting to another environment* » (Harry). Il s'agit alors de connaître les *maligait* (lois et principes) de ce nouveau monde et d'intégrer les nouveaux points de repère qu'ils acquièrent dans leur quotidien. Pour Inuutiq, il s'agit de s'intégrer à la culture de la ville afin de bien s'y orienter, tout en réaffirmant son appartenance à l'univers inuit :

The culture's like broken up in pieces in the South. You have to piece it together and you have to make a big effort to keep your culture in an urban setting 'cause you're so spread out. There are these other cultures clashing and getting in the way. In order to function in the city, you have to succumb to that. You have to live in the culture that's there, right? (Inuutiq).

Pour ce faire, les jeunes disent faire preuve de courage pour surmonter les différents inconforts auxquels ils font face en ville. Harry parle de la nécessité de sortir de sa « zone de confort. » Il dit : « *nothing comes easy, no guts no glory. If I don't put myself out there, I'm not going to get anything coming back* » (Harry). Dans leurs efforts, ils se doivent d'être ouverts au monde qui les entoure. Aisakie explique que cette ouverture par rapport à la nouveauté lui a été nécessaire pour avoir une aisance en ville, bien qu'elle soit liée aux enseignements qui lui ont été transmis par sa famille inuit :

I think that is where everything is going to come from. Because, at the end of the day, I'm Inuk and I'm from here [Canada] my roots are here and my roots will always be those roots right. So... Whatever I do on a daily basis even if it's not very Inuk, there will always be that element that I come from that place. It is what I know; it is what I feel and what I breathe. Hum... But I also am very open to other things in the worlds that are around me what makes it possible for me to live in a place like Ottawa is that I am open to other things I cannot be closed otherwise I will just be, that where homesickness happen a lot when you're not open (Aisakie).

Pour connaître ce nouvel environnement, il faut le découvrir. Mailani a, par exemple, utilisé l'application web Google Map pour avoir une vue d'ensemble de ce qui entoure son domicile et a eu l'initiative d'explorer ces endroits. Elle s'est aussi promenée dans son quartier, afin d'y développer de nouveaux points de repère. Elisapie a d'abord cherché à créer une routine dans le trajet qu'elle doit parcourir entre son école et son domicile. Joanasie s'amuse à prendre l'autobus dans une direction inconnue afin de faire des trouvailles et rompre avec ses préjugés et peurs du monde urbain. Tout comme dans l'étude de Radice (2000 : 93) avec des Anglo-Montréalais, c'est en se familiarisant avec leur quartier et la ville que de jeunes Inuit développent une plus grande maîtrise et confiance dans leur environnement immédiat.

L'aisance des jeunes Inuit que j'ai rencontrés diffère d'un endroit à l'autre en ville, dépendamment de l'intensité de leurs (in)conforts en ville et de leurs (in)conforts personnels. J'ai d'ailleurs déjà souligné cette particularité pour le quartier Vanier qui apparaît souvent comme une source d'insécurité. Ils sont plusieurs à la recherche du quartier idéal où ils pourront être près de leur famille et de leurs amis, et avoir à portée de main les services dont ils ont besoin, comme les épiceries, et se rapprocher d'espaces de tranquillité, d'espaces sécuritaires. Mailani a, par exemple, changé trois fois de quartier pour ces raisons, avant de trouver son compte dans le Centretown, comme elle l'explique ici :

You go outside and I want to chill, but there's like people everywhere. Not that it's out of us like busy busy, but I just like quiet and space. After there, I was in the west end with one of my friends and that was nice. I actually really enjoyed that, but at the same time, I couldn't just get up and take a walk down the street to meet one of my friends. If I wanted to I had to get up and take the bus and for them it was easier, because a lot of them live more Centretown or have easy access to Centretown. I mean it was just, I wanted to be more central, but I didn't want to be right in the midst of all the craziness like Rideau or the market. I... personally I'm not a huge fan of all that craziness, like a lot of young folks and partying and pubs and stuff like that (Mailani).

Les quartiers préférés des Inuit que j'ai rencontrés sont, dans l'ordre, Westboro, Centretown et Vanier (voir l'annexe E pour un portrait des quartiers de la ville d'Ottawa). Les jeunes

aiment Westboro, car ils s’y sentent en sécurité, en étant peu confrontés à des scènes de crime et de violence, en plus de trouver une certaine vie de quartier « sereine » ou « *healthy* ». Ils ont aussi facilement accès aux visiteurs du Nord (Larga Baffin Home¹³ s’y trouve), à des espaces verts et à la rivière des Outaouais. Selon mes recherches, se sont surtout les jeunes Inuit professionnels qui habitent ce quartier, en raison du coût élevé des logements. Les moins nantis sont donc plus limités dans leur choix de quartier, comme le soulignait plutôt Raphael. Ils apprécient aussi Centretown, puisque, comme l’explique Mailani, ils peuvent y trouver un équilibre entre les distractions, les rencontres et une tranquillité. Habiter dans le Centretown est privilégié, bien sûr, pour la centralité du quartier, mais aussi pour le calme qui y règne en soirée, comme l’explique Oleena :

Je vis au centre-ville dans le quartier des affaires avec tous les hôtels et les immeubles. [...] Dans mon quartier, je marche au travail, donc je suis tout le temps dans le même quartier. Sinon, le Chinatown est juste à côté. Je vais là aussi. J’ai aussi une auto donc je ne suis pas restreinte à mon quartier. Mais j’aime que tout soit proche, la rue Bank n’est pas loin. Il y a une épicerie pas trop loin, on peut y aller à pied. Parfois, on y va en auto pareille [rires]. C’est l’fun que tout soit proche. On est vraiment bien situés. C’est vraiment bruyant, par exemple, mais je me sens en sécurité. [...] Le soir, c’est vraiment tranquille. La ville se vide un peu (Oleena).

Vanier est favorisé pour les ressources disponibles permettant d’améliorer les conditions de vie des Inuit urbains et pour sa densité démographique inuit. J’explorerai cette question ultérieurement.

3.2.2. S’évader du stress urbain

La majorité des jeunes participants à mes recherches ont manifesté le besoin de s’évader d’une façon ou d’une autre du monde urbain et de son rythme effréné, pour (re)trouver un équilibre dans leur tête. Je me rappelle à cet effet les mots d’Elisapie Isaac, une artiste inuit, dans la présentation de sa chanson Salluit lors d’un concert au Musée canadien des civilisations : « même si je ne suis pas au Nord, parfois je ferme les yeux et je retourne là-bas dans ma tête. Je peux ainsi retrouver l’équilibre que l’on n’a pas en ville. » Puiser dans leur imaginaire aide donc parfois les jeunes à retrouver un certain confort en ville.

¹³ Il s’agit d’un centre d’hébergement de courte et moyenne durée pour les Inuit du Qikiqtaaluk venant à Ottawa pour des soins de santé qui sont offerts ni dans leur communauté ni au Nunavut.

Les jeunes le font notamment en trouvant des espaces où ils peuvent entrer en relation avec le monde animal et naturel au sein ou à l'extérieur de la ville, comme ils le faisaient avant au Nord. Ils le font aussi en trouvant des activités qui leur permettent de décrocher du rythme effréné de la ville.

I walked around my place and it's so beautiful. It has the river beside it. It has this big field and a walkway. I walked through it just once and it already felt like I was away from the city. It literally felt like this. There are so many trees in that area. It's so deep within the city, I don't know how to explain it but... As soon as I walked that path, it was so cool. It was different. If I ever need to get away or feel like I'm not cooped up in my apartment, I just need to walk there and I'm good. I like being around water. I don't know why, it's just so calming. It's like this openness. I love swimming... when I swim, I swim right at the bottom where the ground is, and literally, I'll be like this far, and the feeling and the closeness, the feeling of letting go, and just feeling the water. It's so... you can feel it everywhere and it's awesome. You're holding your breath and you just go as far as you want. It just looks so different under waters than it does on the land. It's almost like a dream, that's what I compare it to. It has no beginning or end. It's just that moment, right? Like a dream, there's no beginning or ending. It's just that memory you have that you created, right? So that's kind of what it reminds... (Joanasie).

Comme le souligne cet extrait de mon entretien avec Joanasie, il est possible de retourner pour un instant au Nord tout en étant en ville. Elle a ainsi pu pallier certains de ses premiers inconforts lors de son arrivée à Ottawa. Comme d'autres jeunes, Joanasie a su s'aventurer dans son voisinage et y a trouvé un espace hors du commun près du Canal Rideau. Elle se sent là-bas ailleurs, transportée. Elle se reconnecte à travers ses souvenirs à des sensations qui lui sont connues. Elle s'y sent apaisée et réconfortée. Qillaq aime y aller pour interagir avec la faune. Il me raconta d'ailleurs avoir agacé des outardes s'y étant arrêtées dans leur migration en imitant leur chant et d'y avoir pris plaisir. Aisakie aime particulièrement se retrouver près de l'eau et voir au loin. Il s'installe souvent près du Canal Rideau, de la rivière des Outaouais, des fenêtres des hauts édifices ou se rend aux belvédères du parc de la Gatineau pour avoir une vue prenante sur l'Outaouais. Il se sent à nouveau chez lui et est apaisé dans ces lieux :

I love the Canal, because of the water. I mean I come from [a coastal community], and my mom's house is right along the shore. It's important for me to be close to water. In Westboro, I was very close to the Ottawa River. I'd go for either a walk or a run and it was really nice. I liked that. Around here with the tall buildings, everything seems kind of close, so when I see water, it just allows me to breath a little bit more. Where I'm from there's no trees. You can see from miles and miles and miles. I think that really brings back home and it's something familiar. Just mentally it allows me to breath to see long distance. I just love that. For instance, when I go to Gatineau Park, even if it's full of trees, there are some lookouts where you really see the valley. And I love that. I really, really love that. And when I'm in a tall building, I would just look at the window for a little while. It's nice! I like that! I like that feeling of openness (Aisakie).

Les jeunes profitent aussi de ces moments pour pratiquer des sports, comme la course, la marche, ou encore le patin à roues alignées, et pour se retrouver entre amis. Puisqu'ils sont à la portée de main, ces endroits leur permettent de décrocher de leurs préoccupations et de les laisser s'envoler au loin par la vue qu'ils exposent et les sensations qu'ils se remémorent. Ces sensations d'ouverture, de libération contrastent donc avec celles qu'ils ressentent quotidiennement lorsqu'ils sont baignés dans le rythme rapide de la ville. Les jeunes arrivent à pallier leurs inconforts en découvrant des lieux qui leur suscitent des sensations familières et où ils peuvent se « reconnecter » à la nature. Il s'agit de deux dimensions importantes que l'on retrouve dans la théorie du confort : la connaissance de son environnement et le lien au monde naturel (voir Gagné 2004 : 252-253).

Plusieurs adorent sortir de la ville, car ils s'éloignent de ses distractions et du contrôle exercé par le monde urbain sur la nature. Quand je demandais aux jeunes de me parler de leur vie au Nord, un grand accent était mis sur la description de leur relation avec le territoire et des sensations apaisantes qu'ils en tiraient. Ce témoignage de Bahia révèle d'ailleurs l'importance qu'a cette connexion pour elle :

B. When I was up North, I think it was spiritual when I would go for a walk with just my dog and enjoy that silence and that hugeness of everything and just me. That was curious, maybe spiritual because I always had to do it to feel down to earth and stuff and just to feel very like, to get away from it all...

S. Here, can you feel that connection?

B. I haven't experienced that, not lately. There's too much around, I would have to get to some kind of camping or something to have that, but not in the city. I think the closest I come to getting that feeling is when I go for a walk in the trails and I walk by a river, and I'll sit by the river and I'll just enjoy the silence and the peacefulness and the nature around me, the little bugs and stuff. It's feeling rooted with the nature and seeing little animals, you know, not being in the traffic, it's just the simplicity of nature, running water... that's when I feel good (Bahia).

Les opportunités de se retrouver en campagne, près d'un lac ou d'une rivière, leur sont importantes et permettent de « take brakes from the city » (Mailani). Les jeunes m'ont notamment parlé du parc de la Gatineau et du Lac Pink. Pour Kianu, ces moments lui permettent de se détendre :

S. Why do you go camping?

K. Just to get out to nature, to go swimming in fresh water and be out in the woods... I just find it deeply relaxing, like incredibly relaxing. I don't have a lot of stuff going through my mind. Hum, I feel a really deep sense of calm and comfort and ... I like swimming a lot in fresh water, that's so... I can't even describe the feeling that I get. It's so wonderful. [...] It's over stimulating being in the city. There, there's no TV or computers, you know, no distractions. I get so quiet, it's so nice and calming (Kianu).

Mailani décrit ces occasions comme rafraîchissantes : « *it feels rejuvenating. If there's something I am worried about, I feel it calms me a little. It relaxes me. It's like a connection to me* » (Mailani). Pour Inuutiq, se retrouver dans la nature lui permet de prendre un recul sur elle-même :

That's another thing I like about going out in the naturalness of everything, everything's back to simplicity, right? In the city, there's so much business going on. It's easy to get distracted and forget important things and get your priorities straight. When you're just out there, the really important things will stick out to you and then you can start sorting out what you need to do better. It's simplified (Inuutiq).

La possibilité d'explorer les alentours d'Ottawa est toutefois limitée à ceux ayant accès à un véhicule, de bons revenus et du temps libre. Néanmoins, l'organisme Tungasuvvingat Inuit organise parfois des sorties pour la communauté inuit de la ville, comme une journée au verger ou en forêt pour la fête du printemps. Ayant eu la chance de participer à quelques-unes de ces sorties, je me souviens des soupirs lancés par les Inuit, puis de leur contemplation des lieux lorsque nous arrivions dans un espace ouvert, près d'une rivière. Les gens allaient silencieusement explorer l'endroit et revenaient vers le groupe avec un air apaisé. Ces occasions sont toutefois rares.

Le quart des jeunes que j'ai interviewés font preuve de créativité pour s'évader du stress quotidien émergeant surtout de leur vie en ville. Ils m'ont dit se réfugier dans leurs pensées en participant à différentes activités d'Ottawa, donc en allant au-delà d'activités inuit (au sens strict). Grâce à leurs bons revenus et au véhicule qu'ils possèdent, Oleena dit se rendre dans un spa chaque mois avec son copain pour se détendre. Kianu, quant à lui, utilise le yoga et la méditation pour calmer ses tensions quotidiennes et trouver une certaine paix intérieure :

I'll get up early and I'll do a series of yoga, breathing exercises and meditation. If I didn't have that, I would just be scattered and all over the place. If I didn't have my daily practice, then I would just be a complete mess right now. That's the one stable thing I have in my life, yep [rises]. And if I didn't have that, um, I would be very tense and very uptight and irritable. It just calms my mind down. It's a really effective way of dealing with stress. [...] You leave your body, your, you kind of, you forget about your problems and your emotions and whatever and you just kind of come to a space where everything is calm and quiet and peaceful and so I have that every once in a while (Kianu).

D'une façon très intéressante, Kianu m'a confié renouer, à travers la méditation, avec les pratiques chamaniques de ses arrière-grands-parents inuit. C'est en expérimentant des « sorties » de corps qu'il s'est rappelé certaines de ses lectures passées sur le chamanisme et qu'il a voulu en apprendre davantage. Il porte un grand intérêt à la dimension spirituelle de la méditation et tente de la joindre à la spiritualité des chamans inuit. Plusieurs jeunes m'ont aussi expliqué se réfugier dans l'écoute de la musique ou dans la lecture pour se ressourcer. Pour Liitia, faire des marches ou se retrouver seule en ville en écoutant de la musique lui est une façon d'être « *in tuned with myself* » (Liitia). Elle devient ainsi plus sereine. Pour Flora, s'entraîner au gymnase lui est thérapeutique, comme elle m'explique ici :

I like going to the gym. [...] I feel good after and while I'm there it's like... I get away from schoolwork and I feel better about myself. [I] disconnect from school. I'm going to go on the treadmill and just listen to music and block everything out and that's what I like sometimes. [...] It makes me in the mood to really think about things or to even... if I wanted sometimes to relax and just forget about schoolwork. [...] I'm on the treadmill and I listen to music; I just feel I get more energized (Flora).

Pour Inuutiq, les arts sont une échappatoire. Les moments où elle crée des chansons, des bijoux, des toiles ou encore des accessoires sont non seulement productifs, mais aussi réénergisants.

Sans avoir une façon d'évacuer leur stress quotidien, certains jeunes vivent plus difficilement leur passage en ville et utilisent des psychotropes ou de l'alcool pour remédier momentanément à leurs inconforts. Nauja fume, par exemple, de la marijuana pour engourdir ses malaises provenant du monde urbain et de sa relation avec sa communauté mère. Harry et Liitia ont aussi beaucoup fréquenté les bars pour y retrouver un brin d'interactions et de bien-être. Peu de jeunes inuit ayant participé à mes recherches se retrouvent pourtant dans une situation où la fréquentation des bars et la consommation d'alcool et de drogue représentent une dimension importante de leur vie. Ce fut d'ailleurs un choix méthodologique, car j'avais pour but d'explorer d'autres aspects des réalités inuit que ceux davantage analysés jusqu'ici. Au plan personnel, je ne me sentais pas non plus avoir les compétences suffisantes pour interagir dans de telles circonstances.

3.2.3. Se (re)connecter au monde inuit

Bien qu'éloignés de leur territoire ancestral, les Inuit habitant Ottawa sont en mesure de se « connecter » virtuellement ou directement au monde inuit, puisqu'il s'agit d'une des plus grandes communautés inuit à l'extérieur de l'Inuit Nunangat, tel que spécifié au chapitre 1. Avoir cette possibilité permet à la majorité des jeunes Inuit avec qui j'ai discuté de pallier plusieurs limites du monde urbain et de relever certains de ses défis.

Bien que le premier réflexe des jeunes Inuit soit d'utiliser des médias, comme CBC Radio, les radios communautaires, Facebook ou encore le téléphone, pour communiquer avec leur communauté mère et avoir de leurs nouvelles, le premier pas vers un plus grand confort en ville se fait indubitablement en se liant d'amitié avec d'autres Inuit, et parfois avec d'autres citadins. La solitude est une source importante de malaises lorsqu'elle devient récurrente. Plusieurs stratégies sont alors explorées. Pour contrer sa solitude, Joanasie explique passer des heures à l'université et dans les salons pour étudiants autochtones :

I try to stay in the school and try to get it all done you know that way when I go home I can just let it be and not worry. [...] I can work on it on my own pace. I can stop work for a bit and go on Facebook, or you know, talk with peers, and then go back to it. When I'm home, it's just my homework and me. Maybe a movie there, but it's just that. And I like being around people. [...] I like being connected to them, and joke around a little bit. And then focus again like "let's do this!" [...] When I'm at home it feels so empty sometimes (Joanasie).

Deux jeunes transitent d'un logement à l'autre afin d'être entourés d'amis ou de membres de leur famille. Kianu a d'ailleurs cédé son appartement, puisqu'il n'était jamais chez lui. Il préfère habiter chez ses amis inuit ou avec sa famille, bien qu'il se dit parfois exténué par cette situation. Nauja, quant à lui, déteste être chez lui sans ses amis ou ailleurs en ville. Pour cette raison, il cherche à s'entourer :

I like to be at home, because my guys are there and we get to do whatever... we go to the movies a lot, bowling... we don't really do much, but we go anywhere just for activities and we do them quite often. We go play pool. [...] I've know them for a long time... so I'm good there. That's why I like it at my place, 'cause of them. If they weren't there I'd pretty much live at another friend's house... but now that they're there, I always... we're always together (Nauja).

Douze des dix-neuf jeunes Inuit que j'ai interviewés décrivent spécifiquement leurs amitiés inuit en ville comme une sorte de « zone de confort » (ou de familiarité) mobile, puisqu'ils sont

à l'aise dans leurs explorations de la ville d'Ottawa en étant accompagnés de leurs amis. Par exemple, Bahia aime aller n'importe où en ville « *as long as I'm with my friends it's fine. I like going out* » (Bahia). Pour ces jeunes, avoir des amis inuit en ville fait en sorte que « *our connection makes us stronger* » (Mailani). Ils sont d'ailleurs plusieurs à qualifier leurs amitiés inuit comme leur famille tant ils se sentent près les uns des autres, comme l'exprime ici Inuutiq : « *I like when friends come over, you're just there having fun with your friends. That was one thing that was said to me... having my close friends over, it feels like they're family...* » (Inuutiq). Gagné (2009 : 110) avait également noté ce même phénomène au sein de groupes de jeunes Māori à Auckland où ils y trouvent « une famille au sens symbolique du terme » (2013). Je reviendrai plus amplement sur l'importance d'un de ces groupes et de la constitution d'un réseau de jeunes inuit en ville au chapitre 6.

Pour des Māori (Gagné 2013 : 75) et des Inuit (Kishigami 2006a : 4), intégrer une famille, une organisation ou une communauté permet de réduire leur sentiment d'insécurité en ville. Cette situation est similaire à celle des participants à mes recherches, puisque c'est en nouant des liens d'affection et de confiance avec des gens en ville que la majorité des Inuit que j'ai rencontrés m'ont souligné être en mesure d'avoir accès au soutien, soit d'amis et de parents, de collègues ou encore d'organismes inuit, voire panautochtones¹⁴. C'est notamment possible lorsque l'on travaille en milieu inuit ou autochtone. Cela permet d'être entouré d'un employeur et de collègues sensibles aux réalités inuit. Liitia m'expliqua à cet effet se sentir comprise par ses collègues et bénéficier de leur aide lorsqu'elle vit une période difficile. Le soutien d'amis et de membres de leur famille en ville permet aussi le développement d'un sentiment de sécurité chez les jeunes Inuit que j'ai rencontrés. Pour Inuutiq, « *it's comforting to know that there's people in the town that actually have a connection to you and are sympathetic to you.*

¹⁴ Néanmoins, trouver un soutien au sein de la communauté inuit ou de ses ramifications nécessite *a priori* d'en faire partie. Les gens doivent aussi avoir confiance aux autres (ils doivent d'abord protéger leur sécurité personnelle et celle de leur famille), et avoir un temps et des ressources suffisantes pour venir en aide à leurs prochains. Ils vivent aussi les défis de la ville. Les organismes inuit et autochtones sont, quant à eux, bien souvent sujets à un financement limité et temporaire pour développer et maintenir leurs programmes. Cette réalité fait en sorte que le soutien que les Inuit ont besoin pour affronter les défis du monde urbain ne leur sont pas toujours accessibles, que ce soit par leur exclusion de certains réseaux, la disponibilité des services offerts qui empêche un suivi à moyen ou long terme ou encore l'inexistence et le contingentement de programmes adaptés à leurs besoins.

Anything that happens, say if I'm locked out of my house or something for the night, I know there's some people that can help me. I feel comfortable about that » (Inuutiq). Par exemple, Kianu garde les enfants de sa sœur lorsqu'elle est débordée ou l'aide à payer ses factures et elle lui offre en retour un logis.

Habiter le quartier Vanier a aussi son lot d'avantages en raison de la population autochtone et inuit nombreuse qui y habite, comparativement aux autres quartiers, mais également pour les services adaptés offerts aux populations autochtones et inuit¹⁵. Il y a donc plusieurs lieux d'interactions inuit et autochtones. Une dynamique intéressante émerge d'ailleurs des logements subventionnés pour Inuit et autochtones, où les enfants courent, jouent et mangent d'un appartement à l'autre. Ils semblaient avoir plusieurs parents et faire partie d'une grande famille. J'ai aussi rencontré de jeunes mères inuit¹⁶ habitant les unes près des autres dans le même quartier. Elles échangeaient réciproquement des services, comme la garde des enfants et la confection de repas, et partageaient leurs ressources, par exemple, leur lave-linge ou de l'argent. Pour ces femmes, ces lieux recréent une dynamique communautaire qui leur permet de partager les responsabilités et de se dégager ainsi un peu de temps libre. Néanmoins, comme nous l'avons vu dans la première partie de ce chapitre, la vie dans la communauté inuit n'est pas complètement rose : certains Inuit signalent aussi qu'elle est pervertie par le monde urbain et que la réciprocité dans les échanges est parfois difficilement atteinte.

Radice explique qu'« au sein de [lieux de convergence] se trouve idéalement un lieu de sociabilité où l'on connaît d'autres gens et où l'on est connu des gens. Cette sociabilité augmente les chances de se sentir à l'aise et rend la ville plus vivable » (2000 : 68). Douze des jeunes Inuit que j'ai interviewés soulignent ainsi qu'à travers leurs interactions avec d'autres Inuit au sein d'« espaces » inuit en ville – comme les centres et activités communautaires inuit, les organismes et milieux de travail ou salons (pour étudiants) inuit ou autochtones, les domiciles familiaux et d'amis, lors d'évènements culturels, sociaux et politiques inuit et

¹⁵ Voir le chapitre 1 pour plus de détails.

¹⁶ Seules et en couple.

autochtones et même dans les quartiers Vanier et Centretown –, ils ont parfois la sensation d’être au Nord, de « *being at home* ». Flora ressent notamment une « connexion » similaire à celle qu’elle éprouve dans sa communauté mère quand elle participe à des activités ou à de grands rassemblements inuit en ville, puisqu’elle partage avec eux des éléments de sa culture comme des valeurs, des façons de faire et des attitudes (Mead 1934 : 229). Elle se sent

connected, ‘cause we have the same culture right? And I know a lot of people at TI or even OICC. When I went there I felt like I was at home. Whenever I go to Inuit events, I feel like... up North, you know? I can’t explain it, but whenever I’m up North, I feel at home and then whenever I go to community events, like... if there’s Nunavut day or something... I feel connected again (Flora).

Elle ajoute qu’en dehors de ces espaces elle ne sent pas une telle « connexion » avec les gens, comme elle l’explique encore : « *Outside with my non-Inuit friends I don’t feel a connection to my Inuit culture, the only time I feel like I’m connected again is when I work on projects about Inuit or when I am with my Inuit family or at Inuit events* » (Flora).

Selon l’organisme Tungasuvvingat Inuit, certaines des rencontres communautaires, comme le dîner de Noël, peuvent regrouper jusqu’à 500 Inuit, et ce, sans compter les enfants. Elles sont donc très semblables en nombre à celles de petites communautés nordiques. En ville, « on se sent tellement déconnecté. On est tellement *homesick*. On s’ennuie de voir d’autres Inuit et juste d’être avec des Inuit, c’est comme Ahhh...! » (Oleena). Oleena nomme ces espaces de rencontres de « *miniunivers* » inuit et s’y sent réconfortée, car elle a la possibilité d’être immergée dans l’univers de sens inuit. Cette idée recoupe d’ailleurs ce qu’avait relevé Gagné (2013 : 243) chez les jeunes Māori, puisqu’ils aménagent au sein de la ville des espaces de confort où ils se retrouvent entre eux. Contrairement à Howard (2011 : 90), qui avait relevé que les autochtones fréquentant les Centres d’amitiés autochtones identifiaient ces lieux comme leur chez soi, peu de jeunes assimilent ces espaces/lieux de rencontre entre Inuit comme tels. Ils disent plutôt retrouver dans ces occasions de sensations semblables à leur « chez soi » au Nord. Pour eux, « *it feels like home, but it’s not home* » (Joanasie). Le chez soi pour la majorité des participants à mes recherches demeure donc, comme le conçoit Case (1996), le lieu d’origine. La migration des Inuit est d’ailleurs particulière, puisqu’elle s’apparente à une migration transnationale compte tenu de la distance qui les sépare de leur terre natale et du coût exorbitant lié aux vols d’avion (Tomiak et Patrick 2010). Selon Patrick et Tomiak (2008)

cela expliquerait l'attachement spécial que plusieurs Inuit ont envers le Nord et le fait qu'il constitue en ville un point de référence important pour l'expression de leur identité inuit. Toutefois, comme nous le verrons au chapitre 4 avec Aisakie, Harry et Mailani, la ville peut devenir « chez eux » s'ils y deviennent plus confortables qu'au Nord, et ce, tout comme Sibley (1995) l'a souligné dans ses recherches.

Néanmoins, dans mes observations de lieux et espaces inuit et panautochtones – je parle ici de Larga Baffin Home, Inuit Tapiriit Kanatami, Nunavut Sivuniksavut, Odawa Friendship Centre, Ontario Inuit Children Centre, Tungasuvvingat Inuit et des salons pour étudiants autochtones des Universités d'Ottawa et Carleton, de même que les activités organisées par ces organismes, au sein ou à l'extérieur de leurs locaux –, j'ai toujours eu l'impression de me retrouver dans l'intimité d'un foyer, du moins dans un lieu très familier, puisque l'ambiance y est très chaleureuse; les gens se connaissent et sont décontractés. Je m'y suis personnellement sentie « chez moi » et apaisée. L'organisation des endroits est souvent similaire à celle d'une maison : on y retrouve une cuisine et un salon, des photos d'aînés, des dessins d'enfants, etc. Les objets et les lieux semblent aussi appartenir à tous. Il s'agit de lieux très informels, mise à part Inuit Tapiriit Kanatami qui est un lieu de travail. J'ai d'ailleurs souvent eu de la difficulté à distinguer les membres du personnel de chacun de ces organismes des autres usagers, car les « frontières » étaient souvent brouillées entre eux. Quand elles deviennent apparentes, elles sont d'ailleurs dénoncées. Ainsi, j'ai observé dans un de ces lieux les changements apportés aux espaces de bureau par les responsables. Les participants aux ateliers s'introduisaient dans ces espaces en raison de leur proximité avec les employés (plusieurs sont d'ailleurs des amis). Peu à peu, une affiche est apparue avec la mention « *staff only* », puis une corde a été attachée pour empêcher l'entrée et, quelques semaines plus tard, des cloisons hautes ont été installées. Ayant questionné les participants inuit sur ce changement, ils me soulignèrent leur malaise. Certains Inuit m'ont d'ailleurs expliqué fréquenter moins ce centre étant donné les rapports

naalaqtuq/ilira (respect/peur) ou qallunait (non-Inuit) qui s'y installaient peu à peu¹⁷ (voir Kral 2009 : 148-149).

Les jeunes Inuit m'ont néanmoins expliqué se sentir à l'aise dans les lieux inuit énumérés ci-dessus. Inuutiq explique ce sentiment d'aise par le fait qu'elle partage avec les autres Inuit des façons de voir le monde et de s'exprimer. Dans ces moments, « *it's just a lot easier to communicate and to feel much more comfortable, [as] I don't have to articulate myself as to other people* » (Inuutiq). Inuutiq peut ainsi s'exprimer librement : sa « représentation » est plus « naturelle » lorsqu'elle se retrouve avec d'autres Inuit. Elle n'a pas besoin de « filtrer » ce qu'elle essaie d'exprimer contrairement à lorsqu'elle se retrouve avec ses collègues de travail, par exemple. Dans ces occasions, elle souligne avoir besoin de revêtir sa « façade » afin d'être comprise par ses interlocuteurs (voir la façade chez Goffman 1973 : 28-29). Elle se surprend cependant parfois à « mélanger » les univers, notamment lorsqu'elle cherche à combler les silences quand elle se retrouve au sein des « miniunivers » inuit. Elle dit néanmoins rectifier le tir plus elle est immergée dans le monde inuit urbain.

Pour Flora, il s'agit d'un milieu où elle n'est pas jugée pour ses apparences, ce qui diffère des pressions qu'elle peut sentir dans les autres mondes en présence en ville. Elle explique :

I feel with Europeans or Canadians, you have more pressure to kind of look good or have really polite manners. If it were Inuit people, if you show up in sweat pants and a hoody for Christmas, or at a very special occasion, they wouldn't be judging you, 'cause they're really not judgmental. They'll just be : "Ok, that's good. Are you comfortable like that?" (Flora).

De façon intéressante, trois femmes inuit disent raviver leur identité inuit lorsqu'elles se retrouvent dans ces « miniunivers » inuit, ce qui est bien différent de ce qu'elles vivent dans leur immersion quotidienne dans le monde *qallunaaq*. Bahia explique que sa participation à des ateliers culturels ou des sorties communautaires inuit « *reminds me of who I am whenever I go, because without that I wouldn't really have much to remind me* » (Bahia). C'est dire toute l'importance des espaces inuit pour le confort en ville : ils leur permettent, comme le souligne Patrick (2008 : 102), de « reterritorialiser » leur lien au monde inuit. Mes recherches montrent

¹⁷ Certains préfèrent notamment partager leurs connaissances culturelles (comme la couture) au sein de leurs domiciles. On m'a d'ailleurs convié à ces rencontres.

que ces jeunes femmes peuvent ainsi inscrire directement leur appartenance au monde inuit au sein de la ville même, car elles s'y reconnaissent en tant qu'Inuit dans leurs interactions avec d'autres Inuit. Patrick précise que les Inuit d'Ottawa arrivent à « *coalesce around a common sense of connectedness to the territorial North, even if physical 'connectedness' to this North is absent* » (2008 : 104).

« *My favourite place? What's that place called? Electric pow-wow?* » (Nauja). Les pow-wow électriques sont, pour cette raison, apparus dans plusieurs entretiens comme un des lieux préférés des jeunes Inuit et un exemple de « reterritorialisation » aux mondes inuit et autochtones. Il s'agit d'un rendez-vous mensuel au Babylon Night Club d'Ottawa où les jeunes autochtones se réunissent pour danser sur les musiques agencées en direct par le groupe autochtone « A Tribe Called Red » (voir <http://atribecalledred.com>) et, occasionnellement, par d'autres « DJ » autochtones. Les pow-wow électriques ressemblent aussi aux « miniunivers » dont parlait Oleena, mais, cette fois-ci, ils ne sont pas seulement composés d'Inuit, mais d'un ensemble diversifié de jeunes autochtones urbains. Voici comment Oleena décrit ces occasions :

J'aime bien les « Electric pow-wow ». La dernière fois, on s'est ramassé une gang. On s'était écrit avant... c'est ça pas mal tous des Inuit, on s'est écrit « ah ouais on va aller là » et finalement on était un gros cercle, juste des Inuit [rires]. C'est vraiment cool. Je trouve ça vraiment l'un. J'aime les DJ, les DJ sont Premières Nations. J'aime qu'ils mettent leurs chants traditionnels dans le rythme, dans la musique. Beaucoup d'autochtones vont là. C'est ça... un jeune autochtone urbain. J'aime ça, parce que c'est ça que je suis dans le fond, une jeune autochtone urbaine. Je suis vraiment contente que ça existe (Oleena).

Pour y être allée à quelques reprises, j'ai personnellement trouvé l'ambiance de ce lieu très agréable : les gens me sont apparus comme respectueux et amicaux les uns envers les autres. Ils font connaissance avec les nouveaux visages et intègrent les gens aisément dans leur cercle. J'ai aussi remarqué que les Inuit se rassemblaient en groupe, bien qu'a priori ils ne se connaissent pas tous. Après un de ces pow-wow électriques, je me rappelle m'être retrouvée avec de jeunes Inuit dans un *bar techno* « allochtone » au cœur du Marché By d'Ottawa, lorsqu'une Inuk me posa cette question : « *Do you feel this place, 'cause I don't?* ». Comme je l'ai déjà souligné, les jeunes m'ont dit vivre un malaise avec la proximité des corps, du narcissisme des gens s'y trouvant ou bien ils ont peur des violences pouvant y surgir. Lors des pow-wow électriques, ils font plutôt confiance aux gens et sentent qu'ils peuvent rester eux-mêmes,

comme le souligne Inuutiq : « *Generally I don't go out to a club, unless some people will go. When I went to "Electric pow-wow", there was like twenty Inuit that I knew there! I felt more comfortable* » (Inuutiq).

Une des valeurs centrales à l'univers de sens inuit est « *ilagiittiarniq* », ce qui signifie « être bien interrelié » et ce qui permet aux gens d'être unis pour surmonter les défis que leur famille ou leur communauté auraient à affronter (McGrath 2011 : 243-244). Les relations sociales au sein du monde inuit s'articulent toujours selon ce principe en ville, et ce, de différentes façons au sein des « miniunivers » inuit et autochtones. Elles reflètent bien comment se vit l'identité culturelle des Inuit que j'ai côtoyés. Pour Flora, la complicité entre les Inuit s'explique par une « connexion affective intense » (voir McShane, et al. 2009 sur ce point) avec leur famille ou au sein de leur communauté inuit : « *A lot of Inuit people, like my family, they always say "I love you so much". Whenever they do come down, we always make sure we have a really good time [...] I just feel more connected to them because they show more emotion, more hugging and more sharing laughs* » (Flora).

Lors des ateliers culturels ou des activités communautaires, j'ai moi-même senti cette proximité relationnelle avec les Inuit que j'ai côtoyés, par leur démonstration affective. L'ambiance était propice à de tels rapprochements. Tout comme Flora, j'ai souvent entendu « *I love you so much* » lorsque des Inuit s'adressaient aux enfants, qu'ils soient parents ou non. Les rires étaient aussi fréquents, à un point tel que plusieurs Inuit et moi-même avions une douleur aux muscles des joues à la fin des activités communautaires. Cette connexion affective implique aussi que les jeunes partagent les émotions vécues par leurs pairs, par exemple, « *if someone dies I really feel it more than down here. Even though the community's more spread out [in Ottawa] or up North, you can really feel something bad or good happens* » (Inuutiq).

Dans un souci d'être « bien interreliés » en ville, les Inuit cherchent à créer des « connexions » avec les nouveaux venus, en d'autres termes, ils cherchent à savoir ce qui les relie. Bien que des visages leur soient inconnus, les Inuit se saluent les uns les autres au sein de leurs « miniunivers » ou lorsqu'ils se croisent en ville. Tous les nouveaux venus (m'incluant) devaient répondre à cette question : « d'où viens-tu ? » Je me rappelle avoir eu un malaise

croyant que l'on voulait tester mon « inuitude » et ma légitimité à être dans leur univers. Or, comme Lévi-Strauss (1949 : 97-99) l'écrit, les liens de parenté réels ou fictifs sont des « caractères inhérents aux relations sociales » dans les mondes autochtones et permettent de déterminer la nature de la relation avec les nouveaux venus. Les gens cherchaient donc à « tracer » mon arbre relationnel – c'est-à-dire autant les gens que les lieux que j'ai côtoyés – afin de voir les liens qui nous unissaient. Une « connexion relationnelle », qu'elle soit directe (sans intermédiaire) ou non (comme l'ami d'un ami), me servait de passeport dans mes interactions. Kianu a confirmé mes observations et m'a précisé que « *a lot of Inuit will treat me better when they know who my mom is. Like when I say my mom's name they'll be like "oooh". Then, they kind of treat me like family. Also when they find out where I am from. When I give them information like that, then, there's a noticeable difference in how they behave towards me* » (Kianu).

Mailani souligna, quant à elle, comment son manque de « connexion » l'éloigne de certaines femmes inuit : « *I think sometimes, it takes a while for some of them to warm up to me, because I'm not from Qikiqtaaluk. I'm from Kitikmeot. Some people don't like that, some ladies don't... they won't warm up to me...* » (Mailani). Tomiak et Patrick (2010) relatent à cet effet que les Inuit ont tendance à se regrouper en ville selon leur région d'origine, comme le Qikiqtaaluk ou le Kivalliq. Toutefois, la ville, avec la communauté inuit urbaine qui se développe, deviendrait un point de ralliement pour les Inuit urbains. En établissant des points communs, les gens peuvent alors discuter d'anecdotes qu'ils partagent et sont en mesure de comprendre les conversations (sauf pour ceux qui ne maîtrisent pas ou peu l'inuktitut ou l'anglais, dépendamment de la langue utilisée; je reviendrai sur cette question à la fin du chapitre 6).

Les jeux inuit, souvent organisés dans les rassemblements formels comme non formels (comme les soirées entre amis), permettent aussi un rapprochement entre les gens, puisqu'ils les portent à interagir pour gagner la compétition et permettent la création d'une « histoire » partagée. Grâce à ces outils relationnels, j'ai mis peu de temps pour me familiariser avec la majorité des Inuit ou autochtones que j'avais l'habitude de côtoyer dans ces miniunivers. Une relation de proximité et de confiance se développe alors à partir de ces échanges, au cours desquels les gens viennent à partager plus aisément des aspects de leur quotidien, ce qui contraste avec la méfiance qu'ont certains jeunes dans leurs nouvelles interactions en ville. Par leurs

interrelations étroites et fréquentes avec la communauté inuit en ville, trois jeunes¹⁸ l'ont explicitement qualifié comme leur communauté. Pour cette raison, la communauté inuit urbaine devient pour certains jeunes Inuit leur premier point de référence et d'attache.

C'est particulièrement par l'entremise de la nourriture provenant de leur territoire, comme le caribou, le béluga, le phoque [rarement], l'outarde, l'omble chevalier ou encore des baies, que s'active en ville l'univers de sens inuit. Ces aliments sont une dimension importante de l'identité culturelle¹⁹ et du sens que peut revêtir l'idée du chez soi des jeunes Inuit. Le chez soi s'articule, par exemple, autour des sensations, des pratiques et des souvenirs qui lui sont reliés. Chloe, au début de notre entretien, versait quelques larmes et me confia : « *I have just a little bit of homesickness... I miss eating caribou meat [rires] and I miss my nieces...* » Je me suis alors rappelé de mes séjours en Amérique latine où je rêvais de manger un met québécois, un met familier me rapprochant de chez moi. Joanasie m'expliqua d'ailleurs détester le goût de la viande en ville et avoir des problèmes à la digérer. L'accès à cette nourriture du territoire au Sud est toutefois limité pour beaucoup de jeunes inuit que j'ai rencontrés, mais ceux étant originaires du Qikiqtaaluk en reçoivent fréquemment, que ce soit par des visites ou par des envois en raison du vol direct Iqaluit-Ottawa, comme l'atteste l'expérience de la famille de Kianu :

The way I've seen it work is through family. If I have an uncle or a cousin coming into town, then typically they'll bring caribou or beluga or fish or whatever. They'll bring it to one of us. Or people just get meat in the mail, but it's not like they call and say "what do you need?" It's just "I caught a caribou, would you like some meat?" There are so many Inuit people coming here all the time. So we have some probably once a month, that would be a safe bet, but probably more often than that. So my sister will have some meat and then she'll just invite people over to eat it, as a supper, that kind of stuff. Everybody just gets together and enjoys it together, like my dad will come over and have some for sure. We invite friends over too. It's not just family but friends as well, close friends (Kianu).

Tungasuvvingat Inuit offre aussi des mets inuit par l'entremise de leurs dîners mensuels, ateliers culturels et lors de grands rassemblements inuit (tout comme OICC) qu'ils organisent.

¹⁸ Ils interagissent davantage avec la ville surtout en raison des affinités et de l'attachement avec le monde inuit urbain. Il s'agit d'Inuutiq, Harry (les deux font partie du même réseau) et Liitia (une bonne partie de sa famille habite Ottawa).

¹⁹ Sauf Aisakie et Flora qui ne mangent pas cette viande et Kianu qui est végétarien. Kianu essuie d'ailleurs des critiques de ses pairs inuit pour être végétarien, (j'aborderai cette question au chapitre 5) et sent qu'il manque des opportunités de rassemblement en lien avec ses choix alimentaires.

Cela permet à plusieurs Inuit en ville d'avoir un plus grand accès à ces produits, en plus de rencontrer d'autres Inuit.

J'ai trouvé intéressant de constater que les jeunes Inuit, du moins ceux que j'ai côtoyés, dégustent la nourriture du territoire en la partageant avec leur famille ou leurs amis proches – ils le font rarement seuls – comme l'explique Oleena :

Mon congélateur est pas mal plein de country food [rires]. [...] Quand on a de la viande, on en partage avec la mère de mon chum... Mais j'ai des amis qui organisent souvent des soupers avec de la country food. Parfois, quand sa mère vient nous rendre visite ou un ami, on en mange aussi, mais ce n'est pas quelque chose d'organisé. Et je ne mange jamais ça seule. C'est très précieux, ça fait vraiment du bien. Avoir accès à tout ça ici, tu es vraiment riche (Oleena).

Ceux dont l'accès à cette nourriture est limité apprennent à rationner leur consommation, comme le souligne Harry : « *I to save it for when I really really want it, 'cause I don't have too much, but I'd eat it a lot more if I had access to it, but I don't. So I save it for little special occasions* » (Harry). Manger de la nourriture du Nord a un effet réconfortant chez plusieurs jeunes Inuit que j'ai interrogés, car ils peuvent aussi avoir le sentiment de se retrouver au Nord. Ils se rappellent alors les moments où ils y étaient, comme le raconte Inuutiq : « *Eating country food brings me back up North. It's unexpected. You think, you're just going to eat it, but when you start to eat it and smell it; it reminds you of when you first had it or when you would use to eat it a lot. You get a bit homesick, but it's comforting because it's physically a piece of home* » (Inuutiq). J'ai d'ailleurs pu observer ces moments de joie associés à la dégustation de certains aliments provenant du Nord lors de ma fréquentation des organismes inuit. Les Inuit étaient d'abord très enthousiastes à l'idée de déguster de la nourriture de chez eux. Tout comme le souligne Inuutiq, ils en profitaient pour raconter des histoires relatant des moments où ils partageaient avec leur famille ces repas ou lorsqu'ils allaient chasser ou faisaient de la cueillette. Avoir en ville de la nourriture du territoire permet ainsi de se remémorer des souvenirs du Nord, d'en être réconforté, en plus de fournir des occasions pour se rassembler en famille ou entre amis.

En résumé, j'ai expliqué dans ce chapitre comment les jeunes Inuit s'étant installés à Ottawa font face à des défis pour entrer en relation avec l'environnement qui les entoure – humain ou non humain – et comment ils (re)nouent des « connexions » dans le monde urbain, afin d'y obtenir un plus grand confort. Il est apparu dans mes recherches que se familiariser avec le

nouveau milieu permet de laisser tomber ses peurs, d'explorer avec une plus grande aisance la ville et de trouver des lieux où ils aiment être. Ils saisissent aussi différentes façons d'évacuer le stress qu'ils ressentent dans leur quotidien en raison des exigences du monde urbain ou de leur déconnexion au monde naturel. Tout dépendamment des ressources auxquels ils ont accès, ils trouvent au sein de la ville même ou aux alentours des espaces de tranquillité ou de rapprochement avec la flore et parfois la faune. Dans le cas contraire, les jeunes Inuit se réfugient dans les arts ou les sports pour décrocher pour un moment d'Ottawa. Leur participation aux « miniunivers » inuit, et parfois panautochtones, est réconfortante, puisqu'ils retrouvent des interactions familières qui les rapprochent du monde inuit dans les territoires nordiques. Cet élément recoupe d'ailleurs les recherches de Patrick et Tomiak : « *Given the continued connectedness of urban Inuit to the territorial North, as just noted, it is no surprise that traditional forms of linguistic and cultural capital, which originate in Northern communities, continue to play a role in the construction of urban Inuit identities* » (2008 : 101). Dans les espaces et lieux où ils côtoient d'autres Inuit et des autochtones, ils sont en mesure de contrer leurs difficultés à s'intégrer au monde urbain, leur sentiment de solitude et de déconnexion culturelle et relationnelle qu'ils éprouvent en ville. Ils y développent de nouvelles amitiés et leur appartenance à une nouvelle communauté. Ils peuvent également en arriver à se sentir en ville chez eux ou à nouveau Inuit. Les façons dont ces jeunes cherchent, trouvent et créent à Ottawa des espaces familiers et de reconnexion, des zones de confort « mobile », et des « miniunivers » inuit pour supplanter les inconforts qu'ils expérimentent en ville, mettent en évidence qu'il est possible d'y vivre leur inuitude et, surtout, qu'ils y font preuve de courage et d'initiative, malgré leurs peurs et les limites que leur impose le monde urbain.

CHAPITRE 4

INUUSIQATTIARNIQ : (RE)TROUVER L'ÉQUILIBRE

Quitter son « chez soi » pour s'établir en ville représente un grand saut pour plusieurs participants à mes recherches par leur adaptation nécessaire à ce nouveau lieu, comme nous l'avons exploré au chapitre 3. Toutefois, l'idée de vivre en ville prend différents sens pour ces jeunes. Elle leur est notamment synonyme d'une plus grande intimité et autonomie, de renouveau, de (re)découverte, de répit, de sécurité, d'excitation, d'affirmation et même de (re)connexion. Les expériences que font les jeunes en ville sont modelées par les motivations les ayant incités à s'y établir de façon temporaire, voire permanente. Lors de nos rencontres, ces jeunes m'expliquaient leurs engagements et leurs choix en ville surtout en se positionnant par rapport à l'univers de sens inuit. Dans ce chapitre, j'explore les buts qui les ont amenés à s'installer à Ottawa et/ou à y rester de même que les façons dont ils utilisent leur place en ville pour atteindre ces objectifs. Il s'agit ici également de répondre à une des préoccupations de responsables d'organismes inuit qui voulaient saisir pourquoi les jeunes déménagent à Ottawa et comment ils vivent cette expérience.

Dans le chapitre qui suit, je présente une sélection des parcours de huit jeunes participants à mes recherches. J'ai retenu, dans l'ordre, les parcours d'Aisakie, Harry, Mailani, Nauja, Pitseolak, Flora, Joanasie et Inuutiq (voir l'annexe C pour des détails démographiques), car ils présentent divers types d'expériences urbaines allant d'une quête d'émancipation à la recherche d'une reconnexion au monde inuit. Chaque parcours est marqué par des motivations particulières et agencé de façon créative et originale par ces jeunes. Ils sont souvent modulés en vue de trouver un plus grand confort personnel au sein de la ville et par rapport au monde inuit. J'utiliserai ces expériences pour contextualiser les façons dont ils utilisent leur présence à Ottawa à la fois pour obtenir un plus grand confort en tant que personne et collectif par rapport à leur communauté mère et à l'univers inuit. Faisons d'abord la rencontre d'Aisakie.

4.1. RENCONTRES AVEC DE JEUNES INUIT EN VILLE

4.1.1. Vivre pleinement son identité sexuelle : rencontre avec Aisakie

Being gay it doesn't... I felt like I couldn't completely fulfill my desire to just be free and I felt people didn't really understand me. I guess... that was a reason to leave, but... that hasn't really defined me completely. I have never seen myself as gay first, never. It's just a little part of who I am. What brought me here was, because I knew so much more from what [the North] had to offer. I have big ideas and [Nunavut] couldn't fulfill such big ideas. [...] And a lot of Inuit live here and there are Inuit organizations, so I knew that I'd be well connected with the North and Inuit living in Ottawa, plus I was very familiar with this city. So, there was that sense of familiarity hum... and I like that idea of coming from my community "big city living" [rires] hum... you know being connected with my people, and also having that sense of privacy and independence and freedom to be whoever and what I ever wanted to be. It was that I think the real drive that brought me to Ottawa (Aisakie).

Ce témoignage d'Aisakie, un travailleur dans la trentaine, révèle l'interconnexion de plusieurs motivations l'ayant mené à s'installer à Ottawa : son départ du Nord est lié à son malaise par rapport aux siens en lien avec son identité sexuelle, mais aussi à son envie de se donner les moyens pour mettre de l'avant divers projets, tout en étant exposé physiquement au monde inuit. Aisakie est à Ottawa depuis un peu moins de cinq ans. Il constate que la vie en ville lui permet de vivre son identité sexuelle sans subir continuellement le jugement des siens, d'avoir une vie privée, d'être « réellement » lui-même et d'interagir avec le monde inuit.

Au cours de l'entretien, Aisakie m'expliqua les pressions quotidiennes vécues au Nord par rapport à son identité sexuelle et, à quel point, elles lui étaient une source d'inconfort, voire de douleur. Voici comment il expliquait, d'une voix tremblante, la situation :

I have to say that there is a lot of pressure to be a certain way, especially in a small very kind odd conservative and very religious community. [...] Some people were obviously uneasy with the fact that I am gay. I think, it mostly has to do with them being insecure, being afraid to interact with somebody who's gay, because... it's not something that a lot of people had faced. [...] I didn't really talk about it with anybody. I think sometimes people would just not say anything to me about those types of things. It was something that people just didn't bring up with me (Aisakie).

Cette réalité marque un contraste avec les façons dont Aisakie expérimente la ville : à Ottawa, il se sent libre d'exprimer son identité sexuelle et de s'affirmer comme personne. Peu de temps après y avoir emménagé, Aisakie a fait la connaissance de son amoureux, un non-Inuk, avec qui il partage depuis son quotidien en ville. Avec lui, il développe de nouvelles amitiés au sein de la communauté gaie d'Ottawa et explore la ville et ses environs. Il aime les possibilités

qu'offre la ville et particulièrement le fait de pouvoir s'exprimer comme il le sent à travers ses choix vestimentaires ou ses activités.

Aisakie se dit également en mesure de développer sa carrière, et ce, tout en contribuant au bien-être du monde inuit. De par son travail et par son emplacement à Ottawa, il s'insère dans un réseau national inuit et panautochtone²⁰ et a les ressources nécessaires pour mettre de l'avant des projets pour aider le peuple inuit. Au Nord, Aisakie sent qu'il ne pourrait s'investir de la sorte. Il dit ainsi aimer particulièrement Ottawa puisqu'il peut interagir directement avec l'univers de sens inuit et cela est essentiel à son confort en ville.

Ayant surmonté ses principaux inconforts en ville, tout en pouvant exprimer son identité sexuelle, s'ouvrir aux autres mondes et naviguer au sein de « miniunivers » inuit, Aisakie se dit bien à Ottawa et s'y sentir chez lui :

I feel great [here]! I'm very happy. I have never been happier in my entire life! [rires] When I moved to Ottawa I made the decision that I was going to make Ottawa my home. I have chosen that I am not a stranger in Ottawa that I live here that I have every right to be here. So that's what I'm making it. So I am happy because Ottawa is my home (Aisakie).

À Ottawa, il se sent aimé, compris et appuyé par son entourage, particulièrement dans sa relation amoureuse, et il s'investit pour le bien-être du monde inuit. Il trouve ainsi un certain équilibre entre son bien-être personnel, sa carrière et des interactions sociales saines, c'est-à-dire des interactions qui supposent le respect de sa personne. Sentant qu'il peut s'épanouir en ville, Aisakie transporte alors son « chez soi » du Nord au Sud.

²⁰ Comme souligné au chapitre 1, Ottawa attire des organisations nationales inuit et autochtones par sa proximité avec les institutions politiques fédérales, ce qui rend plus facile le réseautage et contribue également à la création d'une fonction publique autochtone, dont Aisakie fait partie Statistique Canada (2005).

4.1.2. Reconstruire sa réputation : rencontre avec Harry

I accepted my life and my existence; that's how it's going to be for the rest of my days. It didn't even occur to me that I could leave and live something else. I thought with the decision I've made and what I had done, that's what I was stuck with. I couldn't even get an interview as a, for a clerical job, just because people wouldn't pick me. They saw the condition I was in after [a member of my family] died. Here in Ottawa with no one knowing me and... without being able to judge me, except for what I had on my resume, I was given an opportunity. [...] But, you know, I have to say that I missed my family at times and I was lonely, because I didn't have too many friends, but... that loneliness inside here was better than the misery of what I was experiencing up there... and I was working towards something here; I knew it was for the greater good, right? I had so much more to offer the world, I was just... burning out there doing nothing (Harry).

Bien que son intégration urbaine fût au départ difficile, notamment en raison de son alcoolisme, Harry, un travailleur de 33 ans, aborde le fait d'habiter Ottawa comme un renouveau par rapport à son vécu au Nord. Avant de déménager en ville, les gens le voyaient comme un paresseux et un alcoolique. Il s'agit qui plus est de critiques très dévastatrices pour un Inuit, puisque dans l'univers de sens inuit, les personnes paresseuses sont vues comme nuisant à l'harmonie du groupe et à sa survie (voir Collignon 2002 : 397). À cause de ce stigmate, il m'explique être mal à l'aise dans ses interactions et ses engagements au Nord, car il n'ose pas sortir de son domicile, il n'y voit pas de possibilités pour changer les perceptions des autres ni d'opportunités d'emplois. Harry était incapable de se projeter au-delà de cette condition. Il peint sa réalité en ville, comme une façon de s'éloigner des préjugés et, surtout, d'être graduellement mieux avec lui-même depuis ces trois dernières années.

Harry voit la ville comme l'occasion d'un renouveau pour rompre avec son image passée. Il est bien dans ce qu'il entreprend, car il ne connaît pas les habitants et ne perçoit pas leurs jugements. Se retrouver seul a dans la circonstance aussi ses côtés positifs. Harry dit oser pratiquer de nouvelles activités qui l'éloignent de l'alcool et améliorent sa santé. Entre autres, il fait maintenant de la course à pied. Il souligne notamment que c'est par son intégration à un groupe de jeunes autochtones et Inuit qu'il a transformé sa vie (je parlerai de ce groupe au chapitre 6). Grâce à la pratique des sports en plein air et de la méditation avec ses nouveaux amis, il dit se sentir plus à l'aise avec lui-même et a cessé de boire. Il développe également une fierté par l'entremise de ses succès au travail : il explique avoir des opportunités d'avancement au sein de son entreprise et recevoir des commentaires positifs sur ses projets. Harry travaille dans une entreprise attachée au développement nordique. Parmi ses collègues de travail, on

retrouve des Inuit. Harry soutient que grâce à son emploi qui lui procure un revenu et un horaire régulier, il est en mesure d'avoir un bon niveau de vie et de s'investir pour sa communauté dans ses temps libres.

Il m'expliqua ainsi se sentir à l'aise en ville et s'y sentir heureux. Cette citation est d'ailleurs très évocatrice de son enthousiasme :

In a healthy body is a healthy mind... You see I went roller... like I was telling about living in the moment, it was about a week, two weeks, I had taken that first [meditation] course and... I went for a roller blade... and... I cried, I was listening to my iTunes and I had this feeling of... it just felt so good to be alive... it was the first time I ever felt that, you know? You can't appreciate that when you're a kid 'cause it's the norm, you know? We're playing, having fun, and laughing with friends : that's the norm all the time; I've experienced that sincere kid... I'm so glad I have it now... and I want to be a healthy hundred! (Harry).

Il souligne, comme Aisakie, qu'Ottawa est devenu son chez-lui, car son expérience y est positive, ce qui contraste avec son vécu au Nord. Il désire maintenant y prendre racine : il se voit lié à ses nouvelles amitiés et voit ce milieu comme émancipateur. Il dit aussi pouvoir se réaliser en tant que personne et travailleur, donc avoir une vie productive. Harry m'explique tenir à cette image positive de lui-même dans ses interactions et ne veut pas être associé à son passé houleux. Il se voit d'ailleurs comme un meilleur inuk, puisque « *before I was the average White guy* ». Dans nos rencontres, Harry semble d'ailleurs vouloir contrôler les impressions qu'il fait sur moi et plus largement sur la communauté inuit, en montrant une certaine image de lui-même, et donc en évitant le plus possible de laisser libre cours aux interprétations diverses (Goffman 1973) : il soigne son allure, son vocabulaire et adopte un ton à la fois calme et confiant, tout en ayant une certaine distance dans ce qu'il révèle de lui-même. Il confie en ce sens souhaiter que sa communauté mère transforme son jugement envers sa personne.

4.1.3. Développer une confiance en soi : rencontre avec Mailani

Things went from going really good for me and I was just kind of at my breaking point. It was... I had to leave from there 'cause I just felt that wasn't going to be good for me to stay. I had all these people that were in the party scene and it was like, they wouldn't take "no" for an answer if I was like "no, I don't want to go out" they were like "oh, come on! It'll be so much fun". It was just... their mind is in a completely different place than me and I just... I couldn't stay there so that's why I came here. I saw it as a way for me to better myself; I needed to be on my own. [...] I wanted to come here to prove to myself; to make something a little bit more myself, to be a little bit more independent, you know? I would just... so I can better self-identify and have more of that strength (Mailani).

Dans ce témoignage, Mailani, une jeune administratrice de 30 ans, mentionne plusieurs situations d'inconfort qu'elle vivait au Nord, particulièrement avec ses amis, et ce, à la suite d'une rupture amoureuse. Là-bas, elle indique être limitée dans ses expressions et se sentir jugée par les membres de sa famille et de sa communauté, que ce soit en vertu de ses attitudes et opinions différentes ou encore à cause de son apparence qui se distingue des autres par son identité mixte (inuk et qallunaaq). Elle ne souhaitait pas s'enfoncer dans l'alcool comme plusieurs personnes de son entourage pour remédier à sa peine et voulait concrétiser ses ambitions. Elle mentionne d'ailleurs que c'est au fil de ses expériences qu'elle se différencie de son entourage : « *The older I got, the more opportunities I wanted to provide for myself. The more educated I was, the more opinionated I was* » (Mailani). Elle entrevoit donc la vie en ville comme un moment d'introspection et d'affirmation d'elle-même par l'autonomie qu'elle y trouve. C'est pour elle une façon d'être plus cohérente avec les valeurs transmises par sa famille, surtout sa grand-mère, et de se respecter. J'approfondis cette question au chapitre 6.

Ayant obtenu un bon emploi, Mailani décida de s'installer il y a de cela quatre ans à Ottawa. Elle me fait savoir qu'au départ, elle vivait des inconforts et portait toujours sa peine. Elle n'était pas en mesure de retrouver un équilibre dans son quotidien : le lieu où elle habitait favorisait au contraire des interactions fréquentes avec les bars et donc un style de vie avec lequel elle voulait rompre. Elle me dit avoir changé de quartiers pour cette raison. Mailani explique ici son cheminement :

Ottawa is like any other city, but it all depends on what you want out of it. I mean there are opportunities for schooling; there are opportunities for work. It's just what are you willing to make of it. It's what you make it you know what I mean. [...] Some people want to escape something, but they just continue on the same way and that really, they're not challenging themselves (Mailani).

Mailani utilise sa présence en ville pour adopter un nouveau style de vie. En plus d'avoir changé de quartier, Mailani souligne être en mesure de choisir ses amitiés et de chercher celles qui sont positives. Elle parle surtout de ses amis inuit avec qui elle partage l'univers de sens inuit et de ses choix de vie. Mailani se dit aussi supportée par son nouvel amoureux (non-Inuk) : ensemble, ils interagissent dans des milieux hors des bars et de la consommation d'alcool et préfèrent des fréquentations saines. Elle aime le fait que son amoureux s'engage

dans la relation et développe avec elle le projet de créer une famille. Mailani se sent soutenue dans ses ambitions.

Elle déclare être à l'aise avec elle-même et confiante de ses choix dans son parcours en ville. Tout comme Harry, Mailani est prête à renouer avec le monde inuit se sachant moins influençable et plus forte émotivement. Elle se dit connectée à sa culture et participe aux activités d'organismes inuit, ce qui la réconforte.

I feel like I have more control and not where I was mentally or emotionally or... hum how should I put it? Even socially or whatever influenced the way that I was like 2 or 3 years ago, right? Whatever affected me before, I feel like I have control of that. I have a stronger sense of who I am and I don't have to succumb to other people or social situations to feel accepted or to feel content. [...] You know what makes me feel good? Progress. If I'm making progress in my life or making an effort to make progress in my life, I feel more at ease. [...] I recently started going to more Inuit community events, which I didn't do when I first moved here, because I wasn't ready to... I wasn't settled, you know? I was more... I wasn't ready (Mailani).

Quelques semaines après notre premier entretien, Mailani m'apprend qu'elle veut rentrer chez elle. Elle s'ennuie de ses grands-parents et se voit prête à y retourner. Elle est très enthousiasmée relativement à son retour et y voit une opportunité pour son conjoint de réintégrer le marché de travail et de découvrir les réalités inuit. De retour au Nord, Mailani me confia au téléphone revivre des tensions au sein de sa communauté à cause de ses critiques par rapport à la consommation d'alcool de ses parents et de ses amis, mais aussi parce que son conjoint est un *Qallunaaq* et que cela est mal perçu par ses pairs. Elle hésite entre rester dans sa communauté ou quitter pour s'installer en ville : elle est à la recherche d'un équilibre entre être près de sa famille et de sa culture, et être appréciée telle qu'elle est. Ce parcours montre que certains retournent au Nord et, donc, que le choix de vivre en ville n'est pas nécessairement un choix final. Il y a donc un mouvement entre le Nord et la ville tout comme Lévesque (2003) le souligne dans ses recherches avec les autochtones habitant les villes du Québec.

4.1.4. Ne pas perdre la face : rencontre avec Nauja

Summarize my experience here in Ottawa... [Il pense] It's been fun. It's been like, I've learned lots and I've developed many relationships that I'll ever let go of but uhh... I guess I kind of moved down here on a bet, bad timing to be honest 'cause before here I never really had trouble with identity or anything. It's just, when I first came down it was finally a reality for me that me and my girlfriend had split up so I took that pretty hard. I don't know, I don't know how to summarize this experience. Cause without her I didn't know... who I was or whatever so everything was on you. I've spent the last couple of years just trying to forget who I was before here, growing up and that's how I spent my time, trying to just drop everything, just create a new me. I guess that's how I dealt with the break up. [...] And I'm just here because I've got expectations back home and... In a way, it is because when I grow up I want to be a politician. I want to be the mayor or something when I'm home. I could see that happening. I'm here just to learn. [...] When I'm home I'll miss [Ottawa], just because when I'm home I'm not able to party as much or as hard or anything. But other than that it's really... I'm here for my community, family and because after here I'm pretty much guaranteed a good job, a good paying job that I would probably won't like but... [rire jaune] (Nauja).

Dans ce témoignage, Nauja, un étudiant de 21 ans, souligne diverses tensions qui expliqueraient sa présence en ville. Il cherche à combler les attentes de sa communauté à son égard et ses propres ambitions en poursuivant ses études. Il vise aussi à oublier sa peine d'amour et obtenir un confort, du moins temporaire.

Nauja m'explique plusieurs des malaises qu'il vit tout en étant à Ottawa. Il me dit d'abord être troublé par sa rupture avec son ex-amoureuse. Il lui est difficile de passer à autre chose. Il prend en ville une pause de cette réalité. Il a également le mal du pays, particulièrement quand il apprend que ses parents ont à nouveau des problèmes d'alcool et qu'il ne peut être présent pour ses frères et sœurs. Il me dit également se sentir nostalgique lorsqu'il y a des événements auxquels il ne peut participer. Nauja est inconfortable avec sa solitude puisqu'elle l'amène à se concentrer sur sa propre personne plutôt que de l'amener à aider ses proches. Être seul est, aux yeux de Nauja, lié aux moments où il n'est pas bien et qu'il s'exclut pour vivre sa douleur. La vie en ville n'est donc pas que positive. Elle amène avec elle son lot de souffrance, de solitude loin des siens et de la communauté, situation à laquelle il faut conjuguer les défis de la ville vus au chapitre 3.

Nauja souligne malgré tout l'importance de conserver une image positive de lui-même devant sa communauté. En étant en ville, il peut travailler à ses malaises, loin de leurs regards. Ainsi, il ne trompe pas leurs attentes. Il dit négocier sa peine d'amour et les défis du monde urbain

selon ses propres termes, et ce, en consommant de la drogue. Au Nord, il ne pourrait agir de la sorte, comme il l'explique dans cette conversation :

Stéphanie : What do you do when you are with your friends?

Nauja : Smoke weeds [rires]. Yah... I do smoke a lot of weed here, but when I'm home I don't really, because back home I'm a role model [rires]. And I have a lot of expectations and family, everything like... it's my real life I guess. I don't consider this real life or anything. I don't make my home a home. I just, you know, I don't see it as being my home.

Stéphanie : So when you're up North, you cannot act like...

Nauja : [il m'interrompt] No no... because everybody knows me. Where I am from - I am from a place 2000 roughly, 1500 - everybody knows everybody. Growing up, I was always a role model and... always had expectations from everybody and so... I never really did that stuff and I had a girlfriend too that was pretty... so... I just... It's because I don't want to think when I'm here I guess. I don't know it's... it's numbing... [...] I'm here just for school and... Just to be away from home for a while I guess... I don't have anything back home other than family and... I hate living with my parents (qui sont alcooliques)... now I'm here just trying to... [Hésitation] How do you say it? Though things out; just work it out, just try to work it out, force it to work and get my [diploma] at the end of the year and go back home. I just try to do the minimum and... do homework, go to school and once that's over I just go home and smoke weed and play games with the guys (Nauja).

À la lumière de ce témoignage, il ressort que les (in)conforts de Nauja varient d'une circonstance à l'autre. Ils dépendent à la fois du milieu urbain et des réalités au sein de sa communauté, des émotions rattachées à ses obligations et à ses interactions sociales. Dans sa vie en ville, Nauja est à la recherche d'un certain équilibre, tout comme d'autres jeunes participants à mes recherches. Dans cette quête, Nauja endure les inconforts qu'il ressent en habitant la ville dans le but de maintenir l'image que les gens ont de sa personne (voir Goffman 1963 : 152 sur la présentation de soi). Il me dit chercher à répondre à leurs attentes en acquérant des connaissances qui lui permettront d'obtenir un bon emploi afin de continuer d'être une source d'inspiration pour les siens. Être un bon exemple pour ses pairs dans le monde inuit est d'ailleurs un rôle attendu de l'aîné des enfants d'une famille; il s'agit de « *nukariittiarniq* » (McGrath 2011 : 116). Nauja correspond à cette norme sociale et il se doit d'y répondre dans ses interactions sociales.

4.1.5. Construire sa vie selon ses points de repère : rencontre avec Pitseolak

I want [my daughter] to grow in one house, where she has memories where she has a connectedness. She has to learn the views and mentalities of being down South while holding on to her Inuit heritage. That's what I'm struggling to do right now. I'm really struggling. I want her to have my point of views, but I still want her to be connected to the community, uh, the positive sides of the community. I don't want her to be

negatively influenced by a lot of the problems that Inuit have. And that's a challenge that I'm facing (Pitseolak).

Pitseolak, un jeune père de 23 ans, a connu dans son enfance plusieurs familles d'accueil à Ottawa. Quant à ses expériences urbaines, il me parle surtout de son enfance et de sa petite fille. Il m'exprime d'une part l'importance qu'il accorde à l'intégration de sa fille à l'univers inuit. Il me dit tenir à ce qu'elle soit à l'aise avec son identité inuit et qu'elle se sente membre à part entière de la communauté inuit à Ottawa. Il s'assure ainsi qu'elle soit exposée et maîtrise l'inuktitut. Il mentionne d'ailleurs que sa conjointe, qui est Inuk, contribue positivement à sa relation avec la communauté en servant d'intermédiaire auprès de sa famille maternelle ou par son implication communautaire. Il précise à plusieurs reprises qu'il tient à protéger sa petite famille des problèmes reliés au monde inuit en ville. Il souligne en ce sens désirer qu'elle ait accès à un environnement stable, sécuritaire et sécurisant qui puisse lui donner les ressources nécessaires pour être à l'aise en ville. Son père biologique (un non-Inuk) lui est en ce sens une grande source d'inspiration :

[My father] is a strong connection that I have. That's because there's another thing is, the way he was raised... umm... is different from the way Inuit were raised. So my connection to him is a lot stronger, because I can relate to him a lot better than I can relate to my mother. Even as a child, growing up, you can see which life is better and his choice of life of how he wants to live is a lot healthier than the way my mother chose to live at any day, at any point. It's his mentality to work and that's what I wanted to associate myself with. He is my role model. [...] He's the one that's successful when it comes to it (Pitseolak).

Il n'a toutefois pas cette impression de sa famille maternelle ou du monde inuit urbain. Pitseolak a plutôt une image négative de ses interactions avec d'autres Inuit comme il le souligne dans cet extrait :

I don't have too many Inuit friends because they all drink usually or smoke cigarettes... there aren't too many good characters, even among Inuit men. A lot of them are abusive. [...] They don't have any motivation to work or strive towards anything. [...] Yes, they can have kids with a lot of women, but they don't have a family. And you know... I usually avoid them, whenever I look towards Inuit and I see there's stereotypes and... I don't want to hang out with them. Why? It's negative! And it's all negative! No matter what... even if it starts off positive in the beginning, you meet a really good guy and it turns into something negative really quick, really fast (Pitseolak).

Il me raconta d'ailleurs que c'est à cause de l'alcoolisme de ses parents qu'il s'est retrouvé en famille d'accueil. L'univers inuit urbain rime donc pour lui avec la toxicomanie, la négligence et l'abus de confiance et il tient à s'en distancier pour le bien-être et la sécurité de sa conjointe

et de sa fille. Pitseolak voit toutefois dans le monde inuit d'avant une source d'inspiration pour parvenir à un bien-être communautaire en ville. Sa perspective recoupe d'ailleurs celle de certains Māori qui conçoivent ce monde d'avant comme un « *dreamtime* » (voir Gagné 2013 : 64). Voici comment il explique son point de vue :

My mentality is to do like you did old days, where it was a community-based effort. So, if somebody had a problem, the community would step in to help. You would have a better chance of succeeding. It doesn't work down here. The way the system works down here with the government, every Inuk is on their own. It just doesn't work that way. Down here, everybody's so separated and disconnected. Yes, there are a lot of Inuit in Vanier, but they're all separated. Every Inuk has his own problems; nobody has that connective (Pitseolak).

J'ai trouvé donc surprenant de croiser Pitseolak lors d'activités communautaires – c'est d'ailleurs dans ce cadre qu'il a rencontré sa conjointe. Il y interagissait avec des membres de sa famille maternelle et d'autres Inuit, il jouait avec les enfants ou il avait des discussions sur son travail et sa famille. Il semblait avoir du plaisir. Je l'ai toutefois vu mal à l'aise, lorsqu'il jouait du tambour pour et avec sa fille. Il me précisa s'empêcher de jouer, n'ayant pas les connaissances requises. Il était aussi attentif aux regards des autres Inuit. Je l'ai néanmoins vu essayer discrètement de jouer, devant l'insistance de sa petite fille, ou encore lui parler en inuktitut. Il dit faire ces efforts pour elle, pour qu'elle connaisse sa langue. En entrevue, Pitseolak souligne qu'il se sent mis à l'écart dans les interactions inuit par sa méconnaissance de l'inuktitut. Il dit d'ailleurs ressentir un désintérêt à son égard de la part des autres. C'est en lien avec ces facteurs qu'il explique son intégration difficile à la communauté :

It's the same the language barrier between you and I; it's the same thing between my community and me as well. That goes along the lines of I've lost my culture... I want to be part of the community, but as soon as you don't know the language, you're really disconnected. That's 80% of it. If you can speak to an Inuk in Inuktitut, you have your foot in the door (Pitseolak).

Pitseolak a donc une curiosité pour l'univers de sens inuit, mais elle se lie à une peur d'être jugé dans ses tentatives de déployer son « inuitude » et d'exposer sa famille aux problèmes d'alcool et de violence auxquels sont confrontés beaucoup d'Inuit urbains. Ses explorations des « miniunivers » inuit en ville sont donc subtiles et prudentes.

4.1.6. La ville est pour les jeunes : rencontre avec Flora

A lot of people who are from the North, once they move down, because they have so much to do, they don't like to move back. Once you go back, you're... oh you can't go out shopping or you can't just walk around the city... a lot of older people they like to be up North just because everyone's so close to each other : you can just walk to someone's house, because the towns are so small. But if you live in the city a lot of people just get lonely. I find that if you're younger, you're going to want to explore more, right? And if you're older, you're going to want to be with people, you know? Be more... in your cultural environment. [...] So... Being able to connect to my culture here definitely makes me love [the city] even more (Flora).

Dans nos échanges, Flora, une jeune étudiante de 19 ans, souligne sa préférence pour la vie urbaine en mettant l'accent sur l'aspect animé ou distrayant de la ville et en insistant sur le caractère ennuyant de la campagne. Elle lie également la ville avec la jeunesse et le Nord avec les aînés. La ville est bien pour les jeunes pour ses sources de distractions (le centre-ville, les boutiques, les loisirs) et d'apprentissages (comme les institutions scolaires ou les lieux de travail). Elle permet d'explorer, selon Flora, ce qui est plus typiquement jeune, ce qui n'empêche pas d'être connectée au monde inuit. Dans son cas, la ville est nettement plus attrayante que le Nord et elle y est confortable. Elle explique ici sa préférence :

[Ottawa], it's a place that's... there's stuff to do, but it's nothing too busy like New York. It's not overwhelmingly busy, but there are enough things to do. It keeps you from being bored. I like how there's always tourists in Summer time and you can go bowling or walking around with entertainment. It's not like overly busy where you don't want to go downtown, 'cause there are too many people. It's not like there's no one at all where, it's like, you go downtown, but then there's absolutely nothing. I feel that's a balance²¹ : Ottawa had very nice balance; where it's not too busy, but not too... hum... boring. Which is why I like it (Flora).

À Ottawa, elle se sent libre d'aller où elle veut et de faire ce qu'elle veut. Elle a accès à des distractions et à des objets – comme des vêtements – de tout genre. Étant inaccoutumée à la vie au Nord, elle sent que son quotidien y serait plus difficile. Elle me dit être inconfortable avec certaines réalités des communautés nordiques. Flora critique les conditions de vie, dont les logis surpeuplés, le coût de la vie exagérément gonflé et les drames quotidiens.

En ville, Flora aime, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, pouvoir se « connecter » au monde inuit dans ses interactions quotidiennes. Elle décrit d'ailleurs sa mère comme un vecteur entre elle et sa culture : elle lui enseigne l'inuktitut, lui transmet les valeurs inuit et

²¹ Ottawa est une ville dont une grande partie de la population travaille comme fonctionnaire pour l'État canadien au centre-ville. Les heures de pointe sont par conséquent animées et les soirs de semaine calmes.

l'inclut dans ses réseaux. Flora interagit avec le monde inuit par les visites qu'elle reçoit chez elle ou qu'elle rend aux amis de sa mère et sa participation à des événements communautaires inuit à Ottawa. Pour elle, ces moments sont privilégiés. Ils lui donnent l'opportunité d'être à jour par rapport aux *unikkaat* (histoires vivantes) de sa famille et de ses deux communautés (en ville et au Nord) et de partager de la nourriture du territoire.

Dans ses études, Flora m'explique chercher à la fois à contribuer au bien-être de sa communauté et à obtenir un bon emploi. Dans ses cours et travaux correspondant à sa majeure en études autochtones, elle dit se sentir « connectée » et avoir de l'aisance avec la matière. Le même phénomène se produit lorsqu'elle travaille en milieu inuit. Elle est familière avec les problématiques inuit de par ses propres expériences. Elle est passionnée par ces problématiques et ce lien étroit avec sa culture la motive. Flora précise s'être aussi inscrite à une mineure en droit pour s'assurer une expertise dans ce domaine. Elle tient à avoir une carrière qui lui permettra d'améliorer le monde inuit et d'avoir un bon niveau de vie. Ceci dit, Flora trouve parfois le contenu de ces cours trop abstrait. Flora fait en ville un pari gagnant : elle a accès à la réalité urbaine qu'elle trouve excitante, a des interactions avec des Inuit qui la réconfortent, poursuit des études et occupe des emplois qui lui permettent d'être productive à la fois pour elle et pour sa communauté.

4.1.7. Faire partie du monde inuit : rencontre avec Joanasie

I realized I know more about my [First Nation] heritage than I know about Inuit. And I was never really equal I always knew one more than the other. And when I wanted to apply NS program I kept thinking I want to know what my background history is with the Inuit. And I want to know and understand what this is all about and what it means to be Inuit and what's the history. I always asked my dad questions a lot like... the history of the Inuit and he wouldn't tell me. He was in Residential school and he found hard to connect with me on that level. [...] Before, I didn't understand that, but being down here, being in these courses, they're teaching me to understand. It makes me feel stronger and confident to say that I'm my dad's daughter and I know what his life had been (Joanasie).

Étant à la fois Inuk et Amérindienne et ayant vécu la majorité de sa jeunesse dans sa communauté maternelle amérindienne, Joanasie, une étudiante de 21 ans, m'explique lors de notre rencontre que sa présence en ville est un moyen pour en apprendre davantage sur le monde inuit. Son parcours se rapproche étroitement de celui d'une autre jeune Inuk-Amérindienne que j'ai interviewée, Gabriela. Les deux jeunes femmes ont souligné les mêmes

tensions et les mêmes motivations les amenant à étudier en ville. Gabriela décrit par contre sa communauté amérindienne comme étant déconnectée de sa culture et vivant dans le monde des Blancs. Pour elle, tout comme Joanasie, l'univers de sens inuit correspond à des valeurs et pratiques culturelles inspirantes et réconfortantes. C'est un monde auquel elles veulent adhérer et leurs études leur procurent des outils essentiels pour y arriver.

Pour Joanasie, comprendre ses origines inuit est pourtant difficile, car malgré ses tentatives pour acquérir des connaissances, son père a un malaise face à la transmission de celles-ci ayant vécu l'expérience des écoles résidentielles. Entreprendre un programme en études inuit avec Nunavut Sivuniksavut fut pour Joanasie une façon de comprendre d'où elle vient. Joanasie me dit se sentir « connectée » à la matière enseignée. Elle vit des sensations fortes lorsque sont abordés des événements relatifs à ses ancêtres et à son *atiq*. Ces sensations piquent sa curiosité et la motivent dans ses projets.

En plus de lui permettre une revitalisation de ses connaissances inuit, Joanasie précise qu'elle fait ses études dans l'objectif de réaffirmer son identité inuit. Elle se sent pourtant jugée pour ses engagements multiples. Confiante, elle me dit être liée à ses deux cultures et les vivre conjointement et s'affirmer comme Inuk et comme membre de la Première Nation de sa mère. Émue, Joanasie me raconte comment elle se sent malgré tout parfois dans un vide identitaire devant le rejet de son « amérindianité » ou son « inuitude » par ses communautés respectives. Ce passage est particulièrement saisissant :

I was never fully First Nations or Native to [my mother's family]. I was only half and because I was only half, I wasn't as good as they were. I was questioned all the time. [...] To have your own people deny you is hard. And I had that all the time. [...] At first, when you don't ever hear them and all of a sudden you hear it in your own community, in both communities, you feel like, like you're not human almost. Like, you're not a race; you're just something else. Like a new race, like you're not Native, you're not Inuk, you're not White. What are you? You're a new category; you're something else. That's what it felt like; I wasn't belonging into any of those. [...] When I came back to my mother's community, they were saying "You're not us anymore. Whatever you were before that, you're not us." I had to gain all that back and that respect, but... in the end, it was worth it to show them, this is whom I am. You can't tell me who I am. [...] You can't ever just be one more than the other. It all ties in together. [...] I like the fact that I have two cultures and I can express both of them, I'm not just one or the other, I'm both (Joanasie).

Joanasie ajoute être appuyée dans ses études par sa famille inuit, mais incomprise par sa famille amérindienne pour ses intérêts envers le monde inuit. Elle pense cependant qu'avec les connaissances qu'elle acquiert en ville, elle sera forte dans les deux mondes, inuit et

amérindien. Elle me confie espérer taire leurs préoccupations : « *once they start to see that me using both cultures, you know uniting them, they'll understand and it'll just take a while to have them understand that I am also half Inuk* ». Elle souhaite aussi suppléer aux critiques de membres de sa communauté inuit et être perçue comme membre à part entière de celle-ci : « *to me, even though I'm far apart from them, when I get back it'll make everything that much stronger, because I'll have more knowledge of everything* ».

Joanasie souligne également que son séjour en ville la mène à s'autonomiser en tant que personne : elle gagne en responsabilités. Elle dit aussi pouvoir s'établir et avoir son propre chez elle. Elle se sent prendre racine à Ottawa et y trouve un point intermédiaire entre ses communautés inuk et amérindienne. Elle aime se sentir adulte et autonome, comme l'évoque son enthousiasme dans cet extrait : « *I'm living on my own. I've never been so afraid, but so happy to be independent [rires]. [...] It's so different! Like, all your responsibilities just went higher, right? I am an adult and I have my responsibilities now. It's no more about school and homework and don't worry about the rest. It's school, homework, worry about the phone bill, the power, everything* » (Joanasie).

4.1.8. Se reconnecter à son monde : rencontre avec Inuutiq

I feel content, because it's the city outside of Nunavut with the highest number of Inuit and we have a relatively strong community for not being an Inuit community. And, if anyone gets sick they come down here. I feel bad, but it's the Inuit hotspot outside of Nunavut [rires]. I'm really happy and comforted by that. [...] I feel privileged to be here, about that, and I'm also sad, 'cause I have to be down here to earn money and go to school and everything and not be with my community up North... [...] It's bitter sweet. You can't live how you're used to up North, but it's come to the point where people will have to go to school and earn money in order to survive. I feel I'm almost like a warrior down here, fighting for our culture sort of thing (Inuutiq).

Inuutiq, une étudiante Inuk de 24 ans, s'est installée en ville à l'adolescence avec sa mère et ses frères et sœurs. Elle se dit privilégiée de vivre à Ottawa, car elle peut à la fois avoir accès au monde inuit et obtenir une bonne éducation tout en appuyant sa famille. Elle y souligne le fait que beaucoup d'Inuit y vivent et qu'il s'agit d'un lieu transitoire qui lui permet d'interagir avec les membres de sa famille. Elle se sent néanmoins éloignée de cet univers qu'elle affectionne, mais voit la vie en ville comme un mal nécessaire, car les connaissances et fonds qui y sont générés contribuent au bien-être de son peuple.

Inuutiq souligne qu'à Ottawa, elle doit lutter pour protéger le petit monde inuit. Elle dit être très attentive aux actions qu'elle pose, car elle peut influencer autant l'opinion de ses ancêtres que le bien-être de ses proches. Elle se décrit comme « interconnectée » à tout ce qui l'entoure et donc redevable dans son quotidien à sa famille, aux membres de sa communauté et à ses ancêtres.

A lot of people forget about what you do now is connected to whatever happens in the future and that it will also affect what happened in the past. You'd want to learn from that. When I think of being connected to other people, I feel more responsible for everything I do. If it's not what my ancestors had in mind for me... I'm not being productive to help make my future better for my descendants. [...] Like... I feel more of a connection with Inuit in Ottawa, because I want to make sure that what I'm doing benefits or doesn't hurt my own community first, before everyone else, because the Inuit community is my family, it's my culture... (Inuutiq).

Elle m'explique par exemple faire des activités productives et non nocives pour son entourage. Elle préfère exprimer son originalité ou encore les tensions qu'elle vit en ville par les arts, comme le chant, la peinture et les vidéos. Elle fréquente aussi les musées et évite les bars. Au cours de l'entretien, Inuutiq raconte toutefois sa « déconnexion » passée avec la communauté inuit urbaine en raison de ses déménagements et pour prendre soin de l'un de ses parents. Inuutiq cherche maintenant à se « reconnecter » à sa communauté. Elle participe, comme nous l'avons vu au chapitre 3, aux cours de langues et aux ateliers culturels des organismes inuit de la ville. Par son immersion en ville, Inuutiq voit ces lieux comme la meilleure façon de s'exposer à sa culture et de revitaliser ses propres connaissances du monde inuit. Le passage suivant est explicite à ce sujet :

There's nowhere else I can think of to learn about my culture, right? I've lost it just living by myself in this building here and going to school and not being exposed to any Inuit stuff. I have to go and suck it out myself. There I get to see how to make Inuit things, interact with our Inuit who haven't lost as much of their culture as I have and just being exposed to. I'm really glad that I've lived up North until I was ten years old 'cause, when you're young that's when you learn the most and that's when it sticks with you the most. When I go see any Inuit now it comes back. Sometimes, I forget how Inuk I am 'till I'm around Inuit again. I feel like at home. I've been living in the South for so long and around the city culture for so long, that I sometimes trick myself if I'm them, right? When I'm with Inuit, it really feels like you hit home. We're thinking along the same lines and I don't have to explain myself as much to other people, which is very comforting and that's something I guess I realize. That's mostly the reason I go to those activities and everything, 'cause there's other people there that are also Inuit. I just want to be near the culture again... And I want to learn Inuktitut before I have my first child [rires] and be fluent [rires] (Inuutiq).

Inuutiq exprime son inconfort à l'université du fait que les gens sont déconnectés et qu'on n'y trouve pas l'idée d'une communauté. Elle qualifie ce lieu comme étranger. Elle le dit colonisé par le monde *qallunaaq* et instrumentalisé par une pensée occidentale et capitaliste :

I think it's just, excuse me... the whiteness of it all... [rires]. It just feels so colonialized, almost like there's no sense of community, you know? It just feels... I don't know... not like an army but, you just go in, learn what they tell you and spit it back at them, and then go out get a job have a house have a kid have a car and... a nine to five job without really thinking of the future. I don't like the institution, but I like people individually and if everyone had their own community to go to and stay connected with and have goals in mind to help their community, I think it'd be good, but the way the institution's set up, it's not easy to do that. It sucks that that happens. It's like they don't have a culture or something, or their culture is consumerism. That's what it feels like and I'm so scared of that. I don't want to finish school just to get a job to make money to buy everything that this city culture says to do (Inuutiq).

Pour elle, l'université reproduit l'idéal type du parfait consommateur. Elle se dit mal à l'aise en voyant la façon dont les étudiants sont déconnectés de leur communauté et poursuivent des buts individuels. Poirier précise à cet effet que : « le sens de la communauté, le sens d'appartenance et de responsabilité face à la famille élargie imprègne encore souvent l'univers de l'enfant et du jeune autochtone, à la différence d'un contexte non autochtone où prédomine plutôt le sens de la réussite individuelle et de l'individualisme libéral » (2009 : 23). Inuutiq cherche donc à y améliorer son confort et pour cela elle intègre son association étudiante et fréquente le centre pour étudiants autochtones. Elle aime passer du temps entre ses cours au centre et parler avec ses amis. Elle sent en fait que dans ce lieu, elle fait partie d'une communauté étudiante autochtone.

4.2. PROFITER DE SA PRÉSENCE EN VILLE POUR...

4.2.1. S'émanciper comme personne

Tel que révélé par ces huit parcours, la nouvelle vie en ville est synonyme d'expansion de leur univers pour la majorité des participants à mes recherches. Ils sentent avoir à Ottawa une plus grande marge de manœuvre dans leur quotidien qu'au Nord, en raison des possibilités matérielles qui y sont présentes et les nouvelles « libertés » qu'ils y gagnent. De jeunes Inuit profitent ainsi de leur présence en ville pour explorer leurs identités en se concentrant sur soi, en développant d'une façon leur propre parcours par essai-erreur et en s'affirmant comme

personne. En d'autres termes, ils sont des adultes en émergence (voir le concept d'« *emerging adulthood* » chez Arnett 2004).

Habiter la ville donne accès à des réseaux et à des ressources matérielles non accessibles au Nord qui ouvrent le champ des possibilités (Arnett 2004 : 8). Plusieurs jeunes disent apprécier la diversité des interactions, cultures, ressources et distractions en ville et dans ses environs, comme l'explique Inuutiq :

I don't know I guess you can do it anywhere, but I like to create and do music and all that and I'm becoming more connected with other artists in Ottawa. That's something really awesome 'cause there's a lot of opportunity to network in Ottawa, with not just aboriginal people and Inuit (Inuutiq).

Flora souligne les distractions qu'elle explore en ville, comme les spectacles, les centres commerciaux, les restaurants et les lieux touristiques. Elle dit aimer le mouvement de la ville, un mouvement qui, comme nous l'avons vu, lui paraît d'ailleurs lié à la jeunesse :

I like my friends here... and I like being free, like driving around or being able to... even with University just being able to drive there and go to school and, there's so many people to talk to, and I feel up North... I feel I could get really bored, 'cause I already know everyone and then, I like to keep busy. I feel I'd get bored up there (Flora).

Dans ce contexte, les jeunes Inuit peuvent se (re)découvrir, apprendre à se connaître. Le cas de Kianu, un jeune travailleur de 29 ans, est à niveau éclairant : d'abord étudiant en informatique, puis en arts, ensuite en *business*, il a par la suite sombré dans l'alcoolisme. Kianu était incertain face à son futur. À Ottawa, il s'est initié au yoga et à la méditation à travers l'un des organismes inuit de la ville et s'est graduellement repris en main et a décidé d'être végétarien. Au fil de ses nouvelles interactions et activités, il a développé une idée claire de ses préférences en tant que personne. Ces possibilités sont, pour ces jeunes, une grande source de bien-être, puisqu'elles leur permettent au bout du compte d'atteindre une certaine stabilité identitaire.

Vivre en ville rend aussi concevable l'atteinte d'un bien-être personnel grâce à l'intimité, l'indépendance et un possible renouveau. D'ailleurs, environ la moitié des jeunes Inuit interviewés disent y affirmer leur propre choix de vie par rapport à ce qu'exigeait d'eux leur communauté : ils peuvent même laisser libre cours à des expressions non valorisées au sein du monde inuit. L'expérience d'Aisakie souligne très bien cette situation : il sent qu'il peut y vivre ses rêves, construire sa vie comme il l'entend :

I don't feel I tighten to anything anymore. I really like that feeling. I like the feeling of... to dress however I want; getting into my car and driving off to, let's say, to Toronto or Montreal and go shopping. I don't have to go through a Sears's catalogue! [rises] And... meeting all kinds of new people, from different cultures. And going to the Scotia Bank place to see a concert or a hockey game, I just love these types of things. I just allows me to live out all the things I kind of dream about when I lived up North. Seeing all these things on TV or reading about in magazines. So now, I'm just making my life what I want it to be. I love that! (Aisakie).

Le soutien de son amoureux contribue d'ailleurs à l'émancipation d'Aisakie. Les cas de Pitseolak ou Mailani révèlent aussi cette situation : ils parviennent à prendre une distance avec les problèmes d'alcool de leur famille ou de leur communauté inuit dans leur quotidien. Tout comme Aisakie, ils sont appuyés par leurs conjoints dans leur cheminement.

De son côté, Joanasie utilise son expérience urbaine comme une transition vers son autonomie. Elle acquiert de nouvelles responsabilités et est en mesure d'y affirmer sa double identité autochtone. Nauja, de son côté, utilise son expérience en ville comme un moment de répit face à ses responsabilités et aux maux qu'il vit au Nord. Harry explique que « *here in Ottawa, with no one knowing me and... without being able to judge me except for what I had on my resume I was given an opportunity* » (Harry). Vivre en ville lui permet ainsi de rompre avec son passé houleux et son état dépressif pour faire la paix avec lui-même et renouveler l'image de sa personne. Plusieurs de ces jeunes Inuit disent se sentir de plus en plus en maîtrise des décisions qu'ils prennent dans leur quotidien (voir F. Surjadi, et al. 2011 : 619-620 à ce sujet). Ils (re)trouvent une confiance en leurs capacités, ce qui leur permet d'affirmer dans leur quotidien et face à leur communauté leurs identités et leurs choix de vie. Ils deviennent alors plus solides comme personne; ils renforcent leur *inuusiq* (McGrath 2011).

Ces jeunes soulignent également qu'ils apprécient particulièrement la ville d'Ottawa, car, comme je l'ai expliqué au chapitre 3, ils peuvent participer à des interactions avec d'autres Inuit, mais aussi être en mesure d'avoir une distance relative dans leur participation à ce monde. Ils peuvent, par exemple, maintenir leur intimité, comme Pitseolak l'explique :

I never prearranged to meet [my Inuit family] ever. I never made phone calls. Umm, I never have supper with them or even coffee or a drink. The only time I do meet them is when I bump into them. I like to keep to myself, and keep everybody's business out of what's going on with me. When it comes to family, I'm willing to help but um, like I said, I distance myself from them (Pitseolak).

Ils sont aussi moins confrontés aux jugements de leurs pairs dans leur quotidien et aux drames sur lesquels ils insistent beaucoup lorsqu'ils parlent du Nord, comme Oleena, une étudiante Inuk de 29 ans, l'explique :

Ici, il y a plus d'anonymat. Il y a moins de drames... là-bas c'est du drame au quotidien, des affaires vraiment, vraiment, vraiment graves. Tu es tout le temps confrontée à ça, tandis qu'ici c'est (soupir)... je ne le vis pas au quotidien. Je suis un peu libérée de ça, je fais ma petite vie genre, et je n'en ai pas de drames comme ça tous les jours. À ce niveau-là, c'est vraiment cool d'être ici... et aussi de l'anonymat, là-bas... tout le monde sait un peu ce qui se passe avec tout le monde. C'est ça le commérage, ça tu ne l'as pas ici vraiment (Oleena).

La grandeur de la ville leur permet aussi de garder secret le lieu où ils vivent et leurs va-et-vient aux autres Inuit de la ville pour ainsi éviter de mauvaises surprises, que ce soit en lien avec du commérage ou des visites impromptues. D'ailleurs, comme je l'expliquerai au chapitre 6, plusieurs jeunes Inuit que j'ai rencontrés se sont liés d'amitié entre eux en lien avec leurs buts communs de se détacher du stéréotype de l'Inuk urbain.

Les jeunes décrivent également qu'au Nord, ils ne pourraient avoir le même style de vie qu'en ville ni affirmer les mêmes choix, comme l'explique Kianu :

I just prefer living here. Because of my lifestyle choices, because I'm vegetarian, because I don't drink or smoke or do drugs, I have very little desire to be around people that go out and kill animals, which just stay in and smoke cigarettes and drink all day. The lifestyles are just so different, very incompatible (Kianu).

De façon intéressante, l'atteinte d'un bien-être personnel signifie pour certains d'être « cohérents » avec ce qu'ils sont et ainsi de correspondre dans leurs comportements aux valeurs transmises par leurs grands-parents inuit. Cet extrait de Mailani illustre cette idée de connexion à son inuitude :

I recently started going to more Inuit community events, which I didn't do when I first move here, because I wasn't ready... I wasn't settled. Now, I feel I've calmed down and I am making that effort more to do the things that I wanted. I actually feel more connected to even who I am as an Inuk person (Mailani).

Bien qu'il reçoive des critiques du monde inuit sur son végétarisme, Kianu souligne aussi son inuitude dans cet extrait :

[Because I'm vegetarian], one would think I'd feel less Inuk, but I somehow feel I'm becoming more Inuk. I feel more connected to Inuit people now than I used to. Through this whole messy, depressed area, I didn't feel Inuk. I've become more secure in the fact that I'm Inuk. Before when I was like mentally unhealthy, there was a lot of insecurity in my identity. I just don't really have doubts about it being part of my identity anymore. It's definitely part of who I am (Kianu).

Ce qui ressort des échanges avec les participants à cette recherche est que le mal-être que ces jeunes vivent en tant que personnes, que ce soit par le décès d'un proche, le placement de leurs enfants en famille d'accueil, leur stigmatisation ou encore une peine d'amour, les lance, à un moment ou l'autre de leur parcours, à la quête d'un bien-être personnel. Le parcours de participants à mes recherches souligne le dynamisme de cette situation. Aisakie a, par exemple, déménagé à plusieurs reprises d'une communauté à l'autre au Nord pour finalement élire domicile à Ottawa. Plusieurs jeunes comme Harry et Mailani réorganisent leurs amitiés et leurs activités afin de se détacher de milieux qui les rendent inconfortables. Des jeunes comme Kianu font aussi ces va-et-vient, en plus de réorienter leurs études ou leurs carrières pour trouver leur voie. De façon univoque, tous les jeunes que j'ai rencontrés révisent leur parcours à la recherche d'une façon pour améliorer leur situation.

Vivre en ville ne permet toutefois pas à tous ces jeunes de s'émanciper comme personne, car l'atteinte d'un bien-être personnel se lie, comme souligné au chapitre 3, aux ressources disponibles pour pallier les inconforts rencontrés en ville. Le cas de Nauja est d'ailleurs saisissant sur ce plan : bien qu'il profite de sa présence en ville pour surmonter sa peine d'amour, il est y aussi confronté à sa solitude, à un environnement étranger, et aux événements et dynamiques provenant de sa communauté mère. Il ressent en ville un profond malaise qui nuit à ses explorations. Pour Mailani, sa **détermination** à se distancier de sa famille et d'anciennes amitiés explique ses transformations au fil de son parcours urbain. Pour elle, la ville ne constitue pas la solution; tout dépend de la façon dont on s'y investit. Aisakie ajoute :

For me, it's been about courage to follow my dreams, really. [...] There is a certain level of courage that you need to just leave your home and deciding that something completely different from your culture and your environment is going to be your new home and... So having that courage and that openness is making my life what it is in Ottawa. [...] What makes it possible for me to live in a place like Ottawa, is that I am open to other things. I cannot be closed; otherwise I will just be... that's where... homesickness happens a lot when you're not open (Aisakie).

C'est en faisant un effort conscient pour se familiariser avec la ville et s'affirmer en tant que personne que plusieurs jeunes Inuit ont réussi à se sentir à l'aise à Ottawa. D'ailleurs, pour trois participants à mes recherches, être en mesure de conjuguer leur confort personnel à leur participation au monde inuit, les mène graduellement à identifier Ottawa comme « chez eux. » Ils associent cet état à la vie en ville.

4.2.2. S'outiller en tant que famille et collectif

Comme je l'ai souligné au chapitre 3, la plupart des jeunes participants à mes recherches se disent connectés à leur entourage, à l'environnement, à leurs ancêtres, voire au reste de la planète. En vertu de cette logique d'interconnexion,

le milieu social ne doit pas être conçu comme un milieu vide au sein duquel les êtres et les choses peuvent être liés, ou simplement juxtaposés. Le milieu est [au contraire] inséparable des choses qui le peuplent; ensemble ils constituent un champ de gravitation où les charges et les distances forment un ensemble coordonné, et où chaque élément, en se modifiant, provoque un changement dans l'équilibre total du système (Lévi-Strauss 1949 : 100).

Cette idée d'interconnexion fait référence à l'*ilagiittiarniq* dans l'univers de sens inuit, au fait d'être bien interreliés, et mène les jeunes Inuit à être attentifs à leurs actions et aux répercussions qu'elles pourraient avoir sur leur milieu (McGrath 2011 : 243-244). Ce principe influence, par exemple, les façons dont Inuutiq s'engage dans son quotidien, car elle cherche à être utile et elle ne veut pas que ses actions aient des répercussions négatives sur le vécu de ses pairs, comme elle l'explicite ici :

A lot of people forget about what you do now is connected to whatever happens in the future and that it will also affect what happened in the past. You'd want to learn from that. When I think of being connected to other people, I feel more responsible for everything I do. If it's not what my ancestors had in mind for me... I'm not being productive to help make my future better for my descendants. [...] Like... I feel more of a connection with Inuit in Ottawa, because I want to make sure that what I'm doing benefits or doesn't hurt my own community first, before everyone else, because the Inuit community is my family, it's my culture... (Inuutiq, déjà citée : 90).

Sept jeunes soulignent être mal à l'aise, lorsqu'ils concentrent leur attention sur leur personne et se disent faire preuve d'égoïsme dans ces situations; comme nous l'avons vu au chapitre 3, cette dimension s'accroît lorsqu'ils sont en ville. Les jeunes sont également prudents dans leurs attitudes pour garder le moral et une image positive de leur famille ou du monde inuit, comme le souligne Nauja :

I don't like showing my weaknesses. I'm always the one that is trying to be there for the other person. We didn't have much support from our families, so I was always the one with my siblings. I would just pretend everything is OK. If something goes bad around, I'll try to see it as a funny thing (Nauja).

Ils font ainsi preuve de *silatunig*, de sagesse dans les différents choix qu'ils font (McGrath 2011 : 382). Cette façon de se concevoir porte une grande quantité de jeunes Inuit que j'ai

rencontrés à transformer leur quotidien pour le bien-être de leurs proches. Raphael explique comment, par exemple, la naissance de son fils a réorienté son parcours :

Oh... I love being a dad! The baby is changed so much already. When he was just born he was just like "whhaaaa!!" [rises] it's unreal! [...] It's like you're responsible for this child, this little infant. To make sure he's sage, you know? To make sure he has food to eat... well right now he's having breast milk, but that will change. To make sure he has clothes, he is loved... I like being responsible. It gives me a good sense of doing something meaningful outside of just making money. That sense of responsibility it really makes you feel like you have... You're doing something right in life (Raphael).

Bahia, pour sa part, a changé ses fréquentations en s'éloignant des milieux de toxicomanes, ce qui l'a aussi amenée à revoir ses activités. Elle participe d'ailleurs aux ateliers de Tungasuvvingat Inuit pour transmettre sa culture à son fils et la garder vivante :

Places where I really like to go? TI! I really like going to TI [rises]. Because we do things like classes, the sowing classes, the Inuktitut classes, it's really fun to do those things and learn those things and I feel like I'm learning something really important, and it's fun. It feels like I'm going to need it someday. I think learning to sow is a really good skill... and if I keep going and I keep learning different things then someday I'll be able to make them on my own and make them for my child and grandchildren or family, and pass it along, so I really think it's important. I want to keep learning (Bahia).

Pitseolak cherche à ce que sa fille ait des connaissances solides qui feraient d'elle un membre à part entière de cet univers inuit, en plus de tenir à ce qu'elle grandisse dans un environnement sain, sécuritaire et qu'elle ait des points de repère dans le monde *qallunaaq*. De son côté, Inuutiq tient à se reconnecter au monde inuit pour maîtriser son univers de sens. Elle veut transmettre ses connaissances à ses enfants pour qu'ils soient à l'aise dans le monde inuit. Inuutiq est aussi très liée à son noyau familial et vise à soutenir les membres de sa famille grâce à ses études et ses revenus d'emploi. Pendant une certaine période de sa vie, elle a d'ailleurs limité ses engagements à l'extérieur de son domicile pour prendre soin de sa petite sœur. Pour l'ensemble des participants à mes recherches, la famille est leur port d'attache immédiat et ils s'y sentent interconnectés dans leurs actions quotidiennes, et ce en dépit des tensions qu'ils peuvent vivre avec certains de leurs parents.

Ce sentiment d'être interconnecté émerge toutefois surtout des données que j'ai recueillies auprès d'étudiants inuit. Tous expliquent leur présence en ville pour contribuer au bien-être du monde inuit par leur emploi futur. Ce constat converge d'ailleurs avec les propos des étudiants Māori, qui projettent que « la réussite [de leurs études] bénéficiera à l'ensemble des

Māori » et au renforcement du collectif (Gagné 2009 : 120). En tant qu'aînés de leur fratrie ou jeunes meneurs, ces jeunes disent avoir des responsabilités envers leurs communautés. Il s'agit qui plus est d'une *ilagiittiarusiq* (règle familiale) très importante au sein du monde inuit. Nauja sent, tout comme plusieurs des jeunes Māori qui ont participé aux recherches de Gagné (2009), une pression venant de membres de sa communauté pour qu'il obtienne une formation universitaire et qu'il revienne dans la communauté plus fort. Pour Oleena, ses études font partie d'un projet collectif dont elle fait partie et qui lui permettra de vivre et travailler au Nord comme elle le souhaite tant :

Je n'ai pas d'intérêt ni d'appartenance ici, dans le sens où je ne veux pas y passer ma vie. Je ne voudrais même pas m'acheter une maison, rien de permanent. Je ne ressens pas ce besoin-là. Tandis qu'au Nunavut, je m'y connais un peu moins, parce que j'ai moins vécu là-bas et j'en ai encore à apprendre sur ma culture. Mais c'est là que je veux vivre, vraiment. Je veux m'acheter une maison et y bâtir ma famille. C'est là que je veux m'installer. Si je vivais ici, je sentirais que ma vie est vide. Je n'aurais pas de but dans ma vie, ce que je ferais ne mènerait à rien, rien sauf pour moi-même, juste à ma petite vie propre. Au Nunavut, tu as la communauté et il y a vraiment beaucoup de travail à faire. On est tellement en souffrance à plein de niveaux (Oleena).

Chloe, une étudiante âgée de 20 ans, souligne vouloir changer le paysage politique du Nunavut, une fois ses études terminées : « *We're the highest population and nobody speaks for us, but we have these [NS] alumni's who are coming out and changing Nunavut and making a difference and I want to be one of them* » (Chloe). Inuutiq est motivée par ses études, car elles l'outillent pour améliorer le sort de sa communauté. Elle y voit un but collectif, comme elle l'explique ici : « *Aboriginal studies is something I'm passionate about. [...] There are issues that keep you motivated doing this schoolwork and have a goal. After you're planning to change and make your community better from what you're learning. There's something I can take and bring back and help my community with, right?* » (Inuutiq).

Les études autochtones et inuit permettent aux jeunes inuit que j'ai rencontrés de se sentir connectés de différentes façons à l'univers de sens inuit. Flora dit, par exemple, être engagée dans ses travaux scolaires et avoir de la facilité lorsqu'elle explore des sujets touchant directement le vécu de ses proches, car elle maîtrise la matière :

I feel connected, even when I write a paper, it's "oh my gosh!" I get so passionate and "oh I want to write about this" 'cause I think about it right? And like, high food prices. Hum! I know a lot about that! I just want to write all about that! I'm like... hmm. Also reading Nunatsiaq News, I get a lot of information also I know a lot of information from working with OICC or Pauktuutit. I already know so much information about Inuit so it's like when I write papers I just, I don't even need to research, I just, pretty much... it comes naturally and I'm really interested in it (Flora).

Joanasie se sent connectée au vécu de ses ancêtres et aussi de son *atiq* (âme nom) dans certains de ses cours (pour plus d'informations sur l'âme-nom, voir les travaux de Saladin d'Anglure 1992, 1998; 2006). Ces sensations la rendent très curieuse, car elle tient à comprendre pourquoi elle se sent ainsi, comme elle l'explique : « *When I'm in certain subjects like history or something that is very touchy and that's really close to how it affected my family I kind of feel that whole and that longing, you know? Maybe that's what my atiq (âme-nom) went through or... I don't know, but there's that pull towards it and it hits hard. It's so curious to me... as soon as I feel it I want to know why I feel like that* » (Joanasie).

Faire des études autochtones ou inuit est aussi une façon de (re)découvrir, de maintenir ou encore de revitaliser leurs connaissances de l'univers de sens inuit et d'y réaffirmer leurs identités; un constat que Hanson (2003) avait aussi fait chez les jeunes diplômés de Nunavut Sivuniksavut. Par ces cours, ils apprennent l'histoire de leurs ancêtres, comprennent les conceptions autochtones du monde et les revendications de leurs pairs. C'est d'ailleurs flagrant dans la façon qu'ont les jeunes étudiants de s'exprimer et de se situer en tant qu'Inuit dans le temps et par rapport au monde *qallunaaq*. Ils développent à travers leurs études tout un vocabulaire et sont en mesure d'exprimer avec une plus grande aisance leur identité. Joanasie espère d'ailleurs faire taire, par ses nouvelles connaissances, les jugements relatifs à son *inuuniq* (inuitude) de la part des membres de sa communauté :

I know that they know I'm here to learn about my Inuit history and everyone knows that back home and once I'm back I know I'd probably be able to try a conversation in Inuinnaqtun or in Inuktitut and they'd be like how did you learn that? I learnt it at a school in Ottawa! And they... you know... I can see where it's going to go and I know how to throat sing and I can say yes they taught me that. To me, even though I'm far apart from them, when I get back it'll make everything that much stronger, because I'll have more knowledge of everything (Joanasie).

Je reviendrai sur ces jugements identitaires au chapitre 6.

Néanmoins, dans certains cas, le passage à l'université est synonyme de « sacrifice » étant donné les inconforts en ville. C'est donc aussi un moment parfois pénible de leur parcours. Oleena compare son passage à l'université comme à un épisode chez le dentiste :

Aller aux études, c'est un sacrifice. Je n'ai pas le choix de partir pour aller à l'université. C'est comme si j'me sers les dents et je fonce, un peu comme lorsque tu te fais arracher une dent chez le dentiste. C'est carrément comme ça que je le voyais au début quand j'ai déménagé à Ottawa. Je me disais : « C'est bon, je vais endurer ça et après je vais avoir fini et je vais retourner » (Oleena).

Plusieurs jeunes Inuit décrivent l'université comme un lieu étranger comme nous l'avons vu avec Inuutiq. La configuration des espaces ou encore la façon dont les étudiants doivent interagir entre eux les rend inconfortables. Par exemple, Raphael, un jeune père de 28 ans, souligne avoir été mal à l'aise quand il devait intervenir dans ses cours ou être tendu lors de ses examens : « *When I was first getting to university I was like "I don't know all these people, I don't want to talk in front of them". You know like that context of you put your hand up and everyone is looking at you. I don't like that. But I got used to it, and I got comfortable with it and I started trusting myself more about it* » (Raphael). Les valeurs véhiculées à l'université sont aussi vues comme incompatibles avec leur conception du monde, comme nous l'avons précédemment vu dans notre présentation du portrait d'Inuutiq.

D'ailleurs, pendant leur passage à l'université, Nauja, Raphael et Kianu m'ont dit avoir vécu un épisode dépressif. Kianu m'a expliqué avoir poursuivi ses études se sentant responsable envers sa famille et avoir été soulagé lorsque son père lui suggéra d'abandonner vu ses inconforts :

I remember it was so weird because I was telling my dad about it. He was actually the one that suggested not completing it. He said, "If it is so awful then why are you doing it?" I remember being so surprised because we have never talked about it, and I was under the assumption that he would want me to go to university, you know? For whatever reason, I just had it in my head that my dad wanted me to go to university and complete it, when he never actually done that. He was actually... he was more concerned with my well being. It was just weird (Kianu).

Certains jeunes ont d'ailleurs abandonné leurs études auparavant en raison « *the usual story, culture shock...* » (Kianu) ou parce que « *I wasn't mature enough when I first started* » (Tabata). Néanmoins, Tabata souligne, qu'aujourd'hui, elle se sent mieux dans ses études, car « *I just had to get used to it 'cause it's really big and I had to work hard. It doesn't faze me now. I got to know the*

system and gain experience on work ethics and time management. It's a lot of work. [...] I like my studies; it's really challenging and stimulating. I have to push to do better and it makes it fun » (Tabata). Encore une fois, force est donc de constater que le collectif occupe une place importante dans les choix quotidiens des jeunes Inuit à Ottawa : il leur est une importante source d'influence, de motivation et donc, de persévérance malgré les difficultés rencontrées.

Pour ce chapitre, j'ai voulu souligner comment les jeunes Inuit que j'ai rencontrés à Ottawa investissent la ville, c'est-à-dire quels buts les motivent et comment ceux-ci les influencent. Les huit parcours que nous avons explorés en première partie permettent de comprendre que leurs expériences sont à la fois plurielles et convergentes. Mes résultats indiquent que ces jeunes sont « engagés » en ville, car ils organisent leur parcours selon des buts précis, lesquels sont à la fois personnels et collectifs, et saisissent les opportunités pour (re)trouver leur *inuusiqattiarniq*, leur équilibre. Vivre en ville leur ouvre d'abord la voie pour explorer qui ils sont, leurs préférences et apprendre à s'affirmer dans leur quotidien. Ils sont alors plusieurs à s'y épanouir étant en mesure d'y développer une sphère intime, d'y explorer une autonomie d'expression par le renouveau, et de tirer parti des ressources et réseaux auxquels ils ont accès. En ville, ces jeunes ont également la possibilité d'acquérir une certaine autonomie « productive » – de subvenir à leurs propres besoins – par l'entremise de leurs études et/ou de leur participation à des ateliers culturels auprès d'organismes inuit, en plus de leur permettre de mettre en application des principes de bases de leur univers de sens. Ces expériences permettent de conclure que bien que les jeunes Inuit profitent de leur présence en ville pour exprimer et affirmer leurs identités et préférences personnelles – lesquelles sont d'ailleurs très diverses et diversifiées –, il demeure qu'ils sont tous très attachés à leur famille et/ou à leur communauté : comme pour plusieurs jeunes autochtones, le collectif est au cœur de leurs préoccupations. Loin de rimer avec une « désorganisation », un « dysfonctionnement » ou une « assimilation », les expériences urbaines que j'ai mises en valeur dans ce chapitre nous permettent plutôt de conclure qu'être Inuit, jeunes et vivre à Ottawa se vit comme une opportunité de renforcement de soi et du collectif.

CHAPITRE 5

INUUJUNGA, INUUJUGUK²² : S’AFFIRMER INUIT EN VILLE

Je ne crois pas être capable de cesser de crier ce qui est injuste, quand je regarde notre réalité et les mensonges dont on nous incruste. Je n’ai pas la force de comprendre toute cette discrimination, mais j’ai la force et le courage de crier pour ma nation. Il est temps qu’on avance, qu’on se rassemble pour la cause. Qu’on arrête de se détruire par l’alcool et la coke, qu’on leur prouve qu’on est des hommes, qu’on est fiers de qui on est. S’ils nous traitent de sauvages, on s’est foutu, on est des guerriers. [...] Je viens briser le silence, la honte et la gêne d’un peuple invisible... (Extrait des paroles de la chanson « Peuple invincible » de Samian).

J’ai choisi d’introduire ce chapitre par un extrait de la chanson « Peuple invincible » de Samian, un jeune artiste algonquin, puisque ces paroles reflètent la perspective de dizaine de jeunes Inuit et autochtones dont j’ai fait la connaissance au cours de mes recherches sur les réalités affligeant leur peuple. Dans les deux chapitres précédant, nous avons vu que ces jeunes font preuve d’agencéité pour s’adapter aux défis de la ville et orienter leur parcours en fonction de leurs ambitions et en vue d’affirmer leurs identités. Dans celui-ci, j’aborderai leurs engagements concrets pour transformer, améliorer les réalités de leur peuple tout en vivant dans la ville d’Ottawa.

Dans ce chapitre, je me suis plus particulièrement posé la question suivante : comment l’expérience que font les jeunes Inuit de la ville influe-t-elle sur leurs relations au sein de leurs mondes ? Il ressort de mes données que pendant leur séjour en ville, les jeunes sont toujours en mesure de participer aux affaires de la communauté. À l’avant-scène, ils découvrent, développent et mettent en pratique leur leadership. Ils le font d’abord sur les bancs de l’école et à l’université, puis portent leurs engagements à leur travail, au sein d’organismes inuit et dans la rue. En coulisse, occuper le rôle de leaders les mène à se distancier de certains types de situations, à nouer certains types d’amitié et à conjuguer avec des pressions provenant de membres de leur communauté. Avant d’explorer, cette dimension de leurs expériences urbaines, voyons en quoi consiste le fait d’être leaders pour les jeunes Inuit.

²² « *Inuujunga* » veut dire en inuktitut « je suis Inuk » et « *inuujuguk* », « nous sommes Inuit »

5.1. LE LEADERSHIP EN QUESTION

Le leadership est communément associé à des personnes qui ont pour rôle d'assurer la cohésion au sein du groupe dont ils font partie, et donc de maintenir et de protéger son unité; les leaders occupent des rôles de premier plan (Bourricaud 1953 : 447). Ces personnes représentent le collectif par les valeurs et attitudes qu'ils incarnent et rallient les membres à une certaine action/cause commune (Bourricaud 1953 : 449). Cette façon de concevoir le leadership n'est pas étrangère à son image traditionnelle dans l'univers de sens inuit, lequel est souvent incarné par les aînés : « *A leader was someone who inspired people to work together, whose intelligence, competence, and regard for the well-being of the community were proven. Such a leader rarely made mistakes and had thus earned the confidence of the people* » (Bennet et Rowley 2004 : 95). Dans cet univers, où les formes d'autorité sont diffuses (Kral 2009 : 148-150), les leaders sont redevables envers les membres de leur communauté et doivent fonctionner selon une logique de non-intervention, de non-ingérence dans la vie personnelle d'autrui (Aylward 2012 : 72; Pauktutiit 2006 : 34-36); le leadership s'exprime donc de façon subtile et humble.

De nos jours, l'idée que s'en font les jeunes Inuit recoupe plusieurs dimensions traditionnelles. Un leader correspond à une personne qui s'active, qui prend en charge des « choses » autant dans une organisation, un gouvernement, au sein d'une famille, une communauté que lors de situations, occasions et événements (Aylward 2012 : 76). Le leadership est vu comme un processus dynamique qui varie tout dépendamment des moments et des responsabilités à combler. Il s'exerce par l'exemple et en respectant le leadership d'autrui, c'est-à-dire qu'un leader doit être à la fois en mesure de prendre et de suivre de bonnes décisions (Aylward 2012 : 71). Les jeunes leaders possèdent généralement de bonnes compétences communicationnelles et interpersonnelles, font preuve de maturité et sont fiers de leur culture (Aylward 2012 : 74; Hanson 2003).

La majorité des jeunes Inuit que j'ai rencontrés adoptent un discours politisé et remettent en cause les structures et réalités affectant négativement les mondes inuit. À travers les expériences et connaissances acquises au fil de leurs études et de leurs emplois, ces jeunes (re)découvrent qui ils sont et (ré)affirment, avec plus de confiance et aisance leurs identités. Ils

sont en mesure de se positionner différemment au sein de leurs univers : ils le comprennent davantage et prennent conscience des forces qu'ils peuvent y investir. Nous verrons dans cette partie que les lieux réservés aux Inuit et aux autochtones dans les institutions postsecondaires servent de tremplin au leadership des jeunes Inuit qui les fréquentent par les relations qu'ils y tissent et les habiletés qu'ils y développent. Ayant confiance en leurs capacités, ils s'activent ensuite comme travailleurs, bénévoles et activistes et affirment leurs visions de l'avenir des réalités inuit, et ce, à partir même du cadre urbain.

5.1.1. Étudier, un tremplin pour l'engagement social et politique des jeunes Inuit

L'entrée à l'université est une occasion pour les nouveaux étudiants²³ de rencontrer d'autres jeunes autochtones venant d'un peu partout au pays. Il s'agit d'ailleurs d'une réalité que Gagné (2009) et Lévesque (2003) ont constatée dans leurs recherches respectives sur les étudiants māori à Auckland et sur les réalités urbaines des autochtones au Québec. Les jeunes font connaissance par le biais d'espaces réservés, de programmes et de services spécifiques s'adressant directement à eux – comme les programmes d'études autochtones (et inuit), les salons et les centres de ressources pour étudiants autochtones et les diverses associations étudiantes –, lesquels sont déjà investis par d'autres étudiants inuit et autochtones. Dans ces « miniunivers » autochtones, pour reprendre les mots d'Oleena au chapitre 3, une majorité de jeunes m'ont dit être à l'aise et s'y sentent même spécialement « [...] *connected at school when I am in the Aboriginal Lounge* » (Flora), ce qui contraste avec leurs témoignages cités au chapitre 4 où ils insistaient sur l'étrangeté de lieux comme l'université. Des jeunes comme Inuutiq considèrent les salons pour étudiants autochtones comme une source importante de confort dans leur passage à l'université :

²³ Aucune statistique n'est disponible (malgré des recherches intensives autant auprès des institutions postsecondaires, organismes nationaux et gouvernementaux) concernant le taux de fréquentations d'autochtones ou Inuit des universités et collèges de la ville d'Ottawa, ni les détails de leurs études. Les différentes instances travaillant avec les étudiants autochtones et inuit étaient d'ailleurs préoccupées par ce manque d'information. Le *Centre for Aboriginal Culture and Education* (CACE) de l'Université Carleton estime néanmoins que quinze à vingt Inuit participent à ses activités sur une population autochtones totale estimée à cinq ou sept cents étudiants (communication personnelle avec le CACE 2013). Le Centre de ressources autochtones de l'Université d'Ottawa estime que cinq à huit Inuit fréquentent ses activités sur une participation totale d'environ 150 étudiants autochtones (communication personnelle avec l'ARC 2013).

I feel much more comfortable knowing that's there and that I can drop in at any time and there's people there that I know, hum if that's wasn't there I think I would just want to get through school and get out right away, but I enjoy going to school and seeing my colleagues and everyone there and things that make me comfortable (Inuutiq).

En y faisant de l'observation, j'ai pu constater que ces lieux sont très différents du cadre universitaire plus général par leur configuration, les objets qu'on y retrouve et le style des interactions ayant cours entre les personnes. Par exemple, lorsqu'on entre dans le salon pour étudiants autochtones de l'Université Carleton, on remarque d'emblée une salle à aire ouverte éclairée par de grandes fenêtres et un endroit calme, chaleureux, familial. D'un côté, on retrouve une table et une cuisinette jonchée de trois bibliothèques remplies de livres, thèses et dictionnaires de langues autochtones; de l'autre, un espace salon occupé par des causeuses formant un carré et orienté vers un téléviseur où des étudiants discutent et étudient. Tout autour, il y a des portraits d'ainés, de jeunes diplômés, des dessins d'enfants et un babillard bien en vue où les étudiants affichent des annonces, des événements. On y retrouve aussi des objets culturels comme des tambours, une horloge formée d'une roue de médecine, une ceinture fléchée, un panier tissé en écorce et un coquillage rempli de cendres de sauge pour les cérémonies de purification. Plus loin, on entre dans une salle d'ordinateurs partagés où la plupart des étudiants s'installent et effectuent leurs travaux, échangeant de temps à autre des rires. Ils y ont accès en tout temps grâce à leur carte étudiante – qu'ils enregistrent auprès du Centre de ressources pour étudiants autochtones de leur université, lequel gère cet espace.

Ces centres ont pour mission d'offrir à la population étudiante autochtone « un milieu sensible à la culture et aux valeurs autochtones » (voir <http://www.sass.uottawa.ca/autochtone/>). Les jeunes peuvent y recevoir un appui académique, professionnel et personnel par l'entremise d'intervenants (incluant la visite régulière d'ainés) et ont accès à un personnel qui s'occupe d'établir des liens entre les étudiants et les services de l'université ainsi que les organismes pour autochtones de la ville (voir <http://www1.carleton.ca/aboriginal/> et <http://www.sass.uottawa.ca/autochtone/>). Le Conseil de l'éducation autochtone respectif de ces centres met aussi sur pied une panoplie d'activités : des déjeuners-causeries, des séances d'informations pour les nouveaux étudiants, des conférences, des visites du campus et plusieurs activités à caractère social et culturel, dont un

pow-wow de bienvenue annuel, une cérémonie de remise de diplômes, des cérémonies de purification chaque semaine et des soirées-cinéma.

Dans ces locaux, de jeunes autochtones et Inuit, occasionnellement quelques non-autochtones, se retrouvent et profitent particulièrement de ces moments pour se reposer entre leurs cours, étudier et échanger. Selon mes observations, les rares jeunes non autochtones qu'on y retrouve sont souvent des collègues de classe avec lesquels les autres jeunes se sont liés d'amitié. Ils les y accompagnent et, parfois, viennent sans leurs camarades. Ces étudiants non autochtones s'intègrent aux discussions et prennent part à la vie des lieux, tout comme ce fut le cas pour moi. Dans ces salons, les jeunes nouent de nouvelles amitiés. Ce sont avec ces amis qu'ils expérimentent les différents mondes en présence durant la période de leurs études, comme l'explique Inuutiq :

As I got more involved in student associations, going to the [Lounge], I've, like, got really good close bunch of friends now. There are Aboriginal and non-Aboriginal people at school that are classmates, that are friends, and people who aren't even in my program. I just met them through the [Lounge]. [...] And because I'm on a student's association, I'm with them mostly out of all my circles of friends right now, even in the summer. I'll meet for coffees and... I attend more social events with them, organized or not, like the electric pow wow, we just went for that one, and we're trying to have just like a Halloween get together at our place too, but it's... 'cause we see each other a lot in classes and like extra curricular... association stuff. It's good to put the work aside for a bit and just get to know each other so we just randomly go for a coffee sometimes (Inuutiq).

Ils y découvrent des jeunes avec qui ils ont des affinités : ils sont, comme eux, jeunes, Inuit ou autochtones, étudiants, parfois, ils suivent un même programme à l'université et se retrouvent en ville investis de responsabilités par leur famille et leur communauté (voir le chapitre 4 pour des détails sur cet aspect). Plusieurs sont aussi parents et assurent fréquemment le rôle de leaders. Ils ont aussi en commun plusieurs valeurs telles que la famille, la communauté, la réciprocité et la confiance.

Les salons autochtones procurent des moments qui permettent aux jeunes de discuter de leurs cours (et de leurs stratégies d'étude), de leur quotidien, des nouvelles en provenance de leur communauté et de l'actualité. Ils s'y informent des événements à venir au sein des différents mondes en présence. À vrai dire, cette participation à l'univers d'autres étudiants autochtones permet aux jeunes d'être à l'affût de ce qui se passe dans les mondes inuit et autochtones plus généralement : « *[at the Aboriginal Lounge...] so... there's a... not only Inuit there, but all sorts of Native*

people [rires] there and, from there I hear about events, like I mostly hear about events by talking to people and as well Facebook's a really big thing too so... and then I go to the events » (Inuutiq).

J'ai aussi observé que ces espaces sont pour les jeunes rencontrés propices au partage de leurs préoccupations et à l'expression de leur mécontentement face aux réalités inuit et autochtones à l'université, en ville, dans leur communauté (ou au Nunavut) et par rapport à l'État canadien. Ils expriment ces doléances en s'investissant notamment au sein de leurs associations étudiantes²⁴, qu'elles soient inuit²⁵, autochtones ou non autochtones. D'ailleurs, les jeunes sont invités, par d'autres étudiants et amis, à poser leur candidature pour intégrer les comités des associations les représentant. Cela se fait par l'entremise d'affiches dans les locaux qui leur sont réservés, des annonces lors de tournées dans les salles de classe et durant les différentes activités s'adressant aux autochtones sur le campus. J'ai aussi pu observer que des jeunes sont sollicités directement en personne par leurs collègues et amis. Il est d'ailleurs important de noter que malgré une population étudiante inuit inférieure en nombre à celle des Premières Nations et des Métis, plusieurs jeunes Inuit font partie de l'exécutif des différentes associations étudiantes et occupent des positions de leadership à l'université. Par exemple, à l'Université Carleton, deux Inuuk faisaient partie d'un conseil de cinq étudiants autochtones pour l'année 2011-12 et, à l'Université d'Ottawa, une jeune Inuk (la seule autochtone) représentait les étudiants du premier cycle au conseil des gouverneurs pour l'année 2012-13. Les données que j'ai recueillies ne me permettent toutefois pas d'expliquer cette situation, mais on peut penser que cela est dû au fait que les jeunes Inuit et autochtones sont souvent amenés à occuper le rôle de leaders dans leur famille et communauté, comme nous le verrons ci-dessous.

Dans les locaux réservés aux étudiants autochtones, j'ai fait la rencontre de plusieurs jeunes Inuit et autochtones qui s'activent de façon à ce que leur institution postsecondaire (autant l'administration, les professeurs que les étudiants) reconnaisse et intègre l'univers de sens inuit (et autochtones), mais aussi pour que soient créés des espaces autochtones mieux adaptés et

²⁴ Je mets au pluriel, puisque j'ai croisé des étudiants impliqués dans plus d'une association étudiante à la fois, dont celle pour autochtones ou Inuit et plus largement de leurs programmes ou de l'ensemble des étudiants de premier cycle ou des cycles supérieurs.

²⁵ Seuls les étudiants de l'Université Carleton et du programme Nunavut Sivuniksavut (associé au Collège Algonquin) ont une association étudiante inuit distincte à Ottawa.

plus grands. Oleena a, par exemple, lutté avec acharnement pour l'obtention d'un local pour son association étudiante, et de ressources pour les étudiants autochtones. Dans l'extrait qui suit, elle y souligne que la lutte n'est pas la même, tout dépendant de l'université :

Quand je suis arrivée à l'Université d'Ottawa, j'étais impressionnée parce qu'ils ont deux employés à temps plein, ils ont une belle salle avec des ordis et des imprimantes, des divans que tu peux utiliser. C'est maintenu par l'université même là... [d'un air admiratif]. Tandis que, moi, quand j'étais à [mon ancienne université]; on avait une association des étudiants autochtones et on a vraiment travaillé fort pour avoir des ressources pour les étudiants autochtones, mais on était tous bénévoles, on était tous des étudiants à temps plein. On a vraiment essayé de voir avec l'université : « hé ! Pourquoi vous ne faites rien ? Pourquoi il n'y a pas de local ? Pourquoi il n'y a pas de ressources ? » Mais on a fini nous autres, pendant les années que j'étais là, on a fini par avoir un local, mais on a écrit des lettres dans le journal, des affaires comme ça... il a vraiment fallu qu'on travaille (Oleena).

On peut alors penser que, parce qu'ils bénéficient de plus de ressources à l'Université d'Ottawa, les étudiants autochtones sont en mesure de porter leurs revendications d'un angle matériel à idéal (voir Crossley 2003) : au lieu de lutter pour l'obtention d'un local ou d'ordinateurs, ils s'activent à l'affirmation de leurs conceptions du monde. Par exemple, une jeune Inuk a milité avec son association étudiante autochtone pour une campagne de décolonisation à son université, incluant « l'enseignement des langues algonquine et mohawk, la création de bourses d'études pour les étudiants autochtones [...] l'augmentation des fonds alloués au programme d'études autochtones [et une reconnaissance du fait] que le campus [soit] construit sur un territoire non cédé de la nation algonquin[e] » (voir Vaillancourt 2013b). Elle et ses camarades ont, pour faire entendre leur voix, utilisé les réseaux sociaux, les journaux étudiants, organisé des occupations des bureaux de l'administration et des manifestations à l'intérieur même de l'université, en plus d'investir les réunions d'autres associations étudiantes, dont celles de la Fédération des étudiants de l'Université d'Ottawa, pour qu'elles se rallient à leur campagne (voir Bourbonn 2013; Colautti 2013; Deschamps 2013; Felepchuk 2013; Leroy 2013; Riddle 2013; Vaillancourt 2013a).

Une autre Inuk s'est quant à elle impliquée « [...] *in a research on improving access to university to Inuit... to help them coping with city life and going through university... to do better here. I also do tutoring. It's important. I have a lot of heart for Inuit who want to go to university, because of my own experience* » (Tabata). La majorité des étudiants étaient d'ailleurs préoccupés par les expériences que font les autres jeunes Inuit des institutions postsecondaires et plus généralement en ville.

Ils sont nombreux à m'avoir souligné leur volonté à s'investir pour améliorer leur parcours, d'où d'ailleurs leur motivation dans leur décision de participer à mes recherches.

Par le biais de leurs engagements sociopolitiques, les jeunes développent des stratégies pour faire valoir leurs revendications et acquièrent des capacités organisationnelles. C'est aussi ce que Gagné (2009 : 117) avait remarqué parmi les jeunes étudiants māori de l'Université d'Auckland. À travers leurs expériences universitaires, les jeunes Inuit saisissent la portée concrète que leurs engagements militants peuvent avoir, et sont menés à étendre leur action militante à l'extérieur du cadre universitaire. Il va sans dire que des mouvements étudiants émergent souvent les premières expériences d'activisme des jeunes. Ces dernières peuvent en outre servir de tremplin à de futurs engagements dans des mouvements sociaux (voir notamment Granjon 1988 : 13 sur les effets de mai 68 pour le mouvement des droits civiques aux États-Unis). Le cas des jeunes Inuit n'est donc pas particulier sur ce plan.

Les luttes estudiantines et les victoires auxquelles elles conduisent donnent à des jeunes comme Inuutiq l'élan nécessaire pour s'engager de façon immédiate en ville pour le monde inuit urbain. Cet extrait d'Inuutiq illustre plus précisément cette idée :

[...] in just being there (à l'université) and seeing all that is to be done you get motivated to see that you can actually change things and that you can connect with other people who are also interested in doing the same thing... and just like seeing your own people like on the street, like, I feel so bad every time I see them and knowing there's something I can do about it, actually seeing I can do something about it, really motivated me as well to, yeah, get involved and have our voices heard. If there's something going wrong, yeah, connect back with the community, you know? (Inuutiq).

De fait, tous les jeunes participants à mes recherches ayant occupé des positions de leadership (n=12) étudient ou ont étudié dans une ou plusieurs institution(s) postsecondaire(s). Des jeunes m'ont d'ailleurs explicité qu'une fois diplômés, plusieurs d'entre eux deviennent leaders pour leur communauté et les jeunes Inuit : « *In Nunavut, if you're a Nunavut Sivuniksavut alumni, you're like a superhero [rires]. Inuit who studied in the South, they don't just go home. They are the people you see, the youth activists, like Jesse Unaapik Mike and all of them* » (Chloe). L'université est indubitablement un lieu privilégié pour une prise de conscience en soi et pour soi, et cela

s'effectue autant par leurs apprentissages sur les bancs d'école, leurs rencontres avec d'autres jeunes Inuit et non-Inuit que par les formes de résistance auxquelles ils sont familiarisés.

5.1.2. Changer le cours des réalités inuit

Dans cette section, j'explore comment les jeunes Inuit s'affirment dans leur désir de changer les choses, au-delà des murs de l'université. Ils s'investissent – avec d'autres Inuit, autochtones et non autochtones –, en ville, dans des espaces où ils font valoir leurs visions et leurs identités en vue de changer le cours des réalités inuit. Trois dimensions sont explorées : les milieux de travail, le bénévolat et l'engagement politique.

5.1.2.1. *Travailler dans et pour le monde inuit*

Comme nous l'avons vu au chapitre 4, la majorité des jeunes Inuit ont pour ambition d'obtenir un emploi qui leur permettra d'améliorer le sort de leur famille et de leur communauté. Une fois sur le marché du travail, ils oeuvrant souvent pour d'organismes inuit. Au sein de ces organismes, ces jeunes se disent, pour reprendre leurs mots, « militants » (Oleena et Inuitiq) et « investis » dans leur travail (Raphael). Celui-ci étant « important » (Joanasie) pour eux, ils prennent leur travail « à cœur » (Aisakie, Flora et Tabata). Oleena adore, par exemple, son travail en droit – en fait, elle dit : « moi, je tripe à être là ! » –, puisqu'elle participe directement aux luttes inuit, à réaffirmer leur souveraineté territoriale par des recours aux tribunaux. Dans l'extrait qui suit, elle explique, avec passion, les projets sur lesquels elle travaille :

Moi, mon ambition ce n'est pas d'être une avocate qui travaille dans une firme d'avocats pour faire de l'argent et « bla-bla-bla ». Moi, je ne suis pas là pour ça, mais il y en a qu'on dirait que oui. Je suis plutôt là un peu comme une militante. [...] Je veux être utile; je veux conseiller [des organisations inuit] sur... plein de choses, comme une nouvelle loi qui sort... comment ça va affecter les Inuit ? Comment [on] devrait prendre position sur tel sujet ou... quel programme devrait être implanté, des choses comme ça. [...] Une autre raison pour laquelle je voulais travailler là, c'est parce qu'il y a eu d'autres Inuit qui y ont travaillé avant moi – il y a eu [X et Y], des femmes extraordinaires; donc je me dis qu'ils ne sont pas complètement ignorants des Inuit et leurs clients c'est des Inuit; donc je me dis que je ne me sentirais pas trop aliénée; genre... pas trop... euh... comme une complète... extraterrestre en arrivant là. À date, ça se passe bien (Oleena).

La réalité est très similaire pour Aisakie qui, par l'entremise de son emploi, peut contribuer au maintien et à la revitalisation de sa langue et, donc, faciliter le dialogue entre les différents groupes inuit (ayant des dialectes différents) et participer à l'enseignement de la langue. Cet extrait montre son enthousiasme : « *I love language; I love my Inuktitut language so much, and, [d'un grand sourire] from today I am in charge of standardizing the Inuktitut writing system. It makes me so happy! [...] It's something I have been thinking about for a long time, [and] the opportunity presented itself. I am very happy about that* » (Aisakie).

Travailler pour les Inuit et/ou en milieu inuit motive donc grandement les jeunes dans ce qu'ils y entreprennent. Ils me sont apparus et se disent passionnés et ils participent à provoquer des changements, parfois même, comme le soulignent ces exemples, à l'ensemble de l'univers inuit.

5.1.2.2. Faire du bénévolat au sein d'organismes inuit

De jeunes Inuit m'ont confié aimer particulièrement « redonner à leur communauté », puisqu'ils peuvent faire profiter directement de leurs « forces » – des connaissances ou des habiletés – et témoigner du changement ou des bienfaits qu'ils suscitent. Il existe bien sûr des formes informelles d'entraide, de partage et de soutien omniprésentes dans les interactions des jeunes avec leur famille, leurs amis, leur communauté, comme le partage de nourriture, la garde d'enfants; elles ont d'ailleurs été illustrées dans les chapitres 4 et 5. Néanmoins, s'engager par l'entremise d'une organisation permet de « *put all our resources together and help each other out and become bigger* » (Inuutiq). Les organisations inuit sont des lieux privilégiés pour faire du bénévolat, comme le souligne cet Inuk : *I feel TI is a good spot to go to, to help Inuit [...]. That's why I want to work with them, because they're kind of like the forefront of working with the Inuit community* (Kianu). Pour ces raisons, la moitié des jeunes participants à mes recherches investissent directement leurs énergies en faisant du bénévolat au sein d'organismes inuit en ville où j'ai d'ailleurs eu l'occasion de mener des observations.

Les engagements des jeunes Inuit en ville sont multiples et varient en fonction de la durée. Des jeunes siègent sur des conseils d'administration d'organismes inuit où ils peuvent mettre de l'avant leurs visions en améliorant ou en créant des programmes, notamment, pour les jeunes

adultes ou toxicomanes inuit. D'autres participent à l'organisation d'ateliers – des ateliers de yoga et de méditation, par exemple – et d'événements, comme des rassemblements communautaires, des conférences ou des spectacles culturels, pour Inuit et non-Inuit, comme dans le cadre de la Scène du Nord – un festival qui célébrera le talent de nombreux artistes du Yukon, des Territoires du Nord-Ouest, du Nunavut, du Nunavik et du Nunatsiavut pendant dix jours (voir <http://nac-cna.ca/fr/northernscene>) – et du Bal de neiges, événements qui ont lieu chaque année à Ottawa. Ils y déploient alors leur réseau de relations pour inviter des conférenciers ou encore des artistes inuit. Ils font parfois la démonstration de leurs propres talents sur scène et/ou animent des ateliers. J'ai d'ailleurs eu l'opportunité de croiser plusieurs visages familiers lors de tels événements, des jeunes qui soit y assistaient ou s'occupaient d'aspects logistiques. D'après leurs témoignages, ce sont des occasions qui leur permettent d'améliorer la visibilité des Inuit en la ville et sont très gratifiantes étant donné les encouragements qu'ils reçoivent de leurs pairs lors de ces événements.

Dans d'autres cas, de jeunes Inuit prêtent main-forte, de façon régulière ou ponctuelle, aux organismes inuit de la ville lors d'activités ou d'ateliers. Par exemple, ils s'affairent à :

- apporter, préparer et distribuer la nourriture – ou faire la vaisselle – lors de la banque alimentaire hebdomadaire ou du dîner communautaire mensuel organisé par TI;
- transmettre leurs connaissances lors d'ateliers culturels, de couture, de chants de gorge, de confection de tambours ou *ulu*, organisés par TI ou OICC; organiser la salle et la ranger, une fois l'atelier terminé;
- ou encore, à enseigner l'inuktitut ou assister l'enseignant(e) dans sa tâche.

Ils sont aussi plusieurs à s'être engagés à rencontrer, pour une heure ou deux, un ou plusieurs soirs par semaine, de jeunes étudiants inuit auprès de qui ils font du mentorat. C'était d'ailleurs le cas d'Inuutiq et Tabata, parmi les participants à mes recherches. Il s'agissait dans ces cas d'un programme d'aide aux devoirs mis en place par Nunavut Sivuniksavut depuis 2008. Les mentors sont d'anciens étudiants du programme, d'autres étudient à l'université ou sont diplômés et travaillent au sein d'organismes inuit ou non inuit de la ville. Ces moments

sont l'occasion pour les jeunes leaders de partager des connaissances qu'ils ont acquises au fil de leurs études, différentes stratégies d'études ou d'écriture, mais aussi de nouer des liens avec ces étudiants et d'agrandir leurs cercles d'amitiés et de relations. Plusieurs se retrouvent et se reconnaissent ensuite dans les « miniunivers » inuit et autochtones de la ville comme les pow-wow électriques.

Les jeunes leaders font également figure d'exemples et en inspirent d'autres autour d'eux. Morley Hanson, directeur de Nunavut Sivuniksavut, souligne d'ailleurs toute la force de ces interactions :

The interaction with leaders, both prominent politicians and other who were leading by example in their contribution to the Nunavut project, an integral but not standardized element of the program, was most influential in enhancing the student's sense of belonging. These leaders represented the political achievement of which they had become so proud, along with the ongoing effort to implement those achievements. Recognition and acknowledgement from these leaders, recognition of the work of the students were doing and the efforts they were making, along with the inspirational messages that they were needed and that their contribution was vital to the future of Nunavut, had a strong affirming influence on the students' feeling of belonging. This affirmation from leaders helped the students come to an understanding of the meaning of being Inuit today, helped them to come with the tension created by the juxtaposition of traditional and modern ways. While this direct interaction with leaders was invaluable, it was also of great importance for the students to observe these leaders in high-level political and academic forums in the south. These instances appeared to greatly influence the students' sense of Inuit being able to interact on equal terms with Qallunaat (Hanson 2003 : 198).

Une dernière forme d'engagement bénévole relevée consiste en l'animation de divers événements dans les mondes inuit et autochtones, comme des conférences, des réunions politiques, des spectacles culturels. Cette tâche est parfois ardue et demande souvent de grands efforts et une bonne dose de détermination. Par exemple, Raphael, que j'ai rencontré dans une grande conférence où il parlait de ses implications au sein du monde inuit, me confia que, bien qu'il avait l'air en contrôle de la situation, « *on the inside, it's like 'you got to' run away man' ! It can be stressful, but not as bad as it used to be for me* ». Plusieurs jeunes Inuit avec qui j'ai discuté ont d'ailleurs souligné trouver important de mettre la barre de leurs ambitions haute, de se surpasser. Tabata me fournit à cet effet une explication toute simple : « *because I can* ». En ce qui concerne l'animation, ce sont des occasions où les jeunes mettent à profit leur aptitude d'orateur et leur maniement de plusieurs langues. Plusieurs y sont d'ailleurs très habitués et y prennent plaisir, comme le révèlent les expériences de cet Inuk :

Oleena. J'anime pas mal souvent... depuis [x] années [un] festival. J'anime les spectacles en français et en anglais, et j'ai tout le temps un coanimateur qui fait inuktitut anglais... Et puis [...] à un moment donné, j'ai animé une [rencontre pour le gouvernement du Nunavut]. [...] J'anime aussi des fois [des célébrations importantes].

Stéphanie. Tu as l'air d'aimer ça.

Oleena. Oui, j'aime ça. J'aime ça, parce que je ne suis pas gênée devant le monde, devant le public. Tu peux me lancer n'importe où et je vais le faire. C'est aussi parce que je parle français et inuktitut, donc des fois pendant que l'autre parle en inuktitut je comprends, je peux quand même interagir. Je ne peux pas tout faire... animer en inuktitut, pas encore. Un jour, j'aimerais pouvoir animer dans les trois langues, ça serait mon rêve...

Ces diverses formes de bénévolat sont donc l'occasion pour plusieurs jeunes de se dépasser.

5.1.2.3. Se mobiliser dans les espaces publics

L'affirmation de leurs visions de l'avenir et de leurs identités s'effectue, pour la grande majorité des jeunes Inuit que j'ai rencontrés²⁶ à Ottawa, par le biais de leur mobilisation politique. Le statut de capitale du Canada qu'occupe Ottawa fait d'elle un lieu stratégique pour les manifestations publiques et ouvertes du mécontentement en provenance de la société civile, entre autres, à l'égard du gouvernement fédéral; les jeunes Inuit ne font pas exceptions. Ottawa devient aussi un lieu propice pour les manifestations étant donné le nombre important de jeunes étudiants inuit qui y vivent et s'activent dans les associations étudiantes. Il suffit d'évoquer Montréal pour saisir toute l'importance des villes étudiantes pour l'éclosion de grands mouvements de protestation comme le Printemps érable, en 2012.

J'ai eu l'opportunité d'effectuer mes recherches lorsqu'émergea le mouvement *Idle no more*, traduit en français par plus jamais l'inaction. Il s'agit d'un mouvement dont la base est autochtone et

qui s'oppose aux changements unilatéraux du Gouvernement [fédéral] qui ont des impacts sur nos peuples autochtones (Premières Nations, Inuit et Métis). [Le mouvement interpelle] tous les supporteurs autochtones et allochtones, Inuit, Métis, Chefs et Conseils, sur réserves et hors réserves, et citoyens, pour se rallier ensemble dans l'unité et la paix. [Il vise à] éveiller les consciences de toutes les populations au sujet des changements législatifs en cours, menés sous

²⁶ Il faut noter à cet effet que mon échantillon n'est pas nécessairement représentatif des jeunes Inuit habitant Ottawa, puisque j'ai investis des milieux où interagissaient **particulièrement** des étudiants, de jeunes leaders ou des jeunes désirant revitaliser et/ou garder en vie leur univers de sens; je parle ici d'ateliers culturels ou d'activités communautaires organisés par des organismes inuit de la ville.

pression au parlement [du Canada] en vue de mettre en vigueur des lois qui affecteront directement nos peuples, nos territoires et toutes les créatures qui en dépendent et qui les habitent (Idle no more Université Laval : <https://www.facebook.com/groups/124835317688173>).

Un de ces grands moments fut la grande manifestation du 21 décembre 2012 à Ottawa qui suscita chez les jeunes Inuit une extraordinaire mobilisation en préparation à cet événement, et ce, au sein d'espaces multiples et en provenance de différents réseaux de personnes. Je pense notamment aux universités (dont les salons étudiants), à mes cours d'inuktitut, aux domiciles d'amis inuit et, bien sûr, aux réseaux sociaux comme Facebook et Twitter. Là, de nombreux étudiants, jeunes mères et travailleurs inuit (et soulignons-le, métis, et des Premières Nations) s'informaient, partageaient leurs points de vue et se mobilisaient. La dynamique dans mes cours et parmi les cercles d'amis en fut d'ailleurs changée et présentait un saisissant contraste avec mes observations passées. Alors qu'il était d'usage de plutôt échanger des histoires de famille ou des anecdotes de notre quotidien ou du passé, il était plutôt question du mouvement et des diverses manifestations auxquelles il donnait lieu. Je me rappelle, par exemple, trois jeunes mères (inuit) qui discutaient au sujet de la loi C-45 et de la manifestation qui devait avoir lieu pour s'y opposer. Elles s'imaginaient déjà les répercussions à venir pour leurs proches, lorsqu'une d'entre elles scanda « *I will definitely be there* » et les autres acquiescèrent.

Les universités ont aussi été des sites importants de mobilisation avant et après l'événement de décembre 2012. Des étudiants inuit, autochtones et allochtones ont organisé des occupations, manifesté d'un édifice à l'autre et affiché des banderoles à certains endroits stratégiques sur le campus. La semaine précédant la marche était donc particulièrement effervescente au sein des différents « miniunivers » inuit et autochtones urbains, tout comme l'ont été le rassemblement et les mobilisations subséquentes. Les gens étaient remplis d'espairs face aux événements à venir.

Le 21 décembre 2012, un millier d'autochtones (Inuit, Premières Nations et Métis) et allochtones bravèrent la tempête et se réunirent près de l'île Victoria – lieu où la Chef Teresa Spence qui faisait une grève de la faim tenait son campement – et se dirigèrent vers le Parlement. Malgré la neige brouillant ma vue, j'ai pu reconnaître une cinquantaine de visages

familiers et, rapidement, des Inuit se regroupèrent. Certains brandissaient haut et avec fierté le drapeau du Nunavut, portant leur *qulittaq* (manteau en caribou avec fourrure à l'extérieur), *amauti* (manteau avec un espace derrière le dos pour porter un enfant) et *kamiik* (bottes en fourrures), battant leur tambour, pour ainsi marquer leur identité (je reviendrai sur ce point à la fin de ce chapitre). Durant le rassemblement, le regard des gens brillait de fierté.

La marche, tout comme les divers sites de mobilisation, reflète les réalités panautochtones des jeunes Inuit en ville : ils partagent avec d'autres autochtones leurs luttes, certains espaces dans la ville, de même que certaines expériences urbaines. Dans le cas relaté ici, ils ont largement en commun un adversaire – le gouvernement Harper – qui les porte à s'unir pour mettre à mal ses mesures qualifiées de « détraquées » par un des participants à mes recherches. Ces liens étaient visibles lors du rassemblement : les regroupements n'étaient pas cloisonnés à l'univers inuit ou algonquin, par exemple. Au contraire, les jeunes de diverses origines se connaissaient déjà et se côtoyaient. C'était notamment le cas de mes trois amies qui retrouvèrent d'abord leurs voisins algonquins de l'édifice où elles habitent, puis des membres de leur famille et d'autres amis inuit et autochtones avec qui elles conversèrent un moment.

Idle no more et les autres mobilisations politiques auxquelles prennent part de jeunes Inuit en ville dévoilent aussi la continuité des relations qu'ils entretiennent avec leur communauté mère et le rapprochement qu'ils entraînent entre les différentes nations autochtones. Lévesque (2003 : 26) invite d'ailleurs les chercheurs à être à l'affût de ces relations qui caractérisent souvent le rapport à l'urbain des autochtones. À titre d'exemple, quelques étudiants inuit, retournés dans leur communauté pour le temps des Fêtes, ont quand même pris part au mouvement : ils ont organisé des manifestations au Nord et ont partagé photos et messages de solidarité à travers les réseaux sociaux. D'autres jeunes ont servi d'intermédiaires, entre leur communauté et la Chef Teresa Spence, en transmettant des messages de solidarité pour son dévouement. Ils apportent donc à la fois les nouvelles de la ville vers leur communauté et celles de leur communauté vers la ville. Ils agissent donc en tant qu'ambassadeurs dans les deux milieux.

Les semaines précédant le 10 décembre 2012, date de l'élection de la présidente de Nunavut Tunngavik inc. (NTI) qui est l'organisation qui représente les Inuit du Nunavut dans leur entente territoriale et s'assure du respect de leurs droits, illustrent bien les possibilités pour les jeunes de prendre part à la vie politique inuit tout en habitant la ville. Il est important ici de préciser qu'Ottawa est reconnue comme une des vingt-cinq communautés inuit – tout comme Winnipeg et Edmonton –, où les Inuit peuvent voter (voir <http://www.tunngavik.com>). Ceci montre les liens concrets entre Ottawa et le Nord : la communauté inuit d'Ottawa n'est pas détachée de l'Inuit Nunangat; elle en fait au contraire partie. Deux bureaux de vote étaient ouverts aux bénéficiaires – un chez Tungasuvvingat Inuit (situé dans le quartier Vanier, l'est de la ville) et un autre chez Larga Baffin Home (situé aux limites ouest du quartier Westboro) –, facilitant ainsi l'accès au vote. La mobilisation de jeunes Inuit en ville était tout aussi effervescente que l'a été leur implication au sein d'*Idle no more*, hormis le fait qu'elle était restreinte aux miniunivers inuit. Des discussions avaient cours un peu partout au sein d'organismes inuit en ville entourant le choix d'un candidat et des affiches fournissaient les détails concernant la tenue des élections. Les réseaux sociaux ont été utilisés par plusieurs jeunes leaders comme espaces de débat, d'appui à la diffusion d'information et d'outil de mobilisation.

Des mobilisations thématiques sont aussi régulièrement organisées devant le Parlement. Les Inuit (enfants, jeunes, parents et aînés) manifestent, par exemple, contre le coût élevé des aliments au Nord, comme ce fut le cas les 21 juin et 18 août 2012 (voir Dawson 2012b; Murphy 2012), ou contre l'inaction du gouvernement devant les hauts taux de suicide chez les jeunes Inuit le 10 septembre 2012 (Dawson 2012a). Ils s'unissent aussi à des Inuit d'un peu partout au Canada dans le cadre de grandes manifestations, comme celle organisée contre la prohibition de la chasse du phoque le 16 mars 2013 (voir Nunatsiaq News 2013). Ce sont des occasions où jeunes et moins jeunes partagent ce qu'ils pensent et ce qu'ils ressentent face aux injustices vécues par le peuple inuit et lancent ou affichent des slogans politiques. Ils utilisent également ces rencontres pour affirmer leur identité sur la place publique à travers leurs vêtements, leurs bijoux et leurs tatouages, et en faisant des jeux inuit, des chants de gorge ou en jouant du tambour.

Cette section illustre que les jeunes Inuit sont en mesure d'investir à Ottawa différents sites et réseaux où ils peuvent travailler à faire une différence pour l'ensemble du peuple inuit et où ils participent à provoquer le changement auquel ils aspirent pour lui. L'université, comme je l'ai souligné plus haut déjà, devient alors un lieu stratégique et privilégié pour faire ses expériences militantes et acquérir le savoir-faire et la confiance nécessaire pour participer de façon active et directe aux affaires politiques, sociales et culturelles des mondes inuit et autochtones – autant au niveau de l'université, de la ville, des communautés nordiques que du Canada et du monde. Leur présence en ville n'écarte donc pas cette possibilité.

5.2. LES COULISSES DU LEADERSHIP

Examiner ce que j'appelle les « coulisses » du leadership consiste à comprendre comment les jeunes vivent au quotidien ces responsabilités auxquelles ils (doivent) correspondre en tant qu'Inuit, leaders et jeunes urbains, et ce, en observant leurs choix de vie, leurs amitiés et les politiques de l'identité.

5.2.1. Se distinguer des fléaux affligeant le monde inuit

Avec gêne, des jeunes m'ont confié être mal à l'aise avec les stéréotypes véhiculés à l'égard des Inuit et de l'image « négative » que ces derniers projettent du monde inuit. Pitseolak m'a indiqué que certains Inuit « *can't control themselves sometimes and you see them in public. They don't care and that's the mentality of the North. You should not feel embarrassed about yourself. It's even stronger when you're drunk, because you don't care at all* ». Kianu rapporte, par une anecdote, que pour certains d'entre eux, être aux prises avec des problèmes d'alcool et de drogues est une norme qu'ils auraient intériorisée :

I was on the bus once, number 12, and an Inuk guy got on and he recognized me for being Inuk. And he just assumed because I was Inuk, I would have cigarettes or papers or weed and when he asked me for these things I told him, I don't have it, like I don't smoke, I don't do drugs, I don't do any of that stuff. His first question was, "what kind of Inuk are you"? To me, it's just awful if that's how Inuit see themselves. Now if you're an Inuk, then you smoke and you do drugs and you drink. That's the Inuk identity in Ottawa, this is what you're expected to do. Personally I think it's awful.

Comme ces jeunes, j'ai fait la rencontre d'Inuit ivres au centre-ville. C'est d'ailleurs à cet endroit que j'ai d'abord pris conscience de l'importance démographique des Inuit à Ottawa.

Selon mes conversations avec plusieurs Ottaviens, c'est aussi là que naissent les stéréotypes à l'égard des Inuit urbains. Plusieurs articles de journaux alimentent cette image. Deux cas ont surgi en 2011 dans le *Ottawa Citizen* et *The Ottawa Sun*, dont celui d'une jeune Inuk qui aurait violemment agressé une femme au centre-ville en 2009, laquelle est par la suite décédée de ses blessures. Au moins trois articles ont été publiés en 2011 pour expliquer la situation à l'approche du procès de l'accusée (dont Seymour 2011a; Seymour 2011b; Spears 2011).

Néanmoins, la majorité des participants à mes recherches disent ne pas avoir eu ou « jamais » eu eux-mêmes des problèmes d'alcool ou de drogues et cinq des six participants en ayant eu ont drastiquement réduit leur consommation d'alcool. Mon échantillon présente donc une situation qui contraste avec plusieurs autres recherches, comme celle de Jacobs, K. et Gill (2002) où le tiers des autochtones qu'ils ont interviewés (sur un échantillon de 202 personnes) à Montréal étaient aux prises avec des problèmes de drogues et d'alcool. Kishigami (1999a : 105) avait aussi noté que 60 % des Inuit qu'il a interviewés à Montréal en 1997, ont ou avaient eu des problèmes d'alcool. Mon échantillon ne représente donc pas un portrait général des jeunes autochtones en milieu urbain, mais plutôt un groupe particulier. Ces résultats s'expliquent en fait par ma volonté de rompre avec les stéréotypes véhiculés à l'égard des mondes autochtones urbains et d'illustrer les expériences de jeunes qui s'en distinguent, des expériences pouvant servir d'inspiration à d'autres Inuit et aux décideurs inuit dans les politiques qu'ils élaborent, ce qui étaient d'ailleurs vu comme important pour la plupart des participants à mes recherches.

5.2.1.1. Des raisons pour se dissocier du stéréotype

Les participants à mes recherches recourent plus largement à diverses stratégies pour se dissocier des stéréotypes associés aux Inuit. Trois jeunes utilisent la diversité culturelle présente en ville pour créer un flou autour de leur identité inuit, et ainsi éviter d'avoir à expliquer les réalités inuit aux *Qallunaat*, afin de rétablir l'intégrité de leur monde ou d'y être associé. J'avais d'ailleurs souligné, au chapitre 3, que des jeunes ont été confrontés à des commentaires discriminatoires sur le monde inuit et préfèrent pour cette raison se faire passer pour des

Asiatiques. La majorité des participants à mes recherches m'ont dit être gênés par l'image que se font les citoyens des Inuit et tiennent à donc s'en dissocier.

La plupart des jeunes Inuit avec qui j'ai discuté ont été confrontés directement aux effets pervers de l'alcool : ils ont vécu de la violence conjugale et familiale, de l'exclusion sociale, la prise en charge de leurs enfants (ou d'eux-mêmes étant enfant) par les services sociaux et des décès de proches par accident (de la route, par exemple). Plusieurs jeunes m'ont parlé de l'alcoolisme de leurs parents qui a marqué leur enfance et des violences qu'ils ont vécues, lesquelles les ont dans certains cas poussés à s'installer à Ottawa. Se retrouver dans des contextes de consommation d'alcool leur remémore des souvenirs amers. Pour Raphael, ces occasions lui sont

extremely stressful 'cause I grew up with that and I'm so done with this part of my life. I moved down from it. It reminds me of all that shitty time in my life that was really stressful... I don't mind if somebody is having a beer, that doesn't bother me, I'll have a beer with him or her. It's when... it's the drinking... when they wake up and start drinking... there's so much more to life than that. And... I don't want what they're doing affecting my family or me, 'cause I already lived through all that and my kids are not going to live through that!

La moitié des jeunes participants à mes recherches m'ont indiqué travailler à se distancier de ces réalités, car le fait de boire va à l'encontre des valeurs qui leur ont été transmises par leurs aînés et, parfois, leurs parents. Mailani me raconta que sa grand-mère a souvent critiqué les tensions que crée l'alcool au sein des familles et des communautés, et c'est pour cela qu'à ses dires :

living respectably, that would come from my roots. Like I don't go out, I'm not an alcoholic, I'm not a drug addict, I don't smoke cigarettes. [...] I [learnt] morals I think from my grandma : she's never drunk in her life. She doesn't like to be around people who are under the influence, she's very stubborn and opinionated, she doesn't speak English very well, but she's always talking.

De la même façon, Joanasie explique qu'abuser des drogues et de l'alcool revient à s'éloigner de ses racines autochtones et à manquer de respect envers sa culture :

I never really grew up in that. My mom, she didn't like me in that area and I didn't like it either. It disrespected my culture so much and I didn't want to put that down. I didn't want to disrespect it. Cause if you're around drugs and alcohol you can't be in. You have to respect that medicine and that way of life and not be around it. If you collide both you can get sick, right? It's very serious. I chose a healthier lifestyle and I wanted to be part of my culture. I wanted to carry on that knowledge.

J'ai d'ailleurs souligné au chapitre 4 que c'est en cessant de consommer des drogues et de l'alcool que trois jeunes m'ont confié être plus à l'aise avec leur identité inuit et vouloir prendre part à la vie de leur communauté. Pour eux, ces nouvelles attitudes concordent davantage avec le mode de vie équilibré qui est promu au sein de l'univers de sens inuit et le rôle de leaders qu'ils entrevoient pour eux-mêmes. D'après Aupilaarjuk, un aîné défunt de Rankin Inlet, les éléments altérant l'esprit, comme l'alcool, vont à l'encontre des *maligait* (lois et principes) du monde inuit, car leur consommation provoque des tensions entre les gens et ne contribue pas à la constitution de collectivités fortes; ils sont donc à éviter (voir McGrath 2011 : 382, 391 et 401). S'en dissocier équivaut ainsi à faire preuve de *silatuniq* (de discernement) et à *inuuttiaqtuq* (à vivre de la bonne façon), des qualités recherchées chez les leaders inuit. Il s'agit d'ailleurs d'une réflexion que plusieurs jeunes ont partagée avec moi.

5.2.1.2. Ne pas boire, un choix individuel et collectif

Dans nos conversations informelles, des jeunes m'ont dit concevoir que cette « maladie » (l'alcoolisme), avec laquelle sont aux prises plusieurs Inuit, tire sa source de l'histoire coloniale à laquelle ils attribuent un déracinement identitaire de leur peuple et la détresse de plusieurs membres de leurs communautés. Clairmont avait d'ailleurs fait ce constat en écrivant que « *colonialism, patterns and policies of concentrated settlement, and alcohol and substance abuse [...] the major, ultimate explanatory factor is colonialism which set in train other destabilizing causes and interacts in complex ways with alcohol and drug abuse* » (1999 : 6). Kral et al. (2011 : 26 et 427) soulignent aussi que la perte de repères culturels est une des causes premières du suicide chez les jeunes Inuit (surtout des jeunes hommes) – dont le taux est onze fois plus élevé que chez d'autres populations au Canada – et cela est à mettre en lien avec la consommation de drogues et alcools. Les auteurs parlent plus précisément d'une dislocation entre les générations, c'est-à-dire de grandes différences socioculturelles et technologiques, dues aux changements rapides dans le Grand Nord, qui rendent la compréhension intergénérationnelle difficile.

Pour Oleena, choisir de ne pas boire est donc à la fois un choix personnel et collectif, car elle sait que sa décision s'ajoute à celle d'autres Inuit qui visent à rompre avec ce rythme de vie qu'elle qualifie de « malsain ». Elle explique ainsi que

d'avoir une vie saine, dans le sens sans drogue sans alcool ni cigarette n'importe quoi... donc, émotionnellement ou mentalement... J'ai décidé que je prendrais soin de moi, donc [...] je me suis équipée genre pour, foncer... Et pour faire quelque chose... Tandis qu'il y a du monde qui, depuis la journée qu'ils sont nés, qui n'ont jamais eu de chance. Ils ont toujours vécu de la merde, et c'est normal qu'il y en ait qui souffre, qui prend de la drogue. Ils sont dans le chaos total. On ne peut pas continuer comme ça, j'ai tellement haï l'alcool. À cause de tout ça, je me disais « ark, je ne veux vraiment rien à voir avec ça » et, en même temps, je vois ça comme un choix collectif parce que je me dis, moi je qu'on n'a pas besoin d'alcool, ça tue le monde complètement. S'il n'avait pas de cigarette, pas d'alcool, et pas des drogues, on serait tellement mieux. Ça a tellement causé de dommages dans notre société depuis qu'on a été en contact avec ça. Je me dis... le seul contrôle que j'ai c'est sur moi même, et moi je suis une personne de plus qui ne boit pas. Et tranquillement, s'il y en a de plus en plus c'est de cette façon qu'on va arriver à une société moins endommagée par l'alcool.

Ils sont en effet plusieurs jeunes comme elle à faire preuve de retenue envers l'alcool et les drogues – c'est ce que m'ont rapporté faire dix-huit des jeunes participants à mes recherches. Ces jeunes m'ont spécifiquement dit éviter les bars et les clubs ou encore éviter d'y consommer de l'alcool : « *I've gone to bars and not drank a single drink. I'll have Coke or Pepsi. I've done that so many times. I love dancing. I like being around people. I don't like that feeling of being intoxicated or numb to anything. So when I go, I like to have fun and be happy and I go with people that are happier I guess* » (Joanasie). Cinq m'ont dit avoir cessé toute consommation d'alcool et de drogues ayant pris conscience des dommages pour leur santé, mais aussi des ravages encourus par leur famille et leur peuple. Deux limitent leur consommation, particulièrement lorsqu'ils se retrouvent près d'Inuit : « *Among Inuit men and women, [I feel uncomfortable to drink], because a large majority of them do drink and do smoke* » (Pitseolak). D'autres évitent certaines activités de la communauté inuit où se rassemblent des Inuit « troublés » et préfèrent d'autres sites d'interaction, comme pour Harry :

There are more people that are more troubled, you know. They are on harder times and that makes me... I'd love to go to the feast, but it's always just to interact with the Inuit and see people I know... a lot of them, a majority of them are going to be people that are a little bit more troubled in Ottawa, whereas you know I might end up going to events with other Inuit I know. Like I'll go bowling with them [...] I mean, I go for activities with Inuit but not the specific ones that are kind of to help, [...] I want to be there to be supportive and see people I haven't seen for a long time, but... it's not necessary for me to go.

Ces interactions marquent les réalités des jeunes Inuit que j'ai rencontrés. Ils sont alors plusieurs à restreindre leurs interactions avec les Inuit. La majorité d'entre eux se disent néanmoins liés à leurs compatriotes inuit et cherchent à les aider par divers moyens, comme nous l'avons vu précédemment. Bahia tenait pour cette raison à me spécifier que lorsque

I see Inuit in Montreal road area, and... I'm going to try to say "hi" to them from now on, because, I was told that I'm not above them just because they do drugs, and I'll say "hi" to them and talk to them if I can and because they are people that... They're people that I remember from my town too, they remember me too and I'm not better than them, anyway. They're just a little bit different, because of the lifestyle they chose (Bahia).

Pour Aupilaarjuk, « *Individuals are also limited in their ability to thrive if they do not have a healthy collective to participate in, even if they have sufficient means for life* » (cité dans McGrath 2011 : 202). Les choix de ces jeunes représentent donc pour eux un moyen d'avoir un style de vie sain où ils peuvent s'épanouir.

5.2.2. Entre amis, entre leaders

Le monde des jeunes leaders inuit étant petit, je me suis rapidement aperçue des liens d'amitié existant entre plusieurs jeunes Inuit à Ottawa, et ceux qui visitaient la ville. J'ai pu faire ce constat en notant la répétition de certains prénoms dans nos discussions, en croisant à plusieurs reprises les mêmes jeunes malgré mes efforts pour diversifier mon échantillon, et en suivant les fils d'actualité sur les réseaux sociaux où des photos témoignaient de la proximité de jeunes que j'avais eu le plaisir de rencontrer à Ottawa. Il m'est donc apparu qu'un réseau de jeunes leaders inuit était basé à Ottawa et s'étendait à travers le Canada, voire du monde, composé de noyaux d'amis. Au moins trente jeunes Inuit font partie à Ottawa de ce « noyau dur » et sont pour la plupart âgés d'environ 25 à 35 ans. Ils sont autant des hommes que des femmes et habitent Ottawa depuis plusieurs années.

L'ancrage social du réseau, c'est-à-dire le point de départ de leurs relations (Agiar 1996 : 43), est plus précisément lié à leurs origines régionales (ce sont surtout des jeunes du Qikiqtaaluk), ainsi qu'aux institutions scolaires (dont l'Université d'Ottawa et l'Université Carleton) et inuit (comme Inuit Tapiriit Kanatami et le Inuit Circumpolar Council) qu'ils fréquentent. Les noyaux d'amis se constituent surtout autour de ces points d'ancrage et se recoupent via les engagements dans les mondes inuit et autochtones (urbains ou non) – au sein d'organismes et d'évènements exposés dans la partie précédente, comme des conférences, des ateliers culturels, des cours de langue, des rassemblements communautaires ou politiques ayant lieu à Ottawa – pour former un réseau. De plus, selon mes observations, les noyaux du réseau se recomposent au fil du temps : les jeunes se retrouvent en ville pour visiter leurs proches, étudier ou travailler,

retournent au Nord dans leur communauté, voyagent d'un océan à l'autre et reviennent de temps à autre à Ottawa. Il s'agit d'une caractéristique qui fait la force de ce réseau, c'est-à-dire de son déploiement et son dynamisme, et qui offre du capital social aux jeunes (Bourdieu 1984 : 55-57), soit un réseau de contacts – de leaders inuit et autochtones – qu'ils pourront mobiliser tout au long de leur vie.

Outre ces lieux et espaces où ils se rencontrent et forment un réseau, ce sont plus particulièrement l'ensemble des valeurs, idées et normes qu'ils partagent et la fréquence de leurs rencontres qui les rassemblent en noyaux d'amis. Un de ces noyaux que j'ai côtoyé est, par exemple, composé de jeunes Inuit qui s'affairent à adopter un mode de vie sain, dissocié de la consommation (régulière et abusive) de drogues et d'alcool et visent ainsi à faire figure d'exemples pour leurs pairs et à être forts aux yeux de leurs proches. Une telle attitude réduit cependant les possibilités d'interactions avec la communauté inuit d'Ottawa, puisque plusieurs sont toxicomanes ou fréquentent régulièrement les bars et les clubs. Pour cette raison, certains de ces jeunes se sentent « *a little bit disconnected in that way, 'cause I want to socialize with them, but I don't want to drink too. [...] I feel a little left out* » (Inuutiq). Les espaces où ils se côtoient leur permettent néanmoins de prendre conscience qu'ils ne sont pas seuls à faire ce choix : « *In my university, [...] I'm finding other Inuit leaders and youth who are trying to change stuff. That's really good and there's a lot of Inuit like that in Ottawa, it's just hard to find and to get in there [rires]* » (Inuutiq).

La constitution de tels cercles d'amis, lesquels sont entrelacés, permet aux jeunes de se retrouver avec des Inuit avec lesquels ils ont des affinités et peuvent prendre part à des activités où ils sont à l'aise, ou le deviennent, puisqu'ils les investissent ensemble, à l'image d'une « zone de confort mobile », concept dont nous avons vu discuté au chapitre 3. Les jeunes compensent ainsi leur marginalisation au sein des mondes inuit. Ensemble, ils revitalisent et mettent en pratique des éléments de l'univers de sens inuit dans leurs rencontres en participant notamment à des cours de langue inuit et à des ateliers culturels ou encore en se retrouvant entre Inuit lors d'activités culturelles, politiques et sociales. Ils s'amusent lors des pow-wow électriques tous les mois et coinvestissent de nombreux sites d'engagements militants. Les plus intimes – les membres des noyaux – partagent des repas au restaurant, se rencontrent aux

domiciles d'amis, au cinéma ou lors de concerts, pratiquent des activités de plein air et différents sports d'équipe et s'invitent mutuellement à des mariages et à des baptêmes.

Les membres de ce réseau de connaissances mettent également en commun leurs expériences, connaissances, ressources et autres contacts et s'inspirent les uns des autres. Ils contribuent ainsi au renforcement de leur sentiment collectif et plus généralement du monde inuit. C'est notamment par l'entremise de leur rencontre avec un de ces noyaux que deux jeunes ont cessé leur consommation d'alcool. En faire partie permet aussi d'ouvrir de nouveaux sites d'engagements et fournit un cadre positif aux explorations de la communauté inuit urbaine, comme ce fut le cas pour Inuutiq :

I didn't just go with the Inuit community... at my school there's an [Aboriginal Center]. [...] I started actually going there and talking to people. I talk to First nations and Metis people there and I met other Inuit as well and [...] I started meeting them and then there on these different associations in Ottawa and [X] helped me get more involved into [this organization] and then I met a few people who were with [another Inuit organization] and I talked to them, stayed connected with them and we'll tell each other of events and stuff. It's just networking... so, yeah everything just started from going to the [Aboriginal Center].

J'ai également pu observer qu'ils échangent des services en offrant, par exemple, le gîte lors de visites ou de la viande du Nord à l'un, ou encore en confectionnant des vêtements pour un autre, comme un *qulittaq* (manteau en caribou avec fourrure à l'extérieur) ou un *amauti* (manteau avec un espace derrière le dos pour porter un enfant). Les jeunes m'ont confié être à l'aise avec ces nouvelles amitiés urbaines : ils sont en mesure de partager des moments agréables avec d'autres Inuit et de s'investir avec confiance avec d'autres en ville. C'est d'ailleurs pour cela qu'Inuutiq disait se sentir de plus en plus attachée à la communauté inuit d'Ottawa, plus précisément « *to selected people* ».

5.2.3. Être des Inuit exemplaires

Evie Mack, une jeune artiste et leader Inuk, confia lors du colloque du CIÉRA en mai 2013 à l'Université Laval s'être fait poser la question « *How is it that you're different?* ». Les jeunes leaders inuit que j'ai croisés ont en effet un profil plutôt particulier par rapport à leurs pairs. Selon Ittinuar, ils sont confrontés à un « dilemme identitaire », puisqu'ils vivent dans des maisons dispendieuses, voyagent à travers le monde, conduisent de beaux véhicules et « *perhaps*

invest on the stock market » (2008 : 212), en plus d'avoir des études postsecondaires et un emploi bien rémunéré, contrairement à la majorité des Inuit qui vivent dans des logements subventionnés (Adams, et al. 2010 : 11-12). Néanmoins, selon mes observations et les témoignages entendus, les jeunes inuit vivent peu de tensions **internes** par rapport à leurs différents engagements, leurs choix de vie, puisqu'ils sont surtout à mettre en lien avec leur volonté d'améliorer le destin de leur peuple.

Faire partie du monde des jeunes Inuit et vouloir contribuer à l'amélioration des réalités de son peuple n'est, en effet, pas une chose simple, puisque les leaders inuit doivent, en plus d'être *nukariittiarniq* (des exemples pour leurs pairs), répondre de leur inuitude – c'est-à-dire le degré d'adéquation des gens, des lieux et des activités avec la vie d'avant la colonisation, le monde « authentique » des Inuit (pour des détails sur ces luttes, voir Hicks et White 2000). Pour être brève, au travers des luttes pour la défense de leurs droits ancestraux et collectifs (voir Searles 2010 : 153), une narration quant à la culture et à l'identité inuit fut élaborée par les leaders politiques et intellectuels inuit comme argument pour appuyer leurs revendications (Searles 2010 : 159). Ces luttes ont d'ailleurs porté fruit : elles ont mené à la création d'Inuit Tapiriit of Canada (aujourd'hui Inuit Tapiriit Kanatami) en 1971, de Nunavut Tunngavik inc. (NTI) en 1993, puis du Nunavut en 1999. L'impératif de maintenir la culture traditionnelle s'est ensuite officialisé par la mise en place de l'*Inuit Qaujimajatuqangit* (IQ) en 2004, c'est-à-dire d'une politique à laquelle le gouvernement du Nunavut doit se référer pour développer ses politiques et programmes, laquelle est basée sur les savoirs inuit (voir Stevenson 2006; Tester et Irniq 2008; Usher 2000). L'IQ est un levier pour la réaffirmation de l'univers de sens inuit dans l'Inuit Nunangat et face à la société dominante. À travers cette politique, le peuple inuit regagne sa fierté longtemps salie par le colonialisme. Néanmoins, ce rêve d'autonomie, que plusieurs croyaient réalisé avec la création du Nunavut et de l'IQ, s'est buté à un manque de personnels inuit qualifiés, ce qui a contraint le gouvernement à employer les services de spécialistes non inuit (Légaré 2008; Windeyer 2010). Cette situation a mené NTI et le gouvernement du Nunavut à investir dans l'éducation des jeunes Inuit (Hanson 2003) et peu à peu à la création d'une nouvelle classe d'Inuit éduqués, bilingues, ayant un niveau de vie qui se distingue de la majorité des Inuit (Adams, et al. 2010 : 11-12). Cette situation correspond à

la majorité des participants à mes recherches à qui on demande à la fois d'être de « vrais » Inuit et d'être suffisamment outillés pour mener à bien l'autodétermination de leur peuple. Dans ce contexte, pour reprendre les mots d'Evie Mack, « *it's very intimidating to be a leader* » (colloque du CIÉRA, Université Laval, mai 2013).

La langue est apparue comme un marqueur et un médium culturel important pour les Inuit habitant Ottawa. Cela est notamment visible par les efforts mis de l'avant pour l'enseigner : on peut y étudier l'inuktitut quatre jours par semaine et souvent sans frais (plus de trois institutions offrent des cours). Des femmes inuit m'ont d'ailleurs souligné leurs préoccupations quant au personnel d'organismes inuit qui ne maîtrisent pas l'inuktitut : « *our leaders should speak our language. [Inuit organizations] shouldn't hire staff who can't speak Inuktitut.* » J'ai aussi observé que les jeunes ne parlant pas ou peu la langue étaient également mis à part dans les conversations. Il y a donc une pression pour que l'inuktitut soit mis en valeur dans les milieux inuit urbains. Qui plus est, il s'agit d'un phénomène que d'autres chercheurs ont reconnu au sein des communautés autochtones (voir Barnèche 2009 avec les Mélanésien(ne)s de Nouméa; Gagné 2009 avec les Māori d'Auckland; Patrick 2008 avec les Inuit d'Ottawa). Douze participants à mes propres recherches m'ont dit être intimidés ou craindre de décevoir leurs aînés lorsqu'ils parlent inuktitut que ce soit pour les erreurs qu'ils pourraient commettre, leur « manque » de vocabulaire ou leur accent. Kianu explique être terrifié à l'idée de ne pas parler « parfaitement » sa langue :

I'm so afraid of being wrong, like if I say something in Inuktitut and if I don't say it perfectly, then I'm terrified that I'm going to get criticized for it. Even though intellectually I know that's not the case. I know people are just really happy to hear Inuktitut in general. I start feeling really anxious when I speak Inuktitut, I'm so terrified of screwing up.

De même, Inuutiq se sent anéantie devant la déception de ses grands-parents parce qu'elle ne les comprend pas :

Sometimes my grandparents get a little disappointed, when I tell them that I can't remember very much Inuktitut or that I didn't understand what they said. They seem a little disappointed that I lost my Inuktitut, but most of the times they're really happy, they just talk to me anyways. I feel really bad... I feel like almost, letting them down almost. I answer to them in English and they're like "oh". It feels like a barrier, 'cause it's easy for them to speak Inuktitut and it's easier for me to speak English. [...] I still try to speak a little bit, or... encourage them to speak Inuktitut. I'll try to understand it anyways and I laugh a lot and make a lot of jokes and that's one of my coping mechanisms like brush it off and laugh [rires]

L'inuitude de Mailani a aussi été remise en question parce que son accent n'est pas « typique » des « autres » Inuit. Elle ne remet pas pour autant en doute son identité : « *I always talk like this. I've had a lot of people ask me "Oh, are you Inuk?" "Yeah?!" "Oh, why don't you talk like them?" "Well 'cause I never have!" I don't conform to things. I'm just my own person, you know what I mean?* » Ils sont alors une majorité à préférer parler anglais pour éviter des situations inconfortables, mais aussi pour faciliter la communication avec leurs pairs. C'est d'ailleurs ce que Dorais avait relevé chez les Inuit ayant moins de 45 ans : « Leurs choix linguistiques concrets sont [...] motivés par le désir de se faire comprendre plutôt que par une quelconque rectitude politique qui les ferait opter pour l'inuktitut au risque d'entraver l'intercommunication » (Dorais 2006 : 186). La plupart des jeunes que j'ai interviewés et que Dorais a rencontrés valorisent toutefois leur langue. Ils font d'ailleurs des efforts pour la revitaliser en participant à des cours d'inuktitut. Fait intéressant, j'ai rencontré à Ottawa des enfants inuit parlant couramment inuktitut et ayant majoritairement appris leur langue avec l'organisme Ontario Inuit Children Centre. Cette situation contrastait d'ailleurs avec celle de leur entourage : leurs parents et de jeunes Inuit réunis pour un événement politique communiquaient tous en anglais, tandis que les enfants regroupés jouaient et riaient en parlant inuktitut. J'étais stupéfiée devant cette expérience, et elle m'a fait comprendre que l'inuktitut est bien en vie à Ottawa, peut-être même plus qu'elle peut parfois l'être au Nord. D'autres jeunes aiment particulièrement converser avec certains aînés, car « *they are very understanding about younger people that can't speak Inuktitut entirely. She just wishes she can help me. She's very helpful that way. She never gets impatient or never gets upset that I don't know it perfectly* » (Kianu). Même s'ils ont « perdu » un peu de leur capacité à parler leur langue en ville, plusieurs (n=8) espèrent qu'une fois au Nord « *it will all come back, right?* » (Mailani).

Le lien avec le territoire est aussi une composante importante de l'inuitude. En fait, « *hunting is the primary source of "real" (or authentic) Inuit food, the consumption of which creates real Inuit persons* » (Searles 2010 : 156). Qu'en est-il alors des Inuit qui ne chassent pas ou qui ne consomment pas ou peu de viande ? Comme nous l'avons vu au chapitre 3, la plupart des jeunes maintiennent en ville un attachement particulier à la nature. Elle leur est en fait une source importante de réconfort, d'apaisement. Chasser est toutefois compliqué lorsque l'on

habite en ville et l'inuitude des « Inuit urbains » est dans certains cas remise en cause (Searles 2002, 2010). Malgré tout, les jeunes Inuit affirment leur identité et la distinguent des « particularismes empiriques », parfois avec ironie : « *do I have to kill something to be Inuk? Or is it something that is in you for your entire life, because that's how you're born and raised?* » (Harry). Pour Kianu, les pressions « *to become an Inuk again* » – lesquelles incitent à chasser et à manger de la viande – font partie de son quotidien avec la communauté inuit d'Ottawa et sa famille. Il y a en effet plusieurs opportunités de se rassembler autour d'une pièce de *quaq* (caribou congelé) ou de *muqtaq* (peau de béluga). Convaincu de son inuitude et de son végétarisme, sa solution a été de déconstruire leurs arguments, mais aussi de maintenir un profil bas :

It's always funny because, even at [this Inuit organization] I'm not entirely comfortable because there's this whole identity thing going on. It's like wait a minute, I'm a Native person but I don't eat meat? [rises] My Inuktitut isn't the best. Um, so even then, I'm not entirely comfortable there because... like Inuit people find it so weird. I hear this question a lot "you don't eat meat? Are you even Inuk?" So there's always a bit of an identity thing going on there. [...] It bothers me so much. Like... Inuit used to be so spiritual and there was an understanding that there's a spirit in that animal and you have to honour that spirit as well. It's not just something that you just eat for food; there was such reverence for it back then. But now a lot of Inuit feel they just gotta eat it and then that's enough. [...] I guess I'm just really tired of hearing « I'm a true Inuk, I eat only meat » [rises] when there's so much more to diet involved. [...] With me there isn't really any conflict between it, with other people there is some for sure. But for me, I don't feel being vegetarian makes me any less Inuk. I feel no shame in it whatsoever. If somebody asks me if I want meat or whatever, I don't say, "no, no, no, I'm a vegetarian", I'll just say "no, thank you". And then if it comes up, "how come you never eat any meat?" I'll say it... It's not that I hide it. I just don't feel the need to advertise it to people (Kianu).

Pour ces jeunes, il est donc difficile et agaçant d'être jugé sur la base d'activités « inuit » qui ne correspondent pas à leur style et à leur choix de vie. À leurs yeux, leur identité s'exprime ni en mot ni en action, elle s'incarne ou, pour reprendre les mots de Belleau, être Inuk, « c'est ancré au plus profond de mon âme » (2009 : 11).

Les politiques de l'identité se jouent également au niveau des apparences, et ce, autant au Nord qu'au Sud. J'ai, par exemple, entendu deux jeunes Inuuk dire à propos d'un leader « *Ohh... he looks too good to be Inuk* [rire gêné] ». La majorité des jeunes Inuit ayant des identités métissées ont témoigné de remarques similaires concernant des traits de leur visage, la couleur de leur peau ou leur style vestimentaire qui ne correspondent pas forcément à l'image type des Inuit. Ils sont donc parfois différenciés des autres Inuit, comme le souligne InuutiQ dans cet extrait :

I'm like what someone will call half, right? When I'm up North everyone keep saying, not everyone, but like, some people will call me Qallunaaq or something like that. When I come down to the South, it's very obvious how Inuk I am, and how much my culture's different from everyone else. Even though I have to adapt myself to fit in with the city and to be able to function in and survive here, I've become a little bit White. When you take that back to such an Inuk community you can appear very White and Qallunaaq and everything.

Plusieurs leaders et jeunes inuit utilisent ainsi des symboles inuit pour affirmer leur identité et leur fierté, tout comme le font d'autres jeunes autochtones, dont des étudiants māori à Auckland (Gagné 2009 : 115). Ils portent, par exemple, des tatouages, des boucles d'oreille, des vêtements traditionnels ou des écussons où est brodé le drapeau du Nunavut. Certaines personnes apposent des autocollants défendant, par exemple, la chasse de l'ours polaire sur le parechoc de leur véhicule. Plusieurs jeunes font aussi preuve de créativité et transforment des peaux qu'ils adaptent à leur usage quotidien. Ils font notamment des étuis en peau de phoque pour leur iPhone ou leur ordinateur portable.

Comme nous l'avons vu au chapitre 4, des jeunes se retrouvent en ville dans l'espoir de revitaliser leurs connaissances du monde inuit et de réaffirmer leur appartenance à celui-ci, pour ainsi taire les jugements à l'égard de leur inuitude. Deux jeunes se sont toutefois dits déçus après avoir fait part de leurs apprentissages devant leur communauté. Par exemple, Nauja, bien qu'il offre des spectacles culturels en ville, se résigne à ne pas donner de prestation dans sa communauté puisqu'il craint de ne pas « être juste » dans sa performance.

It's not only about hunting, it's being able to speak Inuktitut and being able to display your culture comfortably in front of everybody... I'm comfortable doing that... huh... down here, but I can't see myself drum dancing up North. Everybody knows that some elders are judgmental... I've seen youth trying and... some elders would be saying "you're doing it wrong" and just totally crunch their... ambition to learn the Inuk way. I'm just afraid of those surrounding elders that... "Ohhh you're doing it wrong!" I guess I'm afraid to try and I'm not the only one afraid to try 'cause of an elder... (Nauja).

Mailani fut, quant à elle, jugée pour « en faire trop » et pour chercher à être mieux que ses pairs.

When I went to Iqaluit, I learned how to throat sign I learned how to speak Inuktitut and to understand and I learned more of my culture. In [my community], people didn't like me for it, because I had a sense of who I was more than they did culturally. There can be a lot of non-openness to learning, because a lot of things have been taking from them. [...] They don't seek out and find who they really are; they just want to be part of what surround them. You know what I mean? And there's a tendency to, you know... It's been such a "yo, you think you're better and huhu" like... even some of my family they said that! (Mailani).

Des Inuit sont parfois associés au monde *qallunaaq* lorsque leurs attitudes, points de vue ou aisances dans certains mondes se démarquent de l'univers de sens inuit. Par exemple, de jeunes femmes ont qualifié de « *aweful* », « trop autoritaire », un membre du personnel (Inuk) d'un organisme inuit, puisqu'il était direct dans ses interventions et leur disait quoi faire, car il s'agirait de façons d'être « *qallunaat* ». J'ai, moi aussi, été « remise à ma place »²⁷ dans un de mes cours d'inuktitut, puisque je posais trop de questions. Huit participants à mes recherches m'ont parlé de cette réalité. Ce fut notamment le cas de Nauja à la suite de son séjour en ville :

My dad is really bad for that... I went home last week and then he was saying "ohh you're trying to be too much, too Qallunaaq" or whatever. They know I'm not Qallunaaq, so I don't know why they... [...] I just know I'm not Qallunaaq, so it doesn't bug me, but like when it comes from my dad... it bugs me, because he should know, but it's not something I dread on or anything. I'd just reply to him directly, just straight up. [...] My granny says it's to me too... she said that because I knew what to do down here, it has nothing to do with being home, because being home and being Inuk, there's not many Inuit that are capable of directing themselves while being down here... just because I am capable of doing that... I've been said I've been living down here too long, because I'm used to the... services down here and when I go home I'd be like "what is the problem with this?" they'll be... "Oh, you've just been down there too long." [Il pense] I criticize and question a lot of things and... I guess the same happens for me when I do that... they get offended (Nauja).

Pour remédier à ce genre de situation, un jeune Inuk m'a d'ailleurs raconté, lors d'une recherche préparatoire en 2007, préférer séparer les deux mondes, c'est-à-dire parler, penser et agir comme un Blanc lorsqu'il est en ville et comme un Inuk lorsqu'il est au Nord. Il semble néanmoins s'agir d'une exception, puisqu'aucun participant à ces recherches n'a mentionné cette idée.

Les commentaires de Mailani et Nauja sont particulièrement intéressants, car ils dévoilent une certaine compréhension de l'inconfort de leurs pairs face aux critiques dites ou non dites de leurs réalités. Un Inuk m'avait d'ailleurs fait part de ce sentiment (étant donné l'absence d'un leader inuit lors d'un événement communautaire) : il me disait le connaître et avoir noté un

²⁷ J'ai en effet appris à mes propres dépens la relation particulière qu'entretiennent les Inuit avec l'autorité, et ce par l'entremise de mes cours d'inuktitut. J'avais du mal à comprendre les réactions de mon professeur qui ignorait mes questions, mes demandes, et me mettait à l'écart dans les discussions. J'étais moi-même irritée de ses façons d'agir. Il me paraissait tout à fait naturel, vu mes expériences à l'université, d'intervenir en classe et de vérifier si je comprenais bien la matière. Vue ma visible incompréhension de son attitude, le professeur prit les devants et m'expliqua à l'écart son malaise devant mes questions directes, une méthode plutôt *qallunaaq* à ses dires. J'ai appris à faire preuve de subtilité et à suivre le mouvement naturel de la classe pour vérifier mes connaissances.

changement dans ces attitudes envers les membres de la communauté. À ses yeux, la communauté n'était plus assez bonne ou intéressante pour lui. Pour Inuutiq, ces critiques s'expliquent par les réalités de la ville qui réduisent les interactions avec les membres de sa communauté, car les « *gossips don't come back to those who are the target of it* »; ils ne peuvent pas être vérifiés. À son sens, il est important d'être ouvert face aux critiques que l'on reçoit, car « *to learn what's wrong in you helps you to adjust and build this equilibrium that allows you to have a healthy community and to do what's right, and to make sure your ego isn't too high or that you disconnect with your goal* » (Inuutiq). Les jeunes n'ont néanmoins pas tous ce genre de réaction. Certains sont blessés, irrités et cessent d'explorer certains pans de leur univers, tandis que d'autres affirment encore plus vigoureusement leur identité et la défendent que ce soit en étant ferme sur leur position, en déconstruisant les critiques ou encore en se munissant de symboles de leur identité et en faisant de nouveaux apprentissages.

Il est important de souligner que les jeunes Inuit sont également appuyés par des membres de leur communauté, comme leur famille et des aînés dans leurs engagements en ville. Ils sont d'ailleurs plusieurs à être mandatés, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, par leur communauté pour faire des études en ville. Aupilaarjuk voyait d'un bon oeil la coexistence et l'interrelation de ces univers, mais seulement si l'univers de sens inuit est priorisé dans les engagements des Inuit :

If both ways were brought together we would possibly have more strength. [...] We now use the qablunaat culture in some regards, and it is evident that we will not leave that behind, it is certain that we will use some aspects of it. However our inuuniq (Inuk-ness) needs always to be bigger, in our homeland. Our inuuniq is absolutely beautiful, inuuniq means there is not to be any strife, no crime – this is the way it was from long before (Aupilaarjuk cité par McGrath 2011 : 113-114).

Pour Belleau, « c'est important de devenir soi-même plus fort et plus ancré dans sa culture; on peut alors aider les autres autour de soi, celles et ceux qui ont besoin d'être épaulés » (2009 : 10). Plusieurs jeunes voient comme un atout le fait d'être à l'aise à fois dans la tradition et dans la modernité, ils peuvent ainsi prendre le meilleur de ces mondes et être encore plus forts. Pour Nauja, être Inuk et avoir cette aisance correspond à l'« Inuk moderne » :

I don't see it as a conflict at all. The way I see it... at least I'm just not stuck in the middle. I embrace both, the old and the new. There are people that are still struggling "should I go to school or should I go on the land?" Or just a lot of people just don't do any of the two. Or if someone goes on the land a lot, they're missing their education. Then if there's someone that is educated that doesn't go much on the land and stuff... The way I see it's a Modern Inuk, you know? The Inuk of today... is educated, got some education, although not the best, but still at least there's some education there, and then... still... knowing how to skin a caribou, drive a boat... I try to take the best of both worlds.

L'idée d'un « dilemme identitaire » chez les jeunes Inuit prend un autre sens chez les participants à mes recherches que celui donné par Ittinuar (2008). Pour reprendre les mots de Mead (1934 : 231), les jeunes Inuit habitant Ottawa se sentent plutôt à l'aise au sein des divers « sous-groupes » ou mondes dans lesquels ils décident de s'investir. Les tensions de type identitaire, relatées dans cette dernière partie, relèvent davantage du contexte politique et social dans lequel ils s'insèrent où il y a une « survalorisation symbolique » (Poirier 2009 : 29) du monde d'avant. Cette dynamique occulte en partie la capacité transformatrice et créatrice des jeunes Inuit de leur quotidien et leurs visions pour revitaliser et réaffirmer l'univers de sens inuit et leurs identités tout en prenant part aux différents mondes en présence. Il s'agit d'une position défendue par plusieurs jeunes Inuit, autochtones et chercheurs. Être capable d'opérer dans plusieurs mondes à la fois, fait d'ailleurs des leaders autochtones « *among the most effective political strategists on the contemporary national and international scenes* » (Niezen 2003 : 16).

Examiner de plus près les coulisses du leadership nous permet de saisir la relation complexe qu'entretiennent les jeunes Inuit avec l'univers inuit. Les jeunes leaders qui y œuvrent se doivent d'être solides en tant qu'Inuit. Ils doivent maîtriser leur langue, certains savoirs-faire et leur histoire, en plus d'avoir confiance en leurs identités et capacités pour surmonter les différents défis qui se présentent à eux autant dans les mondes inuit que non inuit. Par-dessus tout, ils doivent faire preuve de discernement dans leurs actions, paroles et attitudes qu'ils déploient autant dans l'intimité qu'en public, puisqu'elles se reflètent ensuite sur leurs pairs, auprès desquels ils doivent d'ailleurs faire figure d'exemples. La majorité des jeunes Inuit que j'ai rencontrés ont donc décidé de se démarquer des milieux où sont présentes drogues et alcool et nuisent à leur bien-être personnel et à l'épanouissement de leurs communautés. En se réunissant, une partie de ces jeunes a découvert un monde inuit avec lequel ils sont à l'aise et

se reconnaissent, et poussent leurs explorations des différents mondes inuit et non inuit présents en ville. Les réseaux et ses noyaux sont pour ses membres et d'autres jeunes Inuit une source d'inspiration et fournit des ressources importantes pour leurs engagements, car ils mettent à l'avant-plan une image positive et forte de ce que signifie être Inuit aujourd'hui.

Être leader dans l'univers de sens inuit, c'est aussi faire preuve d'une grande humilité, afin de maintenir une relation égalitaire et harmonieuse avec son entourage, et pour cela les jeunes doivent être à l'écoute de leurs pairs et faire preuve d'ouverture. Les jeunes leaders inuit que j'ai rencontrés s'efforcent d'ailleurs d'entretenir de bonnes relations avec les membres de leurs communautés, mais ils sont plusieurs à trouver difficile de conjuguer leur choix et style de vie à celui de leurs pairs. Malgré l'importance de leurs contributions à l'effort collectif, mes observations soulignent que les jeunes adoptant une attitude distanciée avec certaines personnes ou type d'activités sont rapidement détectés et sujets aux critiques. Tandis que ceux qui au contraire vont de l'avant et adoptent une attitude positive et humble avec tous sont très aimés, et sont eux-mêmes à l'aise lorsqu'ils se retrouvent dans ces « miniunivers » inuit. Les jeunes leaders sont donc constamment redevables envers leur communauté. Ce chapitre souligne que se retrouver en ville donne aux jeunes la possibilité de maintenir, de renforcer et de revitaliser leurs implications communautaires et politiques au sein et pour l'univers de sens inuit. Ils se découvrent et apprennent également à devenir de jeunes leaders. Ils y sont donc « des agents culturels et sociaux compétents » (Gagné et Jérôme 2009 : 18), voire des adultes en devenir, et peuvent prendre part à l'effort collectif à même la ville.

CONCLUSION

Dans le cadre de cette thèse de maîtrise, j'avais pour objectifs de comprendre les expériences que font les jeunes Inuit dans leur vie en ville. Ce faisant, je voulais rompre avec plusieurs idées préconçues véhiculées à leur égard en examinant de plus près à des parcours « positifs. » En d'autres termes, je me suis intéressée à des jeunes qui ont un niveau de vie qu'ils qualifient eux-mêmes de « bon » et ne sont pas aux prises avec des problèmes de toxicomanie, une population à laquelle se sont intéressées plusieurs recherches déjà (voir Centre de collaboration nationale de la santé autochtone 2009-2010; Institut canadien d'information sur la santé 2009; Institut National de Santé Publique du Québec 2007; Jacobs, Kahawi 2007; Kirmayer, et al. 1993; Laberge 2000; Perreault 2005; Savoie 2011; Tjepkema, et al. 2012).

Mon choix s'est également porté sur Ottawa, car il s'agit d'un lieu de confluence important pour les Inuit à l'extérieur de l'Inuit Nunangat, étant donné que la capitale nationale abrite une grande communauté d'Inuit ainsi que plusieurs organisations inuit. Ma démarche est qualitative. J'ai voulu tout au long de ce travail donner la parole aux jeunes inuit afin de saisir la compréhension qu'ils ont de leur parcours à Ottawa. Pour ce faire, j'ai donc conduit dix-neuf entretiens semi-dirigés avec de jeunes Inuit vivant à Ottawa, effectué plus de cinq mois d'observation participante au sein de différents lieux à Ottawa investi par des Inuit et autochtones, consulté les journaux locaux et tenu un journal de bord.

Une question principale a guidé mes recherches : **comment de jeunes Inuit font-ils l'expérience de la vie en ville ?** Il s'agit bien sûr d'une question très large, mais elle m'a permis de découvrir un fil conducteur intéressant dans le parcours des jeunes inuit que j'ai pu côtoyer à Ottawa. Sans exception, les dix-neuf participants à mon enquête sont influencés par leur « relationalité » dans les diverses expériences qu'ils font en ville. Autrement dit, les jeunes se positionnent et négocient leurs interactions en fonction de la coexistence avec les différents éléments des mondes qui les environnent (voir Poirier 2008 : 78). La recherche et le maintien des relations avec ceux et ce qui les entourent sont constants. C'est ce qui les pousse à agir, en vue de se sentir mieux en ville, de développer leur force de caractère et de contribuer à l'effort collectif tout en habitant Ottawa; ils font donc preuve de leur agencéité.

Comme je l'ai souligné au chapitre 3, la « déconnexion » que les jeunes ressentent lorsqu'ils s'installent en ville et au fil de leur parcours est directement liée à cette idée de relationalité. Ils y découvrent un environnement étranger où savoir comment s'y orienter et s'y comporter peut paraître un défi de taille et une grande source d'insécurité. La nature leur apparaît « contrôlée », « limitée » par le cadre urbain et ils ont pour cette raison l'impression d'être « étouffés » et de devoir « refouler » leurs émotions. Les interactions avec les citoyens leur sont une grande source d'inconforts puisqu'ils ont affaire à de nouveaux codes d'interaction et sont parfois confrontés à des regards et commentaires indiscrets sur eux et leur univers de sens, qui les rendent profondément mal à l'aise. D'après les jeunes, ces malaises sont exacerbés par des contraintes auxquelles ils se butent en ville : une dépendance à l'économie capitaliste et un rythme de vie rapide. Il leur est donc difficile, au départ, d'entretenir et développer des relations au sein de leur nouvel environnement.

Néanmoins, tous les jeunes participants à mes recherches surmontent les défis de la ville en faisant preuve d'agencéité, c'est-à-dire en concevant des stratégies qui leur permettent d'y établir des relations. Ils s'affairent d'abord à se familiariser avec leur nouvel environnement, que ce soit en créant des routines dans leur quotidien ou en explorant de nouvelles avenues. Ils ont ainsi l'impression de maîtriser davantage leur milieu, ce qui dissout leurs insécurités et augmente leur aisance en ville. Ils s'évadent également du stress émanant de leur vie quotidienne en se retrouvant dans des parcs, près de l'eau ou en forêt. Ils aiment particulièrement voir au loin et être dans des endroits silencieux où ils peuvent exprimer leurs tensions et se recentrer sur leurs priorités. Le vide, ils le font aussi en pratiquant le yoga et la méditation, des arts ou encore des sports.

C'est toutefois en cherchant, découvrant, investissant et créant des « zones de confort mobiles » et des « miniunivers » inuit et autochtones en milieu urbain que les jeunes y améliorent leur confort. Pouvoir se (re)connecter aux mondes inuit et autochtones est d'ailleurs une particularité importante de la ville d'Ottawa qui leur permet de s'y sentir comme « chez eux », comme au Nord. Les « zones de confort mobiles » correspondent à des amitiés qui se déplacent avec eux au sein de la ville. Elles leur permettent d'investir avec une plus grande aisance des espaces, situations et interactions qui leur étaient auparavant inconnus. Ces

« zones de confort mobiles » leur fournissent donc un cadre positif pour explorer la ville. Les « miniunivers » sont, quant à eux, des espaces – comme les domiciles familiaux et d’amis, les activités et organismes inuit, les centres pour étudiants autochtones et les pow-wow électriques – où les jeunes « connectent » ou interagissent avec d’autres Inuit et autochtones avec qui ils ont des valeurs en commun – comme la réciprocité, le partage, la communauté, le respect des aînés –, des attitudes et des normes relationnelles propres à leur univers de sens. Sous ces circonstances familières, les jeunes disent pallier leurs insécurités en (re)trouvant une communauté sur laquelle ils peuvent compter et avec laquelle ils peuvent être eux-mêmes.

Au chapitre 4, j’ai exploré comment les jeunes Inuit investissent le monde urbain selon cette idée de relationalité et en faisant preuve d’agencéité. Tout comme l’avait suggéré quelques années plutôt Kishigami (2006b), les expériences des jeunes Inuit sont modelées par des buts qu’ils s’étaient d’abord fixés dans leur installation en ville. Ils sont tous à la recherche d’un équilibre en eux, au sein de leur collectif et avec leur mode de vie. Autrement dit, ils cherchent à être *inuusiqattiarniq* ce qui, dans les mots de McGrath, « *relates to what makes an individual whole and well as a balanced human being, which includes skills and interactions in the collective sense* » (2011 : 201), et, en termes sociologiques, veut dire qu’ils sont des adultes en émergence (voir Arnett 2004). D’une part, grâce à l’autonomie, au renouveau, à l’anonymat, aux ressources matérielles de même qu’aux réseaux auxquels ils ont accès en ville, les jeunes Inuit explorent de nouvelles avenues, acquièrent de nouvelles responsabilités et peuvent affirmer leurs identités et leurs visions de l’avenir par rapport à leur communauté. Ils sont également en mesure de décrocher des emplois correspondant à leurs ambitions et avoir un bon niveau de vie. Dans certains cas, les jeunes se sentent « mieux » en ville qu’au sein de leur communauté mère et s’y épanouissent, à un point tel où des participants ont avoué considérer Ottawa comme « chez eux ». Cet équilibre ou cette force de caractère que les jeunes acquièrent dans leur parcours en incite d’ailleurs plusieurs à renouer avec leur famille et leur collectivité, puisqu’ils ont confiance en leur capacité de s’affirmer et ont l’impression qu’ils correspondent ainsi davantage à ce que signifie être Inuit.

D’autre part, les jeunes orientent aussi leur marche à Ottawa selon leurs « interconnections » à leur famille et/ou à leur communauté, en ce sens qu’ils profitent de leur présence en ville pour

s'outiller afin de contribuer de façon positive à l'effort collectif. Grâce aux programmes universitaires d'études inuit ou autochtones et aux ateliers culturels inuit, les jeunes Inuit disent revitaliser leurs connaissances des mondes inuit et être en mesure de renouer ou de se « reconnecter » avec leurs origines. Ils sentent ainsi qu'ils font partie de cet univers et pourront y concourir, puisqu'ils le comprennent mieux et s'y identifient davantage. En outre, faire des études universitaires – que ce soit en études inuit ou autochtones, en sciences de l'environnement, en sociologie, en journalisme ou encore en droit – offre aux jeunes des outils qu'ils pourront mettre à contribution de la collectivité dans leur emploi. Ils pourront améliorer directement les réalités inuit ou subvenir aux besoins de leurs proches par les revenus qu'ils y gagneront. Habiter Ottawa est donc synonyme d'expansion de leur univers pour une majorité des participants à mes recherches et permet autant le renforcement de soi que du collectif.

Au chapitre 5, j'ai abordé, comment les jeunes Inuit sont en mesure de collaborer à la vie de leur communauté et d'alimenter les relations qu'ils entretiennent avec celle-ci au sein même de la ville. À travers les rencontres qu'ils font à l'université avec de jeunes étudiants inuit et autochtones et les activités militantes dans lesquelles ils sont à l'oeuvre, les jeunes Inuit développent des compétences en leadership et un réseau de connaissances. Là, ils prennent conscience de leur capacité à provoquer du changement et cela mène plusieurs d'entre eux à porter leurs implications sociales et politiques au-delà du cadre universitaire. Ils s'investissent ensuite pour leur communauté, que ce soit en travaillant, en faisant du bénévolat au sein d'organismes inuit, et/ou en participant à des mobilisations politiques et culturelles. Dans leurs divers engagements, ils contribuent à l'amélioration des réalités inuit autant en ville que dans l'Inuit Nunangat.

En parallèle, être leader au sein des mondes inuit implique que les jeunes doivent adopter un style de vie et des attitudes exemplaires. Ils sont alors plusieurs à se dissocier des milieux alcooliques et à nouer des amitiés avec de jeunes Inuit qui partagent leurs choix de vie. Ils s'investissent avec eux à l'intérieur des mondes inuit et ont du plaisir dans leur quotidien. Les jeunes leaders se butent néanmoins à des critiques et des pressions provenant de membres de leur communauté au moment où ils ne correspondent pas ou assez à l'univers inuit dans leur

maîtrise d'éléments culturels « typiques » et dans leurs apparences, attitudes et points de vue. Malgré tout, la majorité des jeunes s'efforcent de maintenir de bonnes relations avec leurs proches et tentent de s'ajuster à leurs désapprobations, puisqu'après tout, elles les rendent plus forts.

Les résultats obtenus dans cette thèse contribuent aux recherches portant sur les autochtones vivant en milieu urbain. Ils pourraient en outre alimenter la réflexion sous-jacente aux analyses d'autres situations migratoires, dont celles de migrants internationaux et de jeunes non-autochtones quittant leur communauté en milieu rural pour s'installer en milieu urbain. Plus particulièrement, ils contribuent aux travaux ayant mis en évidence l'agencité des autochtones en ville en rompant avec l'idée qu'ils ne seraient que des victimes (Budach et Patrick 2011; Gagné 2009, 2012, 2013; Hanselmann 2003; Kishigami 1999b, 2004b, 2006b; Lévesque 2003; Newhouse 2000, 2011; Newhouse et Peters 2000; Patrick 2008; Patrick, et al. 2011; Tomiak et Patrick 2010; Wotherspoon 2003). Au contraire, comme nous l'avons vu, vivre à Ottawa signifie, particulièrement pour les jeunes participants à mes recherches, agir activement à l'expansion de leur monde, de leurs connaissances, de leurs capacités, de leurs réseaux et de leur bien-être personnel et collectif, tout comme Gagné (2009, 2013) et Hanson (2003) l'ont déjà souligné dans leurs études respectives. La ville²⁸ est apparue comme un lieu propice aux associations entre jeunes Inuit et autochtones, de même qu'au maintien et au développement de relations dynamiques avec les différentes communautés inuit et nations autochtones, ce qui appuie les recherches de Lévesque (2003). Mes travaux réitèrent aussi l'importance de penser les jeunes Inuit et autochtones en fonction des mondes inuit ou autochtones auxquels ils appartiennent, et de souligner, comment ils sont des acteurs pour leurs communautés (voir Poirier 2009 : 22-23). La ville n'exclut en rien cette participation à l'effort collectif. Au

²⁸ Il est néanmoins à préciser que la ville d'Ottawa est particulière en soi : elle regroupe une des plus grandes populations inuit à l'extérieur de l'Inuit Nunangat (voir Abele, et al. 2011 sur la participation politique des autochtones à Ottawa; Newhouse 2011 sur la fonction publique autochtone), en plus d'une panoplie d'organisations nationales et communautaires qui offrent des services et des emplois aux Inuit et autochtones habitant la ville, et qui rassemblent des Inuit provenant d'un peu partout dans le monde. Ailleurs, comme à Montréal, les Inuit n'y auraient peut-être pas la même aisance, puisque le français y est la langue dominante; et à Toronto, ils ne seraient peut-être pas en mesure de retrouver de « mini-univers » inuit, car la population inuit y est très dispersée. Plusieurs chercheurs se penchent présentement sur ces situations.

contraire, elle l'accentue. Nous pouvons ainsi mieux comprendre les (in)conforts des jeunes au sein des villes, leurs motivations à s'y retrouver et les façons dont ils s'y investissent.

Les (in)conforts vécus par les jeunes en milieu urbain recoupent ceux que Gagné (2004 : 265) avait noté déjà chez les jeunes Māori à Auckland, c'est-à-dire qu'ils se rattachent à des mesures de support, de suffisance, de sécurité de même qu'aux affinités culturelles, sociales et politiques et à leur sensibilité aux mondes spirituels et naturels. J'ai aussi relevé que la connaissance qu'ils ont de leur milieu influence leur sentiment d'être en sécurité à Ottawa. Pour retrouver un certain confort en ville, les jeunes participants à mes recherches trouvent et organisent des espaces de confort que j'ai nommé des « zones de confort mobiles » et « miniunivers » inuit et autochtones. Avec les premières, ils sont en mesure d'investir des lieux, situations et interactions inconnus en étant accompagnés de personnes en qui ils ont confiance et avec qui ils ont des affinités; ils sont souvent avec des amis inuit. Dans les secondes, il s'agit d'occasions où sont rassemblés Inuit et autochtones pour une activité quelconque, que ce soit dans un lieu fixe, comme un organisme inuit, ou lors de rencontre. Toutefois, le confort des jeunes dans ces « miniunivers » n'est pas permanent ni instantané et dépend souvent des affinités sociales qu'ils ont avec les autres personnes – Inuit et non-Inuit – s'y retrouvant.

Mes recherches soulignent, en outre, que la participation des jeunes Inuit aux différents mondes en présence est vécue de façon plurielle tout dépendamment des expériences passées de chacun. Tel que discuté au chapitre 5, certains jeunes éprouvent des tensions au sein de mondes inuit et non inuit dans lesquels ils s'engagent s'ils ont des identités multiples, adoptent des attitudes dissociées des attentes de leurs pairs, ou ne maîtrisent pas bien des éléments de ces univers de sens. Ils se sentent alors blessés, égarés, voire exclus. La majorité des participants à mes recherches ne vivent toutefois plus ces tensions comme un « dilemme identitaire ». En fait, en devenant plus fort comme personnes (voir chapitre 4), ils perçoivent ces tensions comme extérieures à eux, autrement dit comme provenant des mondes dont ils font partie. Comme le souligne Belleau (2009 : 4) et comme Mead (1934 : 214) le suggère, les jeunes voient plutôt cette réalité comme un avantage et vivent leurs identités, ou leurs « sous-soi », en complétude. Plusieurs s'efforcent néanmoins d'atténuer ces tensions.

Il m'est apparu dans mes recherches que de jeunes Inuit adaptent leur « représentation » d'eux-mêmes en fonction des « publics » devant lesquels ils se trouvent (Goffman 1973 : 28-29), et ce, pour deux raisons principales : protéger les impressions qu'ont les gens d'eux et se faire comprendre. Ils protègent ainsi leur « image » en ne montrant souvent qu'une partie de leur réalité. Certains évitent, par exemple, d'afficher leur inuitude dans les espaces publics, d'autres camouflent loin des regards certains aspects de leur quotidien à leurs proches ou maintiennent une attitude « hors pair » devant eux, comme nous l'avons vu au chapitre 4. Dans d'autres cas, comme au chapitre 3, les jeunes traduisent leurs idées, leurs expressions du monde inuit au monde *qallunaaq*, et adoptent les attitudes du groupe dans lequel ils s'insèrent. Néanmoins, se retrouver dans les « miniunivers » inuit et autochtones offre à certains jeunes un moment de répit, puisqu'ils n'ont pas à « mettre leur façade » (Inuutiq); ils peuvent être eux-mêmes, en toute intimité. Et pour d'autres, s'y retrouver implique de mettre en valeur certains pans de leur identité en ayant recours à des symboles culturels. Comme l'avait noté Gagné (2004 : 214), leur utilisation de la « façade » se joint donc aux politiques de l'identité, mais elle est aussi à comprendre en lien avec l'importance qu'ils accordent au développement et au maintien de relations avec les gens qui les entourent.

Cette recherche fait également ressortir, à mon sens, des pistes intéressantes d'intervention pour les organismes inuit. Il m'est apparu très important dès les premières entrevues pour les jeunes Inuit d'avoir des stratégies « saines » pour évacuer les tensions et le stress qu'ils vivent dans leur quotidien à Ottawa, comme des possibilités de se retrouver à l'extérieur de la ville ou de pratiquer le yoga et la méditation. Dans le cas contraire, plusieurs jeunes que j'ai côtoyés font usage de drogues et d'alcool pour suppléer à leurs inconforts et surmontent difficilement les défis du milieu urbain. Mettre en place un système de mentorat à travers les organismes inuit et autochtones de la ville pour les nouveaux venus, en plus de celui pour les étudiants de Nunavut Sivuniksavut, permettrait aux jeunes de partager leurs expériences en initiant les nouveaux aux « miniunivers » inuit et autochtones de la ville.

Comme nous l'avons vu dans ce travail, les « miniunivers » sont une source importante de réconfort pour les jeunes Inuit, or seules les institutions postsecondaires offrent de tels lieux où les jeunes peuvent se retrouver. Pour cette raison, des participants à mes recherches ont

suggéré que des centres, comme Tungasuuvignat Inuit – Family Centre, ouvrent des espaces les soirs et les fins de semaine pour les jeunes. De plus, plusieurs d'entre eux ont exprimé accéder avec difficulté à l'information concernant la tenue des activités culturelles et communautaires inuit de la ville. À leurs dires, celle-ci circule par réseautage et les nouveaux venus en sont parfois exclus. Ils recommandent que les activités soient publicisées à travers les médias sociaux ou des listes d'envoi auxquels ils pourraient s'inscrire en ligne.

Les résultats se retrouvant dans cette thèse comportent néanmoins plusieurs limites. Mon échantillon ne représente pas un portrait général de la population inuit d'Ottawa. Il s'agit du cas de jeunes Inuit faisant preuve d'une agencéité forte dans leurs expériences urbaines et occupant de temps à autres le rôle de leader pour leur communauté. Ils ont également une scolarisation qui dépasse la moyenne des Inuit au Canada et sont particulièrement attachés aux mondes inuit. En outre, les jeunes hommes ayant pris part à mes recherches sont des candidats particuliers : peu d'hommes participaient aux activités culturelles, sociales et politiques des mondes inuit. En fait, les candidats recrutés étaient les seuls présents. Les autres hommes inuit fréquentaient plutôt les services d'aide d'organismes inuit, comme la banque alimentaire de Tungasuuvignat Inuit, le centre de désintoxication Mamisarvik et parfois les grandes activités communautaires inuit où ils accompagnaient leur conjointe. Il est donc important de comprendre qu'il existe bien d'autres réalités inuit à Ottawa, comme celles de personnes ayant des problèmes de toxicomanie ou étant sans domicile fixe, des mères monoparentales, des aînés ou encore ceux qui ne fréquentent pas les centres inuit et autochtones.

Mes propres croyances et points de vue ont aussi influencé mes recherches, puisqu'elles me guidaient dans mes façons de mener mon enquête et d'interpréter mes résultats. J'étais particulièrement alimentée par un désir de rendre justice aux jeunes Inuit et conséquemment de saisir les points forts de leurs expériences urbaines. L'accent dans mes travaux était donc mis sur leur agencéité, ce qui peut amenuiser l'impact que peuvent avoir les structures sociales sur leurs parcours. Cette position m'a toutefois ouvert les portes du monde des jeunes Inuit et autochtones, car nous avons plusieurs affinités politiques. Mes buts initiaux ont ainsi porté mon attention sur certaines interactions, circonstances plutôt que d'autres. J'ai néanmoins pu

réajuster certains biais grâce au bilan que je faisais chaque jour dans mon journal de bord. C'est ainsi que je me suis intéressée à l'idée de connexion que je retrouvais dans le discours des jeunes et dans les interactions entre Inuit.

En outre, les expériences révélées par les jeunes lors de nos rencontres représentent qu'un pan de leurs réalités et, surtout, les expériences et points de vue qu'ils ont bien voulu partager avec moi, et ce, compte tenu du contexte de notre entrevue. Il s'agit en outre d'une des grandes limites de l'approche phénoménologique (Goffman 1973 : 28-29). Pour remédier à cette limite, je portais une attention particulière lors de mes observations à leurs interactions et à leurs attitudes, afin d'avoir une compréhension plus nuancée de leurs expériences en ville. Je me suis efforcée de contextualiser leur témoignage selon les circonstances de nos rencontres et de le joindre à celui des autres participants (voir Meyor, et al. 2005). Il m'était également important de vérifier avec eux si l'interprétation que je me faisais de leurs expériences et de leur univers était juste. J'ai donc envoyé aux jeunes Inuit qui ont participé à mes recherches, de même qu'aux responsables d'organismes inuit, des rapports préliminaires d'analyse et, par leurs rétroactions, ils m'ont aidée à peaufiner mon analyse.

Au fil de mon enquête, plusieurs pistes de recherches intéressantes pour l'avenir me sont apparues. Le cas des mères monoparentales vivant au sein de logements subventionnés pour autochtones serait pertinent à étudier, car les dynamiques ayant cours dans ces lieux rappellent celles des communautés nordiques où les jeunes femmes s'entraident dans leurs tâches, partagent leurs ressources et élèvent collectivement les enfants. Ce sujet n'a pas été exploré par les études portant sur les autochtones en milieu urbain et pourrait souligner l'importance qu'ont ces logements pour le maintien et la reproduction de l'identité culturelle de ces jeunes femmes et pour parer aux défis de la ville.

La question de l'homosexualité chez les autochtones et les relations qu'ils entretiennent avec leur communauté mère m'est aussi apparue intéressante, puisque les limites et jugements auxquels se butent ces jeunes dans leur communauté respective les poussent à fuir et à s'installer en ville. Les relations qu'entretiennent les jeunes provenant d'unions mixtes (Inuit-autochtone) avec leurs différentes communautés semblent aussi être synonymes de douleur

pour beaucoup d'entre eux, comme l'a témoigné Joanasie au chapitre 4. Il serait intéressant d'explorer plus en détail comment ils conjuguent leurs différentes identités ainsi que les réactions des membres de leurs communautés à leur égard. Ces différentes pistes de recherche pourraient contribuer à améliorer la compréhension des réalités autochtones et inuit au sein des villes, mais aussi des jeunes dans le rapport qu'ils entretiennent entre leurs identités multiples, leurs communautés et les différents mondes avec lesquels ils sont en présence.

Avant d'entamer le terrain pour cette étude, je dois avouer que j'étais à la recherche d'arguments pour défendre l'idée selon laquelle les jeunes Inuit continuent d'être des « Inuit » malgré leur passage à Ottawa, et ainsi taire plusieurs préjugés à leur égard. Curieusement, je pensais que ces arguments résidaient dans leurs habiletés à parler l'inuktitut, à manier le tambour, à confectionner des *kamiik* ou des *amautiit* ou encore à raconter les légendes anciennes de leur peuple. Je m'inscrivais donc, sans m'en apercevoir, dans la même tendance que les critiques essentialisantes que je voulais tant déconstruire. Je me rappelle de ma première entrevue avec Aisakie, où je m'attendais à ce qu'il m'expose ces éléments. Au contraire, Aisakie me parla plutôt de l'importance qu'a la communauté à ses yeux, de l'amour intense qu'il porte à ses proches et de sa joie de pouvoir contribuer à l'amélioration des réalités de son peuple par l'entremise de son emploi. Au fil de ma recherche, le témoignage d'Aisakie s'est joint à celui d'autres participants et s'est mis à résonner en moi au moment où je faisais de l'observation au sein des « miniunivers » inuit. C'est alors que j'ai compris que les Inuit se sentent « connectés » les uns aux autres et que cela les influence dans toutes les dimensions de leurs expériences urbaines. Ils demeurent en ville attachés à leur famille, à leur communauté, à leur culture, et ce, même s'ils y sont à la recherche de leur propre bonheur.

ANNEXE A : GUIDE D'ENTRETIEN

Participant's name :

Place and time :

Date :

SOCIAL GEOGRAPHY

1. Where are you from?
2. Tell me about your departure from up North and your arrival in Ottawa...
3. What are the reasons that justified your departure? Why did you choose Ottawa instead another city? Did you live anywhere else before Ottawa?
4. Can you talk about some of the first thoughts/feelings you had upon arrival? Did you have any plans before arriving? Contacts ?
5. How did you feel when you got there?
6. How did others perceive your choice? How did your grandparents feel? How did they react?
7. I would like to hear more about your experience within this city...
8. Where do you live? Tell me about your neighbourhood/street. What do you like and dislike about it?
9. How is your sense of belonging to this neighbourhood/street? Do you feel comfortable here/there?
10. Have you lived elsewhere in Ottawa? In what neighbourhoods/streets? How was it to live in these different places? What did you like and dislike about them?
11. Do you go to other places or neighbourhoods within the city? Why ?

SOCIABILITY

12. Can you describe places where you meet up with people in the city? Who ? Why ? In what type of circumstances?
13. Do you work? Where? Tell me about your work. How do you feel there? Tell me more about your favourite job that you've had. What did you like about it? What about the one you liked the least, why?
14. Have you studied in Ottawa or do you study in Ottawa? If so, what did you study? Where? How was it? How did you feel there, and how do you feel about it now? Why ?
15. Do you have family in Ottawa? Who ? Where do they live? Do you see each other often? Under what circumstances? Where do you meet?
16. Do you have friends in Ottawa? Describe them, are they Inuit or Non-Inuit? Where do they mostly live? In your neighbourhood? What do you generally do together? Where do you meet up? Do you see each other often?
17. Tell me about your relationship with your home community. How do you get in touch with your relatives? And which ones do you speak to? Do you see or talk to them often?

- How do you feel when you communicate with them? What do you talk about and what do you do?
18. Do you have access to country food? How do you get it? What does it fulfill?
 19. Do you go out in bars, clubs? Where? With who? Under what circumstances? How do you like them? What does it fulfill?
 20. Do you go to community centres? Where? With who? In what circumstances?
 21. Do you play any sport or exercise? Where? With who? Why? Does it help you with anything?
 22. Do you attend any churches or any religious/spiritual gatherings? Where? Why? What does it fulfill?
 23. Do you go outside the city? With who? Where do you usually go? Why? How do you feel when you are close to nature and open spaces? What does it do for you?

OTTAWA IN GENERAL

24. How does living in Ottawa or Ottawa region make you feel?
25. Are there places where you really like to go? Why? With who?
26. Are there places where you don't go? Places you avoid? Why?
27. What makes you feel comfortable or uncomfortable in the city? Do you have any stories that explain these feelings?
28. What does it mean for you being comfortable and uncomfortable? How does it manifest itself?

IDENTITY

29. How do you self identify? Who are you?
30. What does your identity mean to you? How do you express your identity in this city? How do you live it? How does it influence you?
31. Do your relatives view you as Inuk as well? How do you feel about what they think about you? How does it impact you and how do you react?
32. Do you use any non-native identities? (for example, as youth, woman, homosexual, Canadian, etc.)? In what circumstances? With who?
33. How do you live this identity or these identities in your daily life?
34. Do you have an *atiq*? I would like to hear about the origins of your name(s) and what it means for you.
35. How does it influence you in your daily life? In particular, in the city?
36. Is it something you practice here?

OTHER QUESTIONS

37. Are there any other elements that you would like to add to this interview?
38. Do you authorize me to contact you in the future to have your feedback or to double-check certain parts of this interview?

SAMPLING INFORMATION

- 39. Participant's age :
- 40. Participant's gender : F / M / Other
- 41. Occupation and studies :
- 42. Languages spoken and level of fluency :
- 43. Lengths of stay in Ottawa :
- 44. # persons in the same household :
- 45. Own or rent – apartment or house.
- 46. Income :
- 47. Home community :
- 48. Children :

ANNEXE B : GRILLE D'OBSERVATION

Lieu :

Date et heure :

Activité (s'il y a lieu) :

DIMENSIONS DE L'OBSERVATION

LA FAÇADE

La configuration du lieu (les tables, les angles, les couleurs, lieu d'attention) :

Les artefacts (affiches, peintures, images, tableaux, journaux, jouets, cadeaux, rivière, arbres, belvédère) :

L'ambiance (chaleureuse, froide, bruyante, silencieuse) :

La tenue vestimentaire (couleurs, formalité, symboles – rapport au genre, à l'âge et au rôle) :

L'activité principale en cours et ses phases (accueil, chant, danse, célébration, cours, atelier, exposition, jeux, tirage, repas, départ) :

Les rôles des gens (organisateurs, participants, bénévoles, cuisiniers, parents, enfants, aînés) :

LES INTERACTIONS

Que se passe-t-il :

Que font-ils :

Pourquoi :

Avec qui :

Aisance :

Les associations (parents-parents, parents-enfants, enfants-enfants, organisateurs-organisateurs, organisateur-participant, aînés-aînés, aînés-jeunes, jeunes-jeunes, inuit-nature, inuit-objet) :

Le degré de participation (dynamisme, imagination, support, entraide, délaissement, écoute, solitude) :

Les émotions verbales et non verbales (cris de joie, rires, sourire, gêne, compétitivité, partage, passivité) :

La nature des échanges (salutation, conflit, enseignement, délégation, entraide, hiérarchie) :

Le contenu des échanges (langue utilisée, famille, le nord, le déroulement de l'activité, actualité politique, travail, vie quotidienne) :

ANNEXE C : TABLEAU DES PARTICIPANTS

Prénom*	S	Âge	Langue inuit	Études†	Revenu	Durée en ville	Quartier	Occupation
Aisakie	M	30aine	O	Baccalauréat	>30 000\$	> 5 ans	Centre	Travailleur
Bahia	F	20aine	N	Collège	>15 000\$	< 5 ans	n/d	Sans-emploi
Chloe	F	20aine	+–‡	Collège	<15 000 \$	< 1 an	Est	Étudiant
Dylan	M	10aine	N	Collège	<15 000 \$	< 1 an	Est	Étudiant
Elisapie	F	20aine	O	Collège	<15 000 \$	< 1 an	Centre	Étudiant
Flora	F	10aine	O	Baccalauréat	>15 000\$	> 5 ans	Ouest	Étudiant
Gabriela	F	20aine	+–	Collège	<15 000 \$	< 1 an	Est	Étudiant
Harry	M	30aine	+–	Collège	>30 000\$	< 5 ans	Centre	Travailleur
Inuutiq	F	20aine	N	Baccalauréat	>15 000\$	> 5 ans	Est	Étudiant
Joanasie	F	20aine	+–	Collège	<15 000 \$	< 1 an	Centre	Étudiant
Kianu	M	20aine	+–	Baccalauréat	<15 000 \$	< 5 ans	n/d	Travailleur
Liitia	F	30aine	O	Études secondaires	<15 000 \$	> 5 ans	Est	Travailleur
Mailani	F	20aine	+–	Collèges	>30 000\$	< 5 ans	Centre	Sans-emploi
Nauja	M	20aine	+–	Collège	<15 000 \$	< 5 ans	Centre	Étudiant
Oleena	F	30aine	O	Maîtrise	>30 000\$	< 5 ans	Centre	Travailleur
Pitseolak	M	20aine	N	Études secondaires	>15 000\$	> 5 ans	Est	Sans-emploi
Qillaq	M	20aine	N	Collèges	<15 000 \$	< 1 an	Est	Étudiant
Raphael	M	20aine	N	Baccalauréat	>15 000\$	> 5 ans	Est	Travailleur
Tabata	F	20aine	O	Baccalauréat	>15 000\$	< 5 ans	Centre	Étudiant
Hommes	8	≈26	O = 1 +– = 3 N = 3	S = 1 C = 4 B = 3 M = 0	1 = 3 2 = 3 3 = 2	1 = 2 2 = 2 3 = 4	A = 1 C = 2 E = 4 O = 1	E = 3 T = 4 S = 1
Femmes	11	≈26	O = 5 +– = 4 N = 2	S = 1 C = 5 B = 4 M = 1	1 = 4 2 = 7 3 = 2	1 = 4 2 = 4 3 = 3	A = 1 C = 5 E = 4 O = 1	E = 7 T = 2 C = 2
Total	19	≈26	O = 6 +– = 7 N = 5	S = 2 C = 9 B = 7 M = 1	1 = 7 2 = 10 3 = 4	1 = 6 2 = 6 3 = 7	A = 2 C = 7 E = 8 O = 2	E = 10 T = 6 C = 3

* Les prénoms sont fictifs; il s'agit de pseudonymes attribués aux participants. La première lettre de chaque prénom correspond à l'ordre des entrevues. Les données indiquant l'âge des participants ou le quartier où ils habitent ne sont pas divulguées afin de maintenir leur anonymat.

† Inclus des études non-terminées, en cours et non-terminées. Il s'agit du plus haut niveau entrepris.

‡ Connaissance partielle de l'inuktitut, l'inuinnaqtun ou l'inuvialuktun.

ANNEXE D : APERÇU DE LA VILLE D'OTTAWA PAR QUARTIER



Carte 1 – Carte de la ville d'Ottawa indiquant les principaux quartiers habités par les Inuit. Source : <http://maps.ottawa.ca/geoOttawa/>

ANNEXE E : POPULATIONS AUTOCHTONES EN RMR³²

Lieu	Population totale	Inuit (identité unique)	Ascendance inuit	Total Inuit	Identité autochtone	Ascendance autochtone	Total autochtones
Abbotford	166 680	60	120	180	6970	7775	14 745
Barrie	184 330	10	65	75	4295	8465	12 760
Brantford	133 250	0	130	130	11 115	12 560	23 675
Calgary	1 199 125	240	505	745	33 375	46 320	79 695
Chatham	102 075	0	60	60	3285	4675	7960
Edmonton	1 139 585	1115	1480	2595	61 770	75 325	137 095
Guelf	139 675	0	45	45	2245	4050	6295
Halifax	384 540	270	715	985	9655	1735	11 390
Hamilton	708 175	70	360	430	11 980	19 420	31 400
Kelowna	176 435	100	210	310	8255	10 365	18 620
Kingston	153 900	90	135	225	4895	7915	12 810
Kitchener	469 930	225	375	600	6695	12 895	19 590
Lethbridge	102 780	40	60	100	4375	5585	9960
London	467 260	75	225	300	8475	13 120	21 595
Moncton	135 520	175	255	430	2440	5560	8000
Montréal	3 752 475	900	1535	2435	14 750	96 700	111 450
Niagara	383 970	190	165	355	8850	14 720	23 570
Oshawa	351 685	125	225	350	6095	12 270	18 365
Ottawa Gatineau	1 215 735	860	1450	2310	30 570	62 060	92 630
Peterborough	116 175	60	60	120	4380	6110	10 490
Québec	746 685	120	290	410	6450	20 670	27 120

³² « RMR » pour « Région métropolitaine de recensement », c'est-à-dire les agglomérations de plus de 100 000 habitants. 35 villes ont été répertoriées comme telle lors de l'ENM 2011.

Regina	207 215	0	50	50	19 785	20 475	40 260
Saguenay	154 235	20	50	70	4060	6570	10 630
Saint John, NB	125 010	95	90	185	2545	5380	7925
Saskatoon	256 430	85	135	220	23 890	25 345	49 235
Sherbrooke	196 675	15	50	65	1775	7490	9265
St. John's, TN	193 825	1310	1445	2755	4520	7470	11 990
Sudbury	158 260	40	135	175	13 410	17 730	31 140
Thunder Bay	119 140	20	50	70	11 675	12 160	23 835
Toronto	5 521 235	635	1385	2020	36 990	64 725	101 715
Trois-Rivières	146 930	0	35	35	1730	4160	5890
Vancouver	2 280 695	385	660	1045	52 375	64 945	117 320
Victoria	336 180	95	320	415	14 200	18 505	32 705
Windsor	315 460	35	85	120	6680	12 430	19 110
Winnipeg	714 640	350	420	770	78 415	82 700	161 115
Ext. Inuit Nunangat	0	15 985	0	0	0	0	0
Inuit Nunangat	0	43 460	0	0	0	0	0
Canada	32 852 325	59 440	72 615	132 055	1 400 690	1 836 035	3 236 725
Total en RMR	22 789 235	7810	13 255	21 005	522 970	798 380	1 321 350

Source : Statistique Canada, 2013, Profil de l'enquête nationale auprès des ménages (ENM), Ottawa : Enquête nationale auprès des ménages de 2011, produit n° 99-004-XWF au catalogue de Statistique Canada.

ANNEXE F : INFORMATION SHEET FOR INDIVIDUALS

Name of project: Being young, Inuit and living in the city : the case of Ottawa

Researcher: Stéphanie Vaudry
Master student in Sociology
Department of Sociology and Anthropology
University of Ottawa

Objectives of the study: This research will discuss the urban life of young Inuit who moved semi-permanently or permanently in Ottawa. It will particularly focus on the repercussions of (dis)comfort feelings on their urban life and their engagement in different venues and with several groups and people in Ottawa. Furthermore, the study will delve into issues of identity, family, cultural practices and interactions between Inuit and non-Inuit people. The study thus purports to provide a better understanding of young Inuit people as agents in the city of Ottawa.

Volunteer Participation: Participation will essentially consist of taking part in one or two semi-directed interviews according to the needs of the study. The sessions will last between an hour and an hour and a half. Preferably all interviews would be recorded but no recording of any interviews will be done without the consent of the participant and that person can choose to stop the recording at any time. Their participation in this research is **voluntary** and participants are free to withhold certain information or withdraw from the research project at any time without having to give any reason or suffer any consequences. At any time they can refuse to answer specific questions. If they choose to withdraw from the study, the data gathered until that moment will either be destroyed or retained by the researcher as research continues. The researcher will also offer them a choice.

Benefits: Participation in this research offers an opportunity to reflect on the participants' experience and engagement through out the city. It will also give them a chance to share their thoughts on these matters.

Risks: Participation in this project implies the sharing of certain information and personal reflections with the researcher. It is possible that some disturbing topics may be touched upon. I will take all possible steps to minimize any emotional discomfort. I will also do my best to lead the discussion with respect and sensitivity and several precautions will be taken to assure that confidentiality is respected.

Confidentiality and anonymity: Any information that the participants share in an interview or in informal discussions is confidential and their name will not be used. To protect their identity:

- 1) If the information is quoted or published, the researcher will take steps to prevent the participants from being identified as a source of that information. Their name will not appear on any document and any description of their personal characteristics will be modified so that they cannot be recognized;
- 2) Code names will be used on all research documents including transcripts of interviews and only the researcher will have access to the list of code names which will be electronically protected by a password; and
- 3) In no instance will data drawn from interview(s) be communicated to third parties.

Conservation of data: Data collected in the course of this research will be used for scientific publication only. It may be used in future studies by the researcher and will be conserved for the researcher's entire career. A copy of the datas will be locked in the researcher supervisor's university office. The original documents will only be identified by code.

Compensation: Participation in this study is entirely voluntary. The researcher will offer her services to the community by participating, for example, in the organization of certain activities.

Transcripts of the interview(s) in which individuals participated will be sent to them upon request to the researcher. Copies of the thesis any scientific publications linked directly to this research will be sent to the organizations and communities who participated in the research. A summary of these documents will also be sent to any interested groups and to participants who requested it during the interviews or in informal conversations.

Please keep this document among your papers.

Stéphanie Vaudry

Date

ANNEXE G : INFORMATION SHEET FOR ORGANISATIONS/COMMUNITIES

Name of project: Being young, Inuit and living in the city: the case of Ottawa

Researcher: Stéphanie Vaudry
Master student in Sociology
Department of Sociology and Anthropology
University of Ottawa

Objectives of the study: This research will discuss the urban life of young Inuit who moved semi-permanently or permanently in Ottawa. It will particularly focus on the repercussions of (dis)comfort feelings on their urban life and their engagement in different venues and with several groups and people in Ottawa. Furthermore, the study will delve into issues of identity, family, cultural practices and interactions between Inuit and non-Inuit people. The study thus purports to provide a better understanding of young Inuit people as agents in the city of Ottawa.

Volunteer Participation: For some of your members, participation will essentially consist of taking part in one or two semi-directed interviews according to the needs of the study. The sessions will last between an hour and an hour and a half. Every single participant will have to give his or her informed consent. Preferably all interviews would be recorded but no recording of any interviews will be done without the consent of the participant and that person can choose to stop the recording at any time. Their participation in this research is voluntary and participants are free to withhold certain information or withdraw from the research project at any time without having to give any reason or suffer any consequences. At any time they can also refuse to answer specific questions. If they choose to withdraw from the study, the data gathered until that moment will either be destroyed or retained by the researcher as research continues. The researcher will offer them a choice.

Benefits: Participation of your members in this research offers them an opportunity to reflect on their experience and engagement within the city as well as within this organization/ community and on their futures. It will, in addition, give them a chance to share their thoughts on these matters.

Risks: Because participation in this project implies the sharing by your members of certain information and personal reflections with the researcher, it is possible that some disturbing topics may be touched upon. I will take all possible steps to minimize any emotional discomfort. I will do my best to lead the discussion with respect and sensitivity and several precautions will be taken to assure that confidentiality is respected.

Confidentiality and anonymity: Any information that your members share in an interview or in informal discussions is confidential and their name will not be used. To protect their identity:

- 1) If information they provide is quoted or published, the researcher will take steps to prevent the participants from being identified as a source of that information. Their name will not appear on any document and any description of their personal characteristics will be modified so that they cannot be recognized;
- 2) Code names will be used on all research documents including transcriptions of interviews and only the researcher will have access to the list of code names which will be electronically protected by a password; and
- 3) In no instance will data drawn from interviews be communicated to third parties.

Conservation of data: Data collected in the course of this research will be used for scientific publication only. It may be used in future studies by the researcher and will be conserved for the researcher's entire career. A copy of the data will be locked in the researcher supervisor's university office. The original documents will only be identified by code.

Compensation: Participation in this study is entirely voluntary. The researcher will offer her services to the organization/community by participating, for example, in the organisation of certain activities.

Transcripts of the interview(s) in which individuals participated will be sent to them upon request to the researcher. Copies of the thesis and any scientific publications linked directly to this research will be sent to our organization/community and to organizations and communities who participated in this research. A summary of these documents will also be sent to any interested groups and to participants who requested it during the interviews or in informal conversations.

Please keep this document among your papers.

Stéphanie Vaudry

Date

ANNEXE H : CONSENT FORM FOR INDIVIDUALS

Name of project: Being young, Inuit and living in the city: the case of Ottawa

Researcher: Stéphanie Vaudry
Master student in Sociology
Department of Sociology and Anthropology
University of Ottawa

Invitation to participate: I have been invited to participate in this research project led by Stéphanie Vaudry.

Objectives of the study: This research will discuss the urban life of young Inuit who moved semi-permanently or permanently in Ottawa. It will particularly focus on the repercussions of (dis)comfort feelings on their urban life and their engagement in different venues and with several groups and people in Ottawa. Furthermore, the study will delve into issues of identity, family, cultural practices and interactions between Inuit and non-Inuit people. The study thus purports to provide a better understanding of young Inuit people as agents in the city of Ottawa.

Participation: My participation will essentially consist of taking part in one or two semi-directed interviews according to the needs of the study. The sessions will last between an hour and an hour and a half. Preferably all interviews would be recorded but no recording of my interviews will be done without my consent and I can choose to stop the recording at any time. My participation in this research is **voluntary** and I am free to withhold certain information or withdraw from the research project at any time without having to give any reason or suffer any consequences. At any time I can refuse to answer specific questions. If I choose to withdraw from the study, the data gathered until that moment will either be destroyed or retained by the researcher as the project continues. The researcher will offer me the possibility to choose which I prefer.

Benefits: My participation in this research will give me an opportunity to reflect on my experience and engagements through out the city of Ottawa. It will also give me a chance to share my thoughts on these matters.

Risks: I understand that because my participation in this project implies that I will share certain information and personal reflections with the researcher, it is possible that some disturbing topics may be touched upon. The researcher has assured me that all possible steps will be taken to minimize any emotional discomfort. She will do her best to lead the discussion with respect and sensitivity and several precautions will be taken to ensure that confidentiality is respected.

Confidentiality and anonymity: Any information that I share in an interview or in informal discussions is confidential and my name will not be used. To protect my identity:

- 1) If the information that I share is quoted or published, the researcher will take steps to prevent me from being identified as a source of that information. My name will not appear on any document and any description of my personal characteristics will be modified so that I cannot be recognized;
- 2) Code names will be used on all research documents including transcripts of interviews and only the researcher will have access to the list of code names which will be electronically encrypted; and
- 3) In no instance will data drawn from my interviews be communicated to third parties except to the research assistants who will help the researcher, when necessary, in the transcription and analysis of

these interviews. These people will be bound, however, by the same rules of confidentiality as the researcher and will sign a confidentiality agreement. And in addition, whenever possible all information that would identify me will be erased or modified on any recordings to which research assistants have access.

Conservation of data: Data collected in the course of this research will be used only for the purposes of scientific publication. It may be used in future studies by the researcher and will be conserved for the researcher's entire career. A copy of the data will be locked in the researcher supervisor's university office. The original documents will only be identified by code.

Compensation: Participation in this study is entirely voluntary. The researcher will offer her services to the community by participating, for example, in the organization of certain activities.

Transcripts of the interview(s) in which individuals participated will be sent to them upon request to the researcher. Copies of the thesis and any scientific publications linked directly to this research will be sent to our organization/community and to organizations and communities who participated in this research. A summary of these documents will also be sent to any interested groups and to participants who requested it during the interviews or in informal conversations.

Agreement:

1. I, _____, agree to participate in this research project led by Stéphanie Vaudry of the Department of Sociology and Anthropology of the University of Ottawa.
2. I agree/I do not agree (circle choice) that my interview be recorded.

For any further information about this study, I can contact the researcher at the address listed above. I can also contact her supervisor: Professor Natacha Gagné, Department of Sociology and Anthropology, University of Ottawa, 55 Laurier E.

For any information on the ethical aspects of this study, I can contact the Social Sciences and Humanities Research Ethics Board, University of Ottawa, Tabaret Hall, 550, Cumberland St., room 154, Ottawa, ON, Canada, K1N 6N5, Telephone (613) 562-5387 or ethics@uottawa.ca.

There are two copies of this consent form including one that I may keep.

Signature of the authorized official:

Date:

Signature of the researcher:

Date:

ANNEXE I : CONSENT FORM FOR ORGANIZATIONS AND COMMUNITIES

Name of project: Being young, Inuit and living in the city: the case of Ottawa
Researcher: Stéphanie Vaudry
Master student in Sociology
Department of Sociology and Anthropology
University of Ottawa

Invitation to participate: My organization/community has been invited to participate in this research project led by Stéphanie Vaudry.

Objectives of the study: This research will discuss the urban life of young Inuit who moved semi-permanently or permanently in Ottawa. It will particularly focus on the repercussions of (dis)comfort feelings on their urban life and their engagement in different venues and with several groups and people in Ottawa. Furthermore, the study will delve into issues of identity, family, cultural practices and interactions between Inuit and non-Inuit people. The study thus purports to provide a better understanding of young Inuit people as agents in the city of Ottawa.

Participation: As a leader of this organization / community, I agree that some of our members can be contacted to participate in this research. I also agree to direct the researcher towards likely participants. I also give her permission to have access for observation to the following sites: _____ . In addition, information may also be gathered in informal discussions with our members. If I think it useful, the researcher will gladly explain the project at a meeting of our members and answer any questions they may have before I sign this form.

Each individual participant must indicate their informed consent to participate by reading and signing a consent form. For our members, participation will essentially consist of taking part in one or two semi-directed interviews if required. Sessions will last one hour to an hour and a half. Preferably, sessions will be recorded but only with the consent of each participant who will also have the right to choose to stop the recording at any time. The participation of our members in this research is entirely **voluntary** and all participants will be free not to share certain information or to withdraw personally from this research project at any moment without having to either state their reasons for such a decision or suffer any consequences. At any time, they can refuse to answer certain questions. If they choose to withdraw from the study, the data gathered in research up to that time will either be destroyed or retained by the researcher as the project continues. The choice will be given to the participants.

Benefits: The participation of our members in this research will give them an opportunity to reflect on their experience and engagements through out the city as well as in this organization / community and on their future. It will also allow them to share these reflections.

Risks: I understand that participation in this study implies that our members may share information and personal reflections with the researcher and that some disturbing subjects may be discussed. The researcher has assured me that all possible steps will be taken to reduce emotional discomfort. The researcher will also do her best to lead discussions with respect and sensitivity and precautions will be taken to ensure confidentiality.

Confidentiality and anonymity: Any information that members of this organization/community share in an interview or in informal discussions is confidential and their name will not be used. To protect their identity:

- 1) If the information that they share is quoted or published, the researcher will take steps to prevent that individual from being identified as a source of that information. Their name will not appear on any document and any description of their personal characteristics will be modified so that they cannot be recognized;
- 2) Code names will be used on all research documents including transcripts of interviews and only the researcher will have access to the list of code names which will be electronically protected by a password; and
- 3) In no instance will data drawn from their interviews be communicated to third parties.

Conservation of data: Data collected in the course of this research will be used only for the purposes of scientific publication. It may be used in future studies by the researcher and will be conserved for the researcher's entire career. A copy of the data will be locked in the researcher supervisor's university office. The original documents will only be identified by code.

Compensation: Participation in this study is entirely voluntary. The researcher will offer her services to the community for example in the organization of certain activities.

Transcripts of the interview(s) in which individuals participated can be sent to them upon request to the researcher. Copies of the thesis and any scientific publications linked directly to this research will be sent directly to our organization / community and to the organizations and communities who participated in this research. An abstract summary of these documents will also be sent to any participants who requested it during the interviews or in informal conversations.

Agreement :

1. I, _____, agree that members of my organization / community can participate in this research project led by Stéphanie Vaudry of the Department of Sociology and Anthropology of the University of Ottawa.
2. I agree/I do not agree (circle choice) that my interview be recorded.

For any further information about this study, I can contact the researcher at the address listed above. I can also contact her supervisor: Professor Natacha Gagné, Department of Sociology and Anthropology, University of Ottawa, 55 Laurier E.

For any information on the ethical aspects of this study, I can contact the Social Sciences and Humanities Research Ethics Board, University of Ottawa, Tabaret Hall, 550, Cumberland St., room 154, Ottawa, ON, Canada, K1N 6N5, Telephone (613) 562-5387 or ethics@uottawa.ca.

There are two copies of this consent form including one that I may keep.

Signature of the authorized official:

Date:

Signature of the researcher:

Date:

ANNEXE J : AFFICHE POUR LE RECRUTEMENT

BEING YOUNG, INUIT AND LIVING IN THE CITY: THE CASE OF OTTAWA

LOOKING FOR PARTICIPANTS

This research focuses on the urban life of Inuit youth population, from 18 to 35 years old, who live semi-permanently or permanently in Ottawa. The research is particularly interested in understanding the influence of feelings of (dis)comfort in their urban life and involvement in different contexts, with several groups and people in Ottawa. The study explores issues of identity, family, cultural practices and interactions between Inuit and non-Inuit people.

Participation in this research offers an opportunity for participants to reflect on their experience and involvement within the city, as well as their interactions with their community and non-Inuit people. It will also give a space to share their thoughts.

The objectives are to:

- CONTRIBUTE to a better understanding of the reality of young Inuit who live in urban centres;
- UNDERSTAND young Inuit as agents within the city;
- UNDERLINE the multiples ways they affirm their identity or identities while living in an urban area;
- SERVE as a tool to conceive policies or strategies to enhance the experience of young aboriginal people within cities.

Participation in this research is on a voluntary basis. A little gift will be offered to those who participate. Individual interviews will occur between September and December 2012, according to your availability and place of choice. The interview lasts for about an hour and a half.

If you are interested in participating, please do not hesitate to contact me.

Looking forward to meeting you!

Stéphanie Vaudry
Sociology and Anthropology Department
University of Ottawa

ANNEXE K : CARTE DE L'INUIT NUNANGAT



Figure 1 Carte de l'Inuit Nunangat - Source : <https://www.aadnc-aandc.gc.ca>

LEXIQUE

Atiq : âme nom – ou éponyme – transmise par un ancêtre ou un aîné à un Inuk, habituellement à sa naissance.

Ilaagit- : racine désignant le mot « famille »

Ilagiittiarniq : être attentif à ses actions et à ses répercussions sur les autres

Ilira : sentiment de peur

Inuit Nunangat : territoire ancestral des Inuit

Inuit qaujimajatuqangit : savoirs inuit

Inuktitut : langue des Inuit habitant l'est du Nunavut et le Nunavik; signifie aussi l'univers de sens inuit incorporant à la fois la langue, les valeurs, les lois et principes, les façons de faire, etc.

Inumariit : être un vrai inuk

Inutuq : un aîné

Inuuniq : qualité de faire partie du monde inuit et d'incarner les façons de faire et de voir inuit

Inuuqatigiingniq : vivre ensemble dans une relation de parenté

Inuusi : quelque chose qui a de la vie

Inuusiqattiarniq : avoir un bon/beaucoup de bien-être personnel/bon caractère/base pour la vie

Maligait : lois et principes régissant l'univers de sens inuit

Naalatuq : relation de respect-obéissance

Nukaqattiarniq : montrer l'exemple à ses cadets

Qaggiq : structure, ressemblant à un igloo, où se rassemblait la communauté entière

Qallunaamariit : Inuit vivant comme les qallunaat

Qallunaamiut : Inuk habitant dans le monde des qallunaat

Qallunaaq : une personne avec de gros sourcils ou personne à peau blanche, particulièrement anglophone.

Qallunaaq : une personne ayant de gros sourcils, désigne habituellement les personnes dont la langue maternelle est l'anglais et ayant la peau blanche

Silatuniq : faire preuve de sagesse

Silatuniq : sagesse

Ungayuq : relation d'affection-proximité

BIBLIOGRAPHIE

- Abele, Frances, Russell Lapointe, David J. Leech et Michael Mccrossan, 2011, « Aboriginal People and Public Policy in Four Ontario Cities », in Peters, Evelyn J., *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian municipalities*, Montréal : McGill-Queen's University Press, pp. 87-126.
- Adams, Donna, Nancy Anilniliak, Okalik Eegeesiak, Leena Evic, Ann Meekitjuk Hanson, Rhoda Innuksuk, Nancy Karetak-Lindell, Madeleine Redfern, Joan Scottie, Elisapee Sheutiapik, Maniok Thompson et Sheila Watt-Cloutier, 2010, *Arnaik Nipingit, Voices of Inuit Women in Leadership and Governance*, Iqaluit, Nunavut : Arctic College.
- Agier, Michel, 1996, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, 4 : 35-49. Consulté sur Internet <http://enquete.revues.org/683>, le 10 août 2013.
- Arnett, J.J., 2004, « A Longer Road to Adulthood », *Emerging Adulthood : The Winding Road From Late Teens through the Twenties*, Oxford : Oxford University Press, pp. 3-25.
- Aylward, Erin, 2012, *Northern Youth Abroad : Exploring the Effects of a Cross-Cultural Exchange Program from the Perspectives of Nunavut Inuit Youths*, Thèse de maîtrise, Ottawa : University of Ottawa.
- Bachelard, G., 1969, *The Poetics of Space*, Boston : Beacon Press.
- Barnèche, Sophie, 2009, « Le Quartier-Tribu : stratégies et processus de construction identitaires des jeunes Mélanésien à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) », in Gagné, Natacha et Laurent Jérôme, *Jeunesses autochtones : affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Rennes, France : Presses universitaires de Rennes, pp. 61-78.
- Beaud, Jean-Pierre, 2003, « L'échantillonnage », in Gauthier, Benoît, *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Québec : PUQ, pp. 211-242.
- Beaud, Michel, 2006, *L'art de la thèse. Comment préparer et rédiger un mémoire de master, une thèse de doctorat ou tout autre travail universitaire à l'ère du Net*, Paris : La Découverte.
- Beaud, Stéphane et Florence Weber, 2003, *Guide de l'enquête de terrain*, Paris : Éditions La Découverte.
- Belleau, Mona, 2009, « Préface », in Gagné, Natacha et Laurent Jérôme, *Jeunesses autochtones : affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 9-12.
- Bennet, John et Susan Rowley, 2004, *Uqaluraik. An Oral History of Nunavut*, Montreal et Kingston : McGill-Queen's University Press.
- Berkes, F. et D. Armitage, 2010, « Co-management institutions, knowledge, and learning : adapting to change in the Arctic », *Études/Inuit/Studies*, 34 (1) : 109-131.

Billson, J.M., 2001, « Inuit dreams, Inuit realities : shattering the bonds of dependency », *American Review of Canadian Studies*, 31 (1-2) : 283-299.

Boisvert, Danielle, 2003, « La recherche documentaire et l'accès à l'information », in Gauthier, Benoît, *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Québec : PUQ, pp. 85-102.

Bonny, Eleanor Ayr, 2008, *Inuit Qaujimajatuqangit and knowledge transmission in a modern Inuit community : Perceptions and Experiences of Mittimatalingmiuit Women*, Manitoba : University of Manitoba.

Bourboun, Malika, 2013, *Two solitudes*. Consulté sur Internet <http://thefulcrum.ca/2012/11/two-solititudes/> - .UgvOBRai3Wk, le 14 août 2013.

Bourdieu, Pierre, 1984, *Questions de sociologie*, Londrai, France : Les Éditions de Minuit.

Bourricaud, François, 1953, « La sociologie du « leadership » et son application à la théorie politique », *Revue française de science politique*, 3e année (3) : 445-470.

Brown, James, Nancy Higgitt, Christine Wingert et Larry Morrisette, 2005, « Challenges faced by Aboriginal Youth in the Inner city », *Journal of Urban Research*, 14 (1) : 81-106.

Budach, Gabriele et Donna Patrick, 2011, « Donner une voix aux Inuit urbains : 'Photovoice' comme une pratique de multilittératie dans la construction d'identité et de savoirs transfrontaliers », *Cahiers de l'ILOB*, 2 : 35-55.

~, 2012, « 'Chaque objet raconte une histoire' : Les pratiques de littératie chez des Inuit en milieu urbain », *Recherches en didactique des langues et des cultures : Les Cahiers de l'Acedle*, 9 (2).

Buddle, Kathleen, 2011, « Urban Aboriginal Gangs and Street Sociality in the Canadian West », in Howard, Heather A. et Craig Proulx, *Aboriginal Peoples in Canadian Cities : Transformation and Continuities*, Waterloo, Canada : Wilfrid Laurier University Press.

Burch, Ernest, 1975, *Eskimo kinsmen : Changing family relationships in Northwest Alaska*, St. Paul, MN : West Publishing Co.

Cardinal, Nathan, 2006, « The exclusive city : Identifying, measuring, and drawing attention to Aboriginal and Indigenous experiences in an urban context », *Cities*, 23 (3) : 217-228.

Case, Duncan, 1996, « Contributions of Journeys Away to the Definition of Home : an Empirical Study of a Dialectical Process », *Journal of Environmental Psychology*, 16 (1) : 1-15. Consulté sur Internet <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0272494496900018>.

Centre de collaboration nationale de la santé autochtone, 2009-2010, *La culture et la langue : des déterminants sociaux de la santé des Premières nations, Inuit et Métis*, Prince George, Colombie-Britannique. Consulté sur Internet [http://www.nccah-ccnsa.ca/docs/french fact sheets/social determinants fact sheets/1689 NCCAH fs culture language FR V2.pdf](http://www.nccah-ccnsa.ca/docs/french%20fact%20sheets/social%20determinants%20fact%20sheets/1689%20NCCAH%20fs%20culture%20language%20FR%20V2.pdf), le 29 août 2013.

Clairmont, Don, 1999, *Review of Justice System Issues Relevant to Nunavut*, Ottawa : Government of Canada.

Colautti, Jesse, 2013, *Silent all the more*. Consulté sur Internet <http://thefulcrum.ca/2013/04/silent-all-the-more/> - .UgvOYBai3Wk, le 14 août 2013.

Collignon, Béatrice, 2001, « Esprit des lieux et modèles culturels. La mutation des espaces domestiques en arctique inuit//Sense of Place and Cultural Identities : Inuit Domestic Spaces in transition », *Annales de Géographie*, 110 (620) : 383-404.

~, 2002, « Les toponymes inuit, mémoire du territoire. Études de l'Histoire des Inuinnait », *Anthropologie et Sociétés*, 26 (2-3) : 45-69.

~, 2006, « Inuit Place Names and Sense of Place », in Stern, Pamela et Lisa Stevenson, *Critical Inuit Studies. An Anthology of Contemporary Arctic Ethnography*, Lincoln : University of Nebraska Press, pp. 187-205.

Condon, Richard G., 1988, *Inuit youth : Growth and change in the Canadian Arctic*, New Brunswick, NJ : Rutgers University Press.

Côté, Isabelle, 2005, *Parcours de décrochage et raccrochage scolaire des jeunes autochtones en milieu urbain : le point de vue des étudiants autochtones*, Québec : Université Laval.

Creswell, John W., 1998, « Five qualitative inquiry and research design », *Qualitative inquiry and research design, choosing among five traditions*, London : SAGE publications, pp. 47-71.

Cronon, W., 1995, « The Trouble with Wilderness », *Uncommon Ground* : Norton, pp. 69-90.

Crossley, Nick, 2003, « Even Newer Social Movements? Anti-Corporate Protests, Capitalist Crises and the Remoralization of Society », *Organization*, 10 (2) : 287-305.

Dawson, Samantha, 2012a, *Nunavut community groups prepare for World Suicide Prevention Day*. Consulté sur Internet http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674nunavut_community_groups_prepare_for_world_suicide_prevention_day/, le 14 août 2013.

~, 2012b, *Ottawa group plans Aug. 18 protest against high food costs in Nunavut*. Consulté sur Internet http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674ottawa_group_plans_aug.18_protest_against_high_food_cost_in_nunavut/, le 14 août 2013.

De Costa, C et Andrew Child, 1996, « Pregnancy outcomes in urban aboriginal women », *The Medical Journal of Australia*, 164 (9) : 523-526.

Demers, Jo-Ann et Paul Morin, 2012, *8e feu : les autochtones et le Canada*, Canada : Radio-Canada. Consulté sur Internet <http://www.tou.tv/8e-feu-les-autochtones-et-le-canada>, le 10 février 2012.

Deschamps, Émilie, 2013, « Prix de La Rotonde : Actualité », *La Rotonde*. Consulté sur Internet <http://www.larotonde.ca/?p=4098>, le 14 août 2013.

Deslauriers, J.-P., 1997, « L'induction analytique », in Morin, Gaëtan, *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Boucherville, pp. 293-308.

Dorais, Louis-Jacques, 2006, « Discours et identité à Iqaluit après l'avènement du Nunavut », *Études/Inuit/Studies*, 30 (2) : 163-189.

Dowsley, Martha, 2007, « Inuit perspectives on Polar Bears (*Ursus maritimus*) and Climate Change in Baffin Bay, Nunavut, Canada », *Research and Practice in Social Sciences*, 2 (2) : 53-74.

Dupuis, A. et D.C. Thorns, 1998, « Home, Home Ownership and the Search of Ontological Security », *Sociological Review*, 46 (1) : 24-47.

ÉAMU, 2010, *L'Étude sur les autochtones vivant en milieu urbain. État principal*, Toronto.

Felepchuk, William, 2013, *Lettre ouverte à Amy Hammett, coordonnatrice de l'exécutif de la FÉUO*, Ottawa. Consulté sur Internet <http://www.larotonde.ca/?p=4140>, le 14 août 2013.

FINANCIAL ASSISTANCE FOR NUNAVUT STUDENTS, 2010, Fans Program Guide. Consulté sur Internet <http://www.edu.gov.nu.ca/apps/UPLOADS/fck/file/FANS/FANS005c-Guide.pdf>, le 9 octobre 2013.

Fitzgerald, Robin T. et Peter J Carrington, 2008, « The Neighbourhood Context of Urban Aboriginal Crime », *Canadian Journal of Criminology and Criminal Justice/La Revue canadienne de criminologie et de justice pénale*, 50 (5) : 523-557.

Freeman, Milton, 1971, « Tolerance and rejection of patron roles in an Eskimo settlement », in Paine, Robert, *Patrons and brokers in the Eastern Arctic*, St. John's, NF : Memorial University of Newfoundland, pp. 34-54.

Gagné, Natacha, 2004, *Maori Identities and Visions : Politics of Everyday Life in Auckland, New Zealand*, Montréal : McGill University.

~, 2005, « Être jeune et maori aujourd'hui : L'université comme site de (ré)affirmation et de résistance », *Recherches amérindiennes au Québec*, 35 (3) : 59-70.

~, 2009, « L'université : un site d'affirmation et de négociation de la coexistence pour les jeunes Maaori de Nouvelle-Zélande », in Gagné, Natacha et Laurent Jérôme, *Jeunesses*

autochtones. *Affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Rennes, France : Presses Universitaires de Rennes, pp. 97-122.

~, 2012, « À propos de Mythes, missiles et cannibales : Le récit d'un premier contact en Australie de Laurent Dousset », *Journal de la Société des Océanistes* (1) : 143-146.

~, 2013, *Being Māori in the City. Indigenous Everyday Life in Auckland*, Toronto : University of Toronto Press.

Gagné, Natacha et Laurent Jérôme, 2009, *Jeunesses autochtones : affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Québec : Presses de l'Université Laval.

Gaudet, Stéphanie, 2011, « La participation sociale des Canadiens : une analyse selon l'approche des parcours de vie », *Canadian Public Policy*, 37 (supplément avril 2011) : S33-S56.

Gerber, L. M., 1984, « Community Characteristics and Out-Migration from Canadian Indian Reserves : Path Analyses », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie*, 21 (2) : 46-54.

Giorgi, A., 1997, « De la méthode phénoménologique utilisée comme mode de recherche qualitative en sciences humaines. Théorie, pratique et évaluation », in Poupart, J., J.-P. Deslauriers, L. H. Groulx, R. Laperrière, R. Mayer et A. P. Pires, *La recherche qualitative : Enjeux épistémologiques*, Montréal : Centre international de criminologie comparée, Université de Montréal, pp. 341-364.

Goffman, Erving, 1963, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Londrai, France : Les Éditions de Minuit.

~, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris : Les Éditions de Minuit.

Granjon, Marie-Christine, 1988, « Révolte des campus et nouvelle gauche américaine (1960-1988) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 11-13 (Mai-68 : Les mouvements étudiants en France et dans le monde) : 10-17.

Grondin, Jacques, 1990, « Les Inuit en ville. Communication et fictions autour des soins culturels », *Anthropologie et Sociétés*, 14 (1) : 65-81.

Gurney, C.M., 1997, « '...Half of me was Satisfied' : Making Sense of Home Through Episodic Ethnographies », *Women's Studies International Forum*, 20 (3) : 373-386.

Hall, Edward T., 1963, « A System for the Notation of Proxemic Behavior », *American Anthropologist*, 65 (5) : 1003-1026.

Hanselmann, Calvin, 2003, « Permettre la réalisation du rêve urbain. La responsabilité partagée et la mise sur pied d'organisations efficaces pour les autochtones en milieu urbain », in Newhouse, David et Evelyn Peters, *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*, Ottawa : Gouvernement du Canada.

Hanson, Morley, 2003, *Inuit Youth and Ethnic Identity Change : The Nunavut Sivuniksavut Experience*, Ottawa, Ontario : University of Ottawa.

Hicks, J. et G. White, 2000, « Nunavut : Inuit self-determination through a land claim and public government? », in Dahl, J., J. Hicks et P. Jull, *Nunavut : Inuit Regain Control of Their Lands and Their Lives*, Copenhagen : International Work Group of Indigenous Affairs.

Howard, Heather A. et Craig Proulx, 2011, *Aboriginal Peoples in Canadian Cities : Transformations and Continuities*, Waterloo, Canada : Wilfrid Laurier University Press.

Ignace, Marianne, 2011, « 'Why is my people sleeping?' : First Nations Hip Hop between the Rez and the City », in Howard, Heather A. et Craig Proulx, *Aboriginal Peoples in Canadian Cities : Transformation and Continuities*, Waterloo, Canada : Wilfrid Laurier University Press.

Ingold, Tim, 1996, « Hunting and gathering as ways of perceiving the environment », in Ellen, R. et K. Fukui, *Redefining nature : Ecology, culture and domestication*, Oxford : Berg.

Institut canadien d'information sur la santé, 2009, *Des collectivités en bonne santé mentale : points de vue autochtones*, Ottawa. Consulté sur Internet https://secure.cihi.ca/free_products/mentally_healthy_communities_aboriginal_perspectives_f.pdf#page=15, le 29 août 2013.

Institut National de Santé Publique du Québec, 2007, *Les problèmes de jeu dans les communautés des Premières Nations et les villages inuits du Québec : bref état de situation*, Québec. Consulté sur Internet http://www.inspq.qc.ca/pdf/publications/1071_ProblJeuPremNationsVillagesInuits.pdf, le 29 août 2013.

Irniq, Paul, 2008, « Inuit, Museum and Repatriation : One Bone at One Time », *Les Cahiers du CIÉRA* : 45.

Ittinuar, Peter Freuchen, 2008, *Teach an Eskimo How to Read...* Iqaluit, Nunavut : Arctic College.

Jackson, M., 1995, *At Home in the World*, Sydney : Harper Perennial.

Jacobs, K. et K. Gill, 2002, « Substance Abuse in an Urban Aboriginal Population : Social, Legal and Psychological Consequences », *Journal of Ethnicity in Substance Abuse*, 1 (1) : 7-25.

Jacobs, Kahawi, 2007, « La recherche en santé mentale dans deux milieux autochtones urbains », in Lévesque, Carole et Marie France Labrecque, *Cahiers DIALOG n°2007-03. Actes de colloque*, Montréal : Réseau de recherche et de connaissances relatives aux peuples autochtones (DIALOG) et Institut national de la recherche scientifique (INRS), pp. 95-99. Consulté sur Internet <http://www.reseaudialog.ca/docs/CahiersDIALOG-200703.pdf> - page=101, le 29 août 2013.

Jacobs, Kahawi et Kathryn Gill, 2001, « Substance abuse in an urban Aboriginal population : Social, legal and psychological consequences », *Journal of Ethnicity in Substance Abuse*, 1 (1) : 7-25.

Kermoal, Nathalie et Carole Lévesque, 2010, « Repenser le rapport à la ville : pour une histoire autochtone de l'urbanité », *Nouvelles pratiques sociales*, 23 (1).

Kirmayer, Laurence J., Ellen Corin, André Corriveau et Christopher Fletcher, 1993, « Culture et maladie mentale chez les Inuit du Nunavik », *Santé mentale au Québec*, 18 (1, printemps 1993) : 53-70.

Kishigami, Nobuhiro, 1999a, « Life and Problems of Urban Inuit in Montreal : Report of 1997 Research », *The Journal of the Society of Liberal Arts*, 68 : 81-109.

~, 1999b, « Why do Inuit move to Montreal? A research note on urban Inuit », *Études/Inuit/Studies*, 23 (1-2) : 221-227.

~, 2002, « Inuit identities in Montreal, Canada », *Études/Inuit/Studies*, 26 (1) : 183-191.

~, 2004a, « Cultural and Ethnic Identities of Inuit in Canada », *Senri Ethnological Studies*, 66 (Circumpolar Ethnicity and Identity) : 81-93.

~, 2004b, *Information and Material-Resource Flow among Urban Inuit : Research from Montreal, Canada*, Japon. Consulté sur Internet <http://www.minpaku.ac.jp/staff/kishigami/041117.pdf>, le 14 août 2013.

~, 2006a, *Anthropological Research and Inuit Community Development in Montreal, Canada*.

~, 2006b, « Inuit Social Networks in an Urban Settings », in Stern, Pamela et Lisa Stevenson, *Critical Inuit Studies. An Anthology of Contemporary Arctic Ethnography*, Lincoln : University of Nebraska Press, pp. 206-216.

~, 2008, « Homeless inuit in Montréal », *Études/Inuit/Studies*, 32 (1).

Kishigami, Nobuhiro et Molly Lee, 2008, « Les Inuit urbains/Urban Inuit », *Études/Inuit/Studies*, 32 (1).

Kral, Michael J., 2009, *Transforming Communities : Suicide, Relatedness, and Reclamation among Inuit of Nunavut*, Montréal : McGill University.

Kral, Michael J., L. Idlout, J.B. Minore, R.J. Dyck et L.J. Kirmayer, 2011, « Unikkaaruit : Meanings of well-being, unhappiness, health, and community change among Inuit in Nunavut, Canada », *American journal of community psychology*, 48 (3) : 426-438.

Kral, Michael J., P.K. Wiebe, K. Nisbet, C. Dallas, L. Okalik, N. Enuaraq et J. Cinotta, 2009, « Canadian Inuit community engagement in suicide prevention », *International Journal of Circumpolar Health*, 68 (3).

Laberge, Danielle, 2000, *L'errance urbaine*, Sainte-Foy, Québec : Éditions MultiMondes.

Laperrière, Anne, 2003, « L'observation directe », in Gauthier, Benoît, *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données*, Québec : PUQ, pp. 270-292.

Laugrand, Frédéric, Cornelius Remie et Jarch Oosten, 2008, « The dynamics of Inuit shamanism in Nunavut », in Visart De Bocamé, Pascale et Pierre Petit, *Inuit Canada : Reflexive approaches to Native anthropological research*, Brussels : Peter Lang, pp. 167-192.

Légaré, André, 2008, « Canada's Experiment with Aboriginal Self-Determination in Nunavut : From Vision to Illusion », *International Journal on Minority and Group Rights*, 15 : 335-367.

Leroy, Daniel, 2013, *Accountability, responsibility, and respect demanded from SFUO vp social-elect*. Consulté sur Internet <http://thefulcrum.ca/2013/03/accountability-responsibility-and-respect-demanded-from-sfuovp-social-elect/> - .UgvMyBai3Wk, le 14 août 2013.

Lévesque, Carole, 2003, « La présence des Autochtones dans les villes du Québec : mouvements pluriels, enjeux diversifiés », in Newhouse, David et Evelyn Peters, *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*, Ottawa : Gouvernement du Canada, pp. 25-37.

Lévi-Strauss, Claude, 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris : Le Monde; Flammarion.

Ma Mung, Emmanuel, 2006, « Négociations identitaires marchandes », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, 22 (2).

Malin, Merridy, 1990, « Why is life so hard for Aboriginal students in urban classrooms? », *Aboriginal child at school*, 18 (1) : 9.

Mallett, Shelley, 2004, « Understanding Home : a critical review of literature », *The Editorial Board of The Sociological Review*, 2004.

Matthew, Cheryl, 2009, « Nurturing Our Garden : the voices of urban Aboriginal youth on engagement and participation in decision-making », *Canadian Issues*, Winter 2009 : 53-58.

Mauss, Marcel, 1904-1905, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos. Étude de morphologie sociale », *Année Sociologique*, tome IX, 1904-1905.

Maxwell, Joseph A., 2000, *La modélisation de la recherche qualitative, une approche interactive*, Suisse : Éditions Universitaires Fribourg Suisse.

McGrath, Janet Tamalik, 2011, *Isumaksaqsuututigijakka : Conversations with Aupilaarjuk Towards a Theory of Inuktitut Knowledge Renewal*, Ottawa : Carleton University. Consulté sur Internet <http://www.tamalik.com>, le 2 novembre 2012.

McShane, K.E., P.D. Hastings, J.K. Smylie et C. Prince, 2009, « Examining evidence for autonomy and relatedness in urban Inuit parenting », *Culture & Psychology*, 15 (4) : 411-431.

Mead, George H., 1934, *L'esprit, le soi et la société*, Paris : Presses Universitaires de France.

Meyor, Catherine, Anne-Marie Lamarre et Christian Thiboutot, 2005, « L'approche phénoménologique en sciences humaines et sociales - Questions d'amplitude », *Recherches qualitatives*, 25 (1) : 1-8.

Murphy, David, 2012, *National Aboriginal Day food protest marches along*. Consulté sur Internet http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674national_aboriginal_day_food_protest_marches_along/, le 14 août 2013.

Newhouse, David R., 2000, « The Invisible infrastructure. Urban aboriginal institutions and organisations », in Newhouse, David et Evelyn Peters, *Not Strangers in these parts. Urban aboriginal peoples*, Ottawa : Government of Canada, pp. 243-254.

~, 2011, « Urban Life. Reflections of a Middle-Class Indian », in Howard, Heather A. et Craig Proulx, *Aboriginal Peoples in Canadian Cities : Transformation and Continuities*, Waterloo, Canada : Wilfrid Laurier University Press.

Newhouse, David R. et Evelyn Peters, 2000, *Not Strangers in these parts. Urban aboriginal peoples*, Ottawa : Government of Canada.

Niezen, Ronald, 2003, *The origins of Indigenism. Human Rights and the Politics of Identity*, London, England : University of California Press.

Norris, Marie Jane et L. Jantsen, 2003, « Les Langues autochtones en milieu urbain au Canada : caractéristiques, considérations et conséquences », in Newhouse, D. et E. Peter, *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*, Ottawa : Projet de recherche sur les politiques : Gouvernement du Canada, pp. 101-128.

Nunatsiaq News, 2013, *NS student protests in Toronto*. Consulté sur Internet http://www.nunatsiaqonline.ca/stories/article/65674photo_ns_student_protests_in_toronto/, le 14 août 2013.

OTTAWA ABORIGINAL COALITION, <http://ottawaaboriginalcoalition.ca/>, consulté le 29 mars 2012.

Parry, William Edward, 1841 [1824], *Three voyages for the discovery of a northwest passage from the Atlantic to the Pacific, and narrative of an attempt to reach the north pole*, New York : Harper & Brothers.

Patrick, Donna, 2003, *Language, politics, and social interaction in an Inuit community* : Walter de Gruyter.

~, 2008, « Inuit Identities, Language, and Territoriality », *Diversité urbaine*.

Patrick, Donna et Julie-Ann Tomiak, 2008, « Language, culture and community among urban Inuit in Ottawa », *Études/Inuit/Studies*, 32 (1).

Patrick, Donna, Julie-Ann Tomiak, Lynda Brown, Heidi Langille et Mihaela Vieru, 2011, « Regaining the childhood I should have had : The transformation of Inuit Identities, Institutions, and Community in Ottawa », in Howard, H.A. et C. Proulx, *Aboriginal Peoples in Canadian Cities : Transformations and Continuities*, Waterloo : Wilfrid Laurier University Press, pp. 69-85.

Pauktutiit, 2006, *The Inuit way. A Guide to Inuit Culture*, Ottawa.

Payne, Elizabeth, 2011, *Our Arctic future includes the Inuit*, Ottawa.

Perkins, JJ, RW SANSON - FISHER, S Blunden, D Lunnay, S Redman et MJ Hensley, 1994, « The prevalence of drug use in urban Aboriginal communities », *Addiction*, 89 (10) : 1319-1331.

Perreault, Marc, 2005, « Alcool et Amérindiens : usage et intervention », *Drogues, santé et société*, 4 (1) : 5-216.

Peters, Evelyn, 2011, *Urban Aboriginal Policy Making in Canadian municipalities*, Montréal : McGill-Queen's University Press.

Peters, Evelyn et Chris Anderson, 2013, *Indigenous in the City. Contemporary Identities and Cultural Innovation*, Vancouver : UBC Press.

Poirier, Sylvie, 2008, « Reflections on Indigenous Cosmopolitics-Poetics », *Anthropologica*, 50 (1) : 75.

~, 2009, « Introduction. Les dynamiques relationnelles des jeunes autochtones », in Gagné, Natacha et Laurent Jérôme, *Jeunesses autochtones : affirmation, innovation et résistance dans les mondes contemporains*, Québec : Presses de l'Université Laval, pp. 21-36.

Radice, Martha, 2000, *Feeling Comfortable? Les Anglo-Montréalais et leur ville*, Saint-Foy : Les Presses de l'Université Laval.

Randa, V., 1986, *L'ours polaire et les Inuit*, Paris.

Ravenstein, Ernst G., 1885, « The Laws of Migration », *Journal of the Statistical Society of London*, 48 (2) : 167-235.

Riddle, Julia, 2013, *Consequences of colonialism*. Consulté sur Internet <http://thefulcrum.ca/2013/01/consequences-of-colonialism/> - .UgvNmhai3Wk, le 14 août 2013.

Roy, Simon N., 2003, « L'étude de cas », in Gauthier, Benoît, *Recherche sociale, de la problématique à la collecte des données*, Québec : Presses de l'Université du Québec, pp. 159-184.

Rybczynski, Witold, 1989, *Le Confort : cinq siècles d'habitation*, Montréal : Éditions du Roseau.

Saladin d'Anglure, Bernard, 1980, « Nanuq supermâle, l'ours blanc dans l'espace imaginaire et le temps social des Inuit de l'Arctique canadien », *Centre d'Études mongoles du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative de Paris*, Cahier 11 (L'Ours, l'autre de l'homme (Numéro spécial)) : 63-94.

Saladin d'Anglure, Bernard, 1992, « Le troisième sexe », *La Recherche* (245) : 836-844.

~, 1998, « La parenté élective chez les Inuit du Canada, fiction empirique ou réalité virtuelle ? », in Fine, Agnès, *Adoptions. Ethnologie des parentés choisies*, Paris : Édition de la Maison des sciences de l'homme, pp. 121-150.

~, 2006, *Être et renaître inuit : homme, femmes ou chamanes*, Paris : Gallimard.

Sanséau, Pierre-Yves, 2005, « Les récits de vie comme stratégies d'accès au réel en sciences de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse », *Recherches qualitatives*, 25 (2) : 33-57.

Saunders, P. et P. Williams, 1988, « The Constitution of the Home : Towards a Research Agenda », *Housing Studies*, 3 (2) : 8193.

Savoie, Donat, 2011, « Des Inuit déracinés et itinérants », *Relations*, L'itinérance : de la détresse à l'accueil (753, décembre 2011). Consulté sur Internet <http://cjf.qc.ca/fr/relations/article.php?id=2780>, le 29 août 2013.

Searles, Edmund, 2002, « Food and the making of modern Inuit identities », *Food and Foodways*, 10 (1-2) : 55-78.

~, 2006, « Anthropology in an Era of Inuit Empowerment », in Stern, Pamela et Lisa Stevenson, *Critical Inuit Studies in an Era of Globalization*, Lincoln : University of Nebraska Press, pp. 89-101.

~, 2010, « Placing Identity : Town, Land, and Authenticity in Nunavut, Canada », *Acta Borealia*, 27 (2) : 151-166.

Seymour, Andrew, 2011a, *Inuit woman a product of 'profound - misery'; Judge took traumatic childhood into account for manslaughter sentence*, Ottawa : Ottawa Citizen.

~, 2011b, *Prosecutor seeks 12-year term for woman guilty of manslaughter; Victim of beating dies four months after 2009 attack*, Ottawa : Ottawa Citizen.

Sibley, D., 1995, *Geographies of Exclusion : Society and Difference in the West*, London : Routledge.

Somerville, P., 1992, « Homelessness and the Meaning of Home : Rooflessness and Rootlessness? », *International Journal of Urban and Regional Research*, 16 (4) : 529-539.

Spalding, A., 1979, *Eight Inuit Myths*, Ottawa : Musée National de l'Homme.

Spears, Tony, 2011, *Killer had violent past\Woman described as 'society's punching bag*, Ottawa : Sun Media.

Statistique Canada, 2005, *Étude : Les Autochtones dans les régions métropolitaines*, Ottawa : Gouvernement du Canada. Consulté sur Internet <http://statcan.ca/Daily/Fran%C3%A7ais/050623/q050623b.htm>, le 14 août 2013.

~, 2006a, *Identité autochtone (5), état du logement (4), nombre de personnes par pièce (5), groupes d'âge (7), sexe (3) et région de résidence des Inuits (11) pour la population dans les ménages privés, pour le Canada, les provinces et les territoires*, Ottawa : Gouvernement du Canada. Consulté sur Internet <http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/dp-pd/tbt/Rp-fra.cfm?TABID=1&LANG=F&APATH=3&DETAIL=0&DIM=0&FL=A&FREE=0&GC=0&GK=0&GRP=1&PID=92792&PRID=0&PTYPE=88971,97154&S=0&SHOWALL=0&SUB=0&Temporal=2006&THEME=73&VID=0&VNAMEE=&VNAMEF>, le 14 décembre 2011.

~, 2006b, *Recensement de la population de 2006, Produit no 97-563-XCB2006008 au catalogue de Statistique Canada*, Ottawa : Gouvernement du Canada.

~, 2011, *Projections de la population selon l'identité autochtone au Canada*, Ottawa : Gouvernement du Canada. Consulté sur Internet <http://http://www.statcan.gc.ca/daily-quotidien/111207/dq111207a-fra.htm>, le 25 mars 2012.

~, 2013a, *Les peuples autochtones au Canada : Premières Nations, Métis et Inuits*, Ottawa : Gouvernement du Canada.

~, 2013b, *Les peuples autochtones et la langue*, Ottawa : Gouvernement du Canada.

~, 2013c, *Profil de l'enquête nationale auprès des ménages (ENM)*, Ottawa : Enquête nationale auprès des ménages de 2011, produit n° 99-004-XWF au catalogue de Statistique Canada. Consulté sur Internet <http://www12.statcan.gc.ca/nhs-enm/2011/dp-pd/prof/index.cfm?Lang=F>, le 26 juin 2013.

Steenhoven, Geert van den, 1962, *Leadership and Law among the Eskimos of the Keewatin District of the Northwest Territories*, Leiden : Leiden University.

Steigerwald, David, 2004, « Culture And Identity », *Cultures Vanities. The Paradox Of Cultural Diversity In Globalized World*, Toronto : Rowman & Littlefield Publishers, pp. 111-150.

Stevenson, Lisa, 2006, « The ethical injunction to remember », in Stern, Pamela et Lisa Stevenson, *Critical Inuit Studies : An Anthology of Contemporary Arctic Ethnography*, Lincoln, NB : University of Nebraska Press, pp. 168-183.

Straus, Terry et Debra Valentino, 2002, « Retribalization in Urban indian Communities », in Lobo, S et K. Peters, *American Indians And The Urban Experience*, New York : Altamira Press, pp. 85-94.

Surjadi, Florensia, Frederick O. Lorenz, K.A.S. Wickrama et Rand D. Conger, 2011, « Parental support, partner support, and the trajectories of mastery from adolescence to early adulthood », *Journal of Adolescence*, 34 (2011) : 619-628.

Taylor, J. Garth, 1990, « The Labrador Inuit Kashim (Ceremonial House) Complex », *Arctic Anthropology*, 27 (2) : 51-67.

Tester, Frank James et Peter Irniq, 2008, « Inuit Qaujimajatuqangit : social history, politics and the practice of resistance », *Arctic*, 61 (1) : 48-61.

Thompson, Samantha J, Sandra M Gifford et Lisa Thorpe, 2000, « The social and cultural context of risk and prevention : food and physical activity in an urban Aboriginal community », *Health Education & Behavior*, 27 (6) : 725-743.

Tjepkema, M., R. Wilkins, S. S  n  cal,   . Guimond et C. Penney, 2012, « La mortalité chez les adultes autochtones vivant en milieu urbain au Canada, 1991-2001 », *Maladies chroniques au Canada*, 31 (1, décembre 2010) : 5-25. Consulté sur Internet <http://origin.phac-aspc.gc.ca/publicat/cdic-mcbc/31-1/PDF/Vol31n1-Article03-fra.pdf>, le 29 août 2013.

Tomiak, Julie-Ann et Donna Patrick, 2010, « 'Transnational' Migration and Indigeneity in Canada : A Case Study of Urban Inuit », in Forte, Maximilian, *Indigenous Cosmopolitans : Transnational and Transcultural Indigeneity in the Twenty-First Century*, New York : Peter Lang Publishing, pp. 127- 144.

Trovato, F., A. Romaniuc et I. Addai, 1994, *Migration des peuples autochtones vers les réserves et hors des réserves du Canada : Revue de la documentation*, Ottawa : Gouvernement du Canada.

Trujillo, Octavia V., 2001, « Yaqui Cultural and Linguistic Evolution through a history of Urbanization », in Lobo, S et K. Peters, *American Indians And The Urban Experience*, New York : Altamira Press, pp. 49-70.

Tucker, A., 1994, « In Search of Home », *Journal of Applied Philosophy*, 11 (2) : 181-187.

Usher, Peter J., 2000, « Traditional ecological knowledge in environmental assessment and management », *Arctic*, 53 (2) : 183-193.

Vaillancourt, Élise, 2013a, *Idle No More et luttes autochtones : un mouvement en plein essor*, Ottawa. Consulté sur Internet <http://www.larotonde.ca/?p=4076>, le 14 août 2013.

~, 2013b, *Retour sur l'année et adoption d'une campagne de décolonisation*, Ottawa. Consulté sur Internet <http://www.larotonde.ca/?p=4091>, le 14 août 2013.

Wachowich, N. et W. Scobie, 2010, « Uploading selves : Inuit digital storytelling on YouTube », *Études/Inuit/Studies*, 34 (2).

Wenzel, George W., 1991, *Animal rights, human rights. Ecology, economy and ideology in the Canadian Arctic*, Toronto : University of Toronto Press.

Wilson, Sean, 2008, *Research is Ceremony : Indigenous Research Methods*, Halifax et Winnipeg : Fernwood Publishing.

Windeyer, Chris, 2010, *Nunavut admits Inuit jobs target now a long shot, 'We have not achieved the goal we were led to believe'*, Iqaluit.

Wotherspoon, Terry, 2003, « Perspectives d'une nouvelle classe moyenne parmi les peuples autochtones », in Newhouse, David et Evelyn Peters, *Des gens d'ici. Les Autochtones en milieu urbain*, Ottawa : Gouvernement du Canada, pp. 161-181.